This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 i. 13

EXAMEN PACIFIQUE

EXAMEN
PACIFIQUE
DE LA QUERELLE
DE MADAME DACIER
ET DE MONSIEUR
DE LA MOTTE.
SUR HOMERE.

Avec un Traité ſur le Poëme Epique,

ET

La Critique des deux Iliades,

Et de pluſieurs autres Poëmes.

Par Monſieur FOURMONT, *Profeſſeur en Langue Arabique au College Royal de France, & Aſſocié de l'Académie Royalle des Inſcriptions.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JACQUES ROLLIN, Quay des Auguſtins, prés la ruë Pavée, au Lion d'or.

M. DCC. XVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 NOV 1956
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

COMME la république des Lettres eſt un pays de liberté, dont tous les ſujets égaux entre eux, ont auſſi une égale inſpection les uns ſur les autres, doit-on rendre compte de la hardieſſe que l'on a priſe dans cet ouvrage d'examiner *Homere*, *les Critiques* de M. de la Motte, *les Réponſes* de Madame Dacier, &c. ce ſeroit renoncer au premier de ſes privileges, aller contre une de ſes loix fondamentales. Cependant trois choſes à remarquer icy.

La premiere, on y parle de *l'Apologie d'Homere* par M. Boivin, *& de la Dissertation sur l'Iliade* par M. l'Abbé Terrasson, comme de deux ouvrages futurs; c'est qu'effectivement, ayant qu'ils parussent, cet Examen étoit achevé & sous la Presse.

La seconde, quoique ces deux ouvrages soient imprimez depuis quelque mois, on n'a pas jugé à propos de rien changer dans celuy-ci: d'un côté, parceque les Réflexions de M. Boivin que l'on doit reconnoître pour trés-judicieuses & trés-solides, ont un but different, & ne touchent que la *Preface*

de M. de la Motte, & le Bouclier d'Achille, au lieu qu'icy l'on examine tout ce qui regarde la querelle en general, *le Diſcours, l'Iliade, les Réponſes, quelques Odes de M. de la Motte, les cauſes de la Corruption du Gouſt, Homere en luy-même, &c.* de l'autre, parce qu'aprés la lecture de la nouvelle *Diſſertation ſur l'Iliade d'Homere*, on s'eſt apperçu que les principes poſez icy demeuroient inébranlables : le Geometre qui a compoſé cette Diſſertation, trés-habile homme d'ailleurs, a cru s'être delivré de tous les prejugez, & il en a ſur cet article plus que perſonne.

Une troiſiéme, avec le titre d'*Examen Pacifique*, quelle apparence que l'on ait eu deſſein de choquer ceux dont on verra icy les noms ? on prie ſur tout M. de la Motte dont on ſçait le merite & les grands talens, de conſiderer avec quelle exactitude on cite par tout ſes ouvrages, marque pour luy qu'ils n'ont pas été indifferens, qu'on les lit, qu'on les eſtime : mais preuve auſſi pour le Lecteur que les réflexions qu'il trouvera icy ne tombent pas à faux.

TABLE

Des Chapitres contenus au premier Volume.

CHAPITRE I. *QUE les disputes des Sçavans sont toûjours utiles.* pag. 1

CHAP. II. *Des parties qui entrent dans la dispute présente.* 5

CHAP. III. *Jugemens differens portez sur les Livres qui ont paru à l'occasion de cette dispute.* 10

CHAP. IV. *Des droits qu'avoit M. de la Motte de critiquer Homere.* 25

CHAP. V. *Des droits qu'avoit Madame Dacier de louer Homere.* 31

CHAP. VI. *Sçavoir si un Philosophe & un Geometre ont quelque droit de juger de la Poesie & des Poetes.* 36

CHAP. VII. *Sçavoir s'il y a égalité entre Madame Dacier & M. de la Motte.* 42

CHAP. VIII. *Des nouveautez induites par la dispute presente* 51

CHAP. IX. *Maniere dont on peut proceder à l'examen de cette dispute.* 62

DES CHAPITRES
SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *De l'idée generale du Poeme Epique.* p. 70

CHAP. II. *De la difference Philoſophique de l'Epopée.* 77

CHAP. III. *Neceſſité abſolue de l'unité d'action dans l'Epopée.* 87

CHAP. IV. *L'unité a fait réuſſir les Poemes, le défaut d'unité les a fait tomber.* 100.

CHAP. V. *De la continuité du Poeme Epique.* 110

CHAP. VI. *De l'Allegorie.* 140

CHAP. VII. *Suite de la même matiere, ou des Dieux de l'Iliade. On traite en même tems des Anges de nos Poemes.* 168.

CHAP. VIII. *De la Vrai-ſemblance.* 197.

CHAP. IX. *Des caracteres des Heros.* 231.

CHAP. X. *de l'Expreſſion.* 292

CHAP. XI. *Doutes propoſez à M. de la Motte ſur quelques phraſes de ſon diſcours.* 321

CHAP. XII. *Sçavoir ſi l'on peut faire un Poeme Epique en François, & de quelle étendue il y doit ou peut être.* 333

TABLE

Des Chapitres contenus au second Volume.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE I. *QUE les plus grands hommes, sur tout parmi les Poetes, ne sont pas exempts de fautes: Pourquoy? & la Division de cette troisiéme Partie.* p. 1

CHAP. II. *Que les Modernes peuvent égaler, & même surpasser les Anciens.* 14

CHAP. III. *Que selon les principes de M. de la Motte, les Modernes & lui en particulier, sont obligez pour leur honneur de surpasser les Anciens.* 52

CHAP. IV. *Des objections faites contre l'Iliade par Scaliger & par M. de la Motte.* 72

CHAP. V. *Des Réponses que l'on peut faire aux Objections proposées contre l'Iliade par la connoissance de la Ré-*

ligion & des mœurs des Anciens. 89

CHAP. VI. *Suite de la même matiere : Réponse sur les Dieux & sur le discours de Phenix.* 116

CHAP. VII. *De quelques autres Discours de l'Iliade comme de celui d'Hector (Iliade 8. &c.) On examine en même temps quelques endroits du Telemaque.* 151

CHAP. VIII. *De quelques raisonnemens du Livre de la Corruption du Gouſt, & des Repetitions d'Homere.* 298.

CHAP. IX. *Des veritables défauts d'Homere.* 17

CHAP. XI. *Réflexions sur le Clovis & le Saint Louis.* 260

CHAP. XII. *Réflexions sur la nouvelle Iliade.* 290

CHAP. XIII. *Conclusion de tout l'ouvrage.*

Fin de la Table des Chapitres.

EXAMEN

EXAMEN PACIFIQUE DE LA QUERELLE DE MADAME DACIER ET DE MONSIEUR DE LA MOTTE *SUR HOMERE.* TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Que les plus grands Hommes, sur tout parmi les Poetes, ne sont pas exempts de fautes : pourquoy ? Et la division de cette troisiéme partie.

1°. LEs plus grands Hommes font les plus grandes fautes ; c'eſt une eſpece de Proverbe commun dans la bouche de tous les peu-

ples, & que les Auteurs eux-même ont souvent adopté : mais, d'où nous vient-il ? Ces grands Hommes y ont-ils veritablement donné occasion? où si le vulgaire, pour conserver entre eux & lui quelque égalité, pour relever sa bassesse, ou faire valoir ses petits talens, n'a-t-il songé qu'à leur faire des reproches?

2°. L'esprit & le corps ont un égal besoin, & du travail pour se donner les forces qu'ils doivent avoir, & du repos pour conserver celles qu'ils ont déja, la maxime est confirmée par l'experience de tous les hommes, l'un & l'autre s'épuise insensiblement, les plus grands genies, les Poetes, les Philosophes, les Geometres ont quelque fois éprouvé ces sortes de langueurs spirituelles : semblables aux ressorts des machines, un usage moderé les a rendus plus vifs & plus

ſouples : forcez ils ſe ſont détruits & n'ont pû ſervir : en un mot, ſi la fatigue eſt trop violente, le plus bel eſprit ſe trouve puni de ſes excés litteraires, & ne manque jamais de perdre une partie de ſa vivacité.

3°. Poſé le principe : de toutes les perſonnes de lettres, les Hiſtoriens doivent, ou pourroient être les plus uniformes : & les Poetes ſont & doivent néceſſairement être les plus inégaux dans le ſtyle.

1°. *Les Hiſtoriens uniformes*, obligez ſeulement de donner la verité telle qu'ils la ſçavent, que leur demande-t-on de plus ? l'on eſt content pourvû que leur diſcours ne paroiſſe pas tout-à-fait negligé.

Au reſte je parle icy ſelon les vûës ordinaires ; car la plûpart des Hiſtoriens ſe ſont attachez à la politeſſe, ont recherché les délicateſſes du langage, ont

affecté les tours & tous les agrémens de la Narration. Cela s'eſt fait ſur tout en Orient, ils y ſont quelque fois ſi fleuris qu'ils ſurpaſſent pour la cadence les plus beaux Poetes de l'Europe; mais combien en avons-nous mêmes ſoit parmi les Latins, ſoit dans la Grece, qui ſemblent avoir preferé l'élegance à une verité auſtere? Herodote & Xenophon s'expriment comme les Muſes; mais que d'accuſations & d'apologies faites tour à tour, ou contre ou pour les faits que l'un & l'autre nous rapporte? la diction de Florus eſt toute Poetique, celle de Tacite trop ſententieuſe & trop obſcure; celle de Tite-Livre eſt-elle accompagnée même de la vrai-ſemblance? ſes harangues ſont ſi frequentes que l'on juge ſur le champ qu'elles ſont de luy, & non pas de ceux qui les prononcent: on pourroit reprocher les

mêmes défauts aux Hiſtoriens Modernes, à Polydore-Virgile, à Dupleix, à Mezeray, à Varillas, au P. Mainbourg, &c. Cependant il ne laiſſe pas d'être vrai que la maniere d'écrire des Hiſtoriens pourroit être aſſez égale; mais chacun ſuit ſon caractere.

2°. *Les Poetes* doivent avoir beaucoup *d'inegalitez* : qu'eſt-ce c'eſt qu'un Poete ? Un bel eſprit qui ſe force encore, qui par conſequent ne travaille, & ne peut travailler que par intervalles, obligé à la ſolitude s'il veut réüſſir,

Carmina ſeceſſum ſcribentis, &c.

mais fort répandu dans le monde : 1°. parce que l'on y aime ſes ſaillies ; c'eſt un motif de l'amour-propre auquel les Poetes donnent ordinairement beaucoup : 2°. parce que ſon occupation a elle-même beſoin d'interruption, & d'une diſſipation

proportionnée ; autrement il tomberoit dans l'abbattement & dans la langueur qu'il veut éviter.

La vie d'un Poete eſt donc naturellement bizarre & fantaſque, contraire au but qu'il ſe propoſe, s'il prétend faire de longs ouvrages : pareſſeuſe dans l'activité même, & peu ſuſceptible des ſciences, quoiqu'avec les Muſes.

4°. Or de ce raiſonnement je tire pluſieurs concluſions.

La premiere, les petites pieces de Poëſie ſont & doivent toûjours être & en grand nombre, & les plus à la mode : Epigrames, Madrigaux, Rondeaux, Balades, Gayetez, Chanſons, n'en avons-nous pas des milliers ? Si l'on ſouhaite quelque choſe de plus grand, on verra quelques Elegies, quelques Satyres, des Eclogues, des Odes, des Epopées mêmes ; mais de cent Vers, ou de 3, de 4. Livres,

ou abſolument pitoyables : voilà ce que produiſent ordinairement tous les efforts du Parnaſſe. Je parle icy de tous les ſiecles, & en general, les Iliades, les Odyſſées, les Æneïdes ſont rares : pendant deux, trois mille ans, trois ou quatre Poëmes, & c'eſt tout.

La ſeconde, les plus beaux ouvrages ne ſont jamais, & ne ſçauroient être exempts de ces fautes.

Quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Les Homeres & les Virgiles étoient des hommes comme les autres, plus diligens il eſt vrai, plus ſolitaires, plus poëtes, mais enfin ſujets aux mêmes indiſpoſitions, aux mêmes infortunes ; ce Poëte dont je lis aujourd'huy l'ouvrage n'a-t-il pas quelque fois été contraint de l'interrompre pour ſes affaires domeſtiques ? par des maladies qui luy ſont ſur-

venues ; par des voyages qu'on luy a fait entreprendre ? n'en a t-il pas de temps en temps changé, reformé plusieurs Vers ? retranché, deplacé plusieurs morceaux ? n'a-t-il pas même souvent perdu de vûë, son Poëme commencé d'abord, & ensuite laissé là ; aprés cela repris dans l'esperance d'y mieux réüssir, & de s'acquerir de la gloire ? la condition des hommes ne souffre donc presque jamais qu'ils perfectionnent des ouvrages d'une certaine étenduë : & le Poëme Epique est un travail difficile, rebutant, immense.

La troisiéme, qui est aussi une consequence de la seconde : un Poëte, ou en general un Auteur qui connoit assez l'humanité, qui a vû par luy-même la necessité de ces alternatives, de la santé & des maladies, de l'application & du divertissement, & c. Cet Auteur,

(dis-je

(dis-je) ſuppoſé Philoſophe, ou même ſeulement honnête homme & ſincere, ne prétendra jamais à l'infaillibilité. Il ne ſera point ſurpris que l'on découvre des fautes dans ſes ouvrages : Pourquoi n'y en trouveroit-on pas ? il en a remarqué luy-même dans les Livres des plus grands hommes qui l'ont precedé, & il ſçait là-deſſus ſe rendre la juſtice qui luy eſt dûë, je veux dire, qu'il ne ſe croit pas impeccable.

4°. Icy nous avons un grand avantage du côté de M. de la Motte, il s'eſt donné pour Philoſophe, & l'eſt effectivement; il veut que *nous regardions toûjours les choſes en elles-mêmes, & que ſi elles ſont à notre portée, nous n'en jugions jamais ſimplement ſur l'autorité des autres.* (diſc. pag. 134.) Ces idées ſont de la derniere juſteſſe: *les erreurs accordées n'en deviennent pas plus*

reſpectables (diſc. p. 171.) ceux qui font des éloges d'Homere *nous doivent des raiſons, & des raiſons qui nous éclairent* (diſc. p. 134.) Cela n'eſt-il pas encore certain ? il dit auſſi fort bien (ibid. pag. 42.) que notre circonſpection ne doit point nous faire trahir nos ſentimens. *Faut-il* (pag. 42.) *que cette mauvaiſe honte* de dire ce que l'on penſe veritablement d'un Auteur, *s'étende ſur des choſes d'auſſi petite importance que la réputation d'un Poete ? & quelle ſuite ſi dangereuſe peut avoir la ſincerité ſur ce chapitre pour n'oſer convenir de ſes défauts qu'à l'oreille.* Monſieur de la Motte l'a dit d'Homere, il eſt vrai ; mais qu'on ſe ſouvienne qu'il met la propoſition generale : il fait plus, il promet *de pardonner les injures à qui le détrompera* (diſc. 2. & 1. Rep. p. 9.) la loy du Talion n'a pas été faite

pour M. de la Motte, tout ſon but eſt qu'on l'inſtruiſe: ne trouvons-nous pas-là une indifference Stoïque ? A l'égard de ſes propre fautes, il eſt perſuadé comme nous que les plus grands hommes s'égarent. Quel plaiſir pour un Critique d'avoir affaire à un Auteur auſſi docile ?

Au reſte, aprés cet aveu formel de notre part, qu'il y a & doit y avoir de grandes fautes dans les ouvrages les plus châtiez : & puiſque M. de la Motte (1. Rep. p. 19.) *s'attend à en reconnoître pluſieurs, lors qu'il s'agira de la poeſie*, la comparaiſon des deux Iliades, ne ſçauroit plus choquer perſonne ; mais pour peſer le merite de deux Poëtes illuſtres, quelles balances ne faut-il pas ?

Je devrois, ce me ſemble icy avec Virgile, invoquer la Muſe Erato ; cette Muſe dont le nom

eſt un preſage de la paix, pour juger & terminer une querelle ſi vive & ſi échauffée ; il s'agit de rendre la juſtice à qui elle eſt dûe, ou de donner gain de cauſe à Madame Dacier, ou à Monſieur de la Motte.

Nunc age qui Reges Erato, &c.
Expediam, & prima revocabo exordia pugnæ.

Pour cela il y auroit une infinité de queſtions à examiner, mais nous les reduirons à trois.

La premiere, que doit-on penſer de la diſpute ſur la preference entre les anciens & les modernes? De cette queſtion dépendent abſolument toutes les autres dans ces matieres, nous ne la traiterons icy qu'en general.

La ſeconde, les objections de M. de la M. contre l'Iliade ſont-elles auſſi fortes qu'il les a crûës? & Madame Dacier répond-elle par tout? c'eſt un ſecond pas qu'il

thous faut faire, ſans quoy le plus grand de tous les Poetes, ſelon preſque tous les Auteurs, demeureroit fletri pour jamais, ſeroit cenſé indigne de l'attention du premier ignorant & plein d'abſurditez & de bevëues les plus groſſieres.

La troiſiéme enfin; Dans quel rang doit-on conſerver l'ancienne Iliade? le Clovis, le Saint Louis, le nouveau Poëme François lui ſont-ils auſſi ſuperieurs que prétend M. de la M. Voilà à peu prés le plan de cette troiſiéme Partie: j'ay donc raiſon de dire,

Major rerum mihi naſcitur ordo,
Majus opus moveo.

Chapitre II.

Que les Modernes peuvent égaler, & même surpasser les Anciens.

1º. LA premiere question, *sur la preference entre les Anciens & les Modernes*, est presque decidée par les principes, que l'on en a établis jusques icy.

1º. Les degrez de perfection sont infinis dans les ouvrages de toutes les especes : chaque Auteur travaille selon la portée de son esprit : les vûes des hommes sont toûjours bornées, mais plus ou moins perçantes selon leurs dispositions particulieres ; la capacité, l'étude, la facilité ne sont presque jamais de niveau dans quatre personnes differen-

tes ; tous les âges ont à peu près les mêmes lumieres ; & quoiqu'on s'occupe en divers temps à des choses toutes diverses, on y apporte ordinairement le même degré de spiritualité : les preceptes & les exemples forment le bon goût ; mais ils ne le sçauroient former que dans ceux qui les connoissent, & jamais dans les ignorans : tous ces principes sont incontestables, & renversent de fond en comble tout l'édifice de la prévention.

2°. De-là il suit que lorsque l'on a proposé cette question ; *les Modernes surpassent-ils les Anciens*, on n'a pas sçu au juste ce que l'on vouloit.

1°. Si on l'entend *de l'esprit*, la demande est des plus ridicules : la portion en a été égale dans tous les temps : croit-on que l'ame d'Homere ait moins valu que celle de Desmarests ? parce

qu'elle a informé le corps d'un Ancien, d'un Poete qui a precedé Desmarests de trois mille ans ? Ennius croit s'autoriser en soûtenant que l'ame d'Homere *par revolution de Metempsicose pythagorique* se retrouvoit en lui : mais à ce que je vois les idées de nos Poëtes sont bien changées, pas un ne voudroit à present loger l'ame d'Homere.

2°. Si l'on parle de la *politesse*, 1°. les siecles se la donnent, & la laissent perdre successivement : la connoissions-nous en mille quatre cens ? ou même avant le Regne de François premier ? cependant nous avoüons qu'elle étoit à son plus haut point sous Auguste, & peut être que par une gradation semblable, nous trouverions que la Grece du temps d'Homere n'en cedoit point à notre siecle. Il y avoit eu des Linus, des Amphion, des Or-

phées, des Tamgris, des Muſées, & Homere, avoient certainement de quoi imiter, ou ſe former le gouſt : 2°. Ou je n'entends point le François, ou M. de la Motte dans ſon *ombre* d'Homere, par cette idée *invariable & ſûre de l'utile beau du parfait*, nous inſinue qu'il n'a eu que faire de modele : que la réflexion & la ſageſſe enſeignent ſeules la veritable maniere d'écrire. Mais dans cette ſuppoſition M. de la Motte devoit-il preſſer *la ſucceſſion des preceptes & des exemples* (diſc. pag. 127.) elle eſt inutile à celui qui trouve tout en lui-même : il auroit même tort d'en chercher d'autres, étudier ſans livres, quelle ſatisfaction ! 3°.

Scribendi recte, ſapere eſt & principium & fons,

Qui en doute ? Mais le même Horace auſſi bon juge que M. de

la Motte au moins, n'a eu garde de dire que l'on pouvoit tout voir *au sein de la nature*. De tous les Auteurs il est peut être celui qui a plus recommandé la lecture des Anciens, & sur tout des Grecs.

Rem tibi Socratica poterunt ostendere chartæ,
Vos exemplaria Græca.
Nocturna versate manu, versate diurna,
Graiis ingenium graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem, nullius avaris

Voilà un bel éloge pour toute la Grece. Combien le même Poëte estimoit-il Homere en particulier, Veut-on sentir la difference des jugemens que portent d'un côté M. de la Motte dans ce discours sur l'Iliade qu'il fait passer pour un essai d'art Poetique, & de l'autre Horace dans le Traité sur le même art?

M. de la Motte croit qu'Homere rompt ou du moins altere

l'unité de son sujet par des Episodes inutiles & trop longs. Horace juge au contraire que le Poete Grec ne le perd jamais de vûë.

Semper ad eventum festinat.

Selon M. de la Motte, Homere s'est peint lui-même dans la personne de Nestor, c'est un parleur éternel, il fait des discours sans fin; il a semé l'Iliade de contretems (disc. pag. 76. & suiv.) il falloit qu'Horace eût un esprit bien different de celui du Censeur François: il soûtient qu'Homere éloigne toûjours ce qui pourroit déplaire, ou ne pas paroître assez interressant,

Et quæ
Desperet tractata nitescere posse relinquit.

Si l'on en croit M. de la Motte l'Iliade est pleine de prodiges pueriles; le merveilleux y est prof-

titué, il en ôte même la vrai-semblance. D'ailleurs Homere se contredit à chaque moment? Ne diroit-on pas qu'Horace s'oppose exprés à M. de la Motte, lorsqu'il dit d'Homere,

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet.
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Enfin M. de la Motte trouve Homere peu sensé dans les récits, dans les comparaisons, dans les Sentences, dans les discours, dans les Episodes, & aprés une image aussi affreuse, il se persuade qu'il faut que l'original soit laid par tout: il avoit reconnu que l'expression d'Homere est à couvert de la censure; mais comme ce Poëte est si peu exact, si peu raisonnable pour les choses: M. de la Motte soupçonne qu'il doit être negligé dans l'expression même. Pour la diction l'on a vû le contraire, & M.

de la Motte n'eſt point en état d'en juger : à l'égard des choſes, pourquoy Horace nous dit-il encore qu'Homere,

Nil molitur inepte

4°. Si l'on demande à preſent à quoy revient icy ce paralelle entre Horace & M. de la Motte, le voicy : Premierement Horace parle en critique & avec connoiſſance de cauſe, ſans avoir aucun intereſt de louer ou de reprendre Homere: M. de la Motte peut être un Juge équitable : mais il ne connoit Homere qu'à demi, & outre cela il a intereſt de l'abaiſſer.

2o. En ſecond lieu ; comme il s'agit ici de politeſſe, & que l'on reconnoît le ſiecle d'Auguſte pour auſſi poli que le nôtre ; je propoſe ici ce problême ; M. de la Motte ſçait, ou du moins ſe dit ſçavoir ce que c'eſt que la politeſſe en fait d'ouvrages : Hora-

ce le ſçavoit de l'aveu de toutes les perſonnes d'eſprit : lequel des deux devons-nous croire ? Car enfin ils depoſent ouvertement l'un pour, l'autre contre Homere. Nous pourrions peut-être nous ſervir icy de ces termes du diſcours ſur l'Iliade (pag. 15.) *Il reſte un fruit à tirer de ces contradictions, elles nous affranchiſſent de l'autorité :* elles ne nous permettent certainement pas de compter ſur le temoignage de M. de la Motte. Mais cela eſt-il ſuffiſant icy ? & quoiqu'effectivement *elles nous faſſent rentrer dans tous les droits de l'examen* ; n'avons-nous pas dés-à-preſent droit d'en conclure que M. de la Motte, vû la conduite d'Horace à l'égard d'Homere eſt abſolument condamnable ? il s'agit de former un Poete. Horace qui n'épargne pas Homere ailleurs, loüe Homere, & le loüe infiniment dans l'art Poëtique même ; c'eſt-à-di-

re dans un ouvrage où il a dû peſer toutes ſes paroles : je dis qu'il eſt impoſſible qu'un Auteur auſſi judicieux que ce Poete ſoit tombé dans un excés contraire à celui que l'on objecte à M. de la Motte ſans reconnoître en luy ; ou en M. de la Motte une prévention inconcevable ; ces Cenſeurs ſont l'un & l'autre trés-polis, ils ſentent tous deux parfaitement ce qui convient ou ne convient pas, & ils nous donnent l'Iliade l'un comme modele de la juſteſſe & du bon ſens, l'autre comme un ouvrage trés-imparfait, fort mal conduit, deraiſonnable en tout ; il faut ou qu'Horace ait été un extravagant, ou que M. de la Motte ait parlé de choſes qu'il n'a jamais entenduës : mais revenons à la queſtion.

3°. Je ſçai qu'on l'entend des Livres, & des écrits que nous a laiſſez l'antiquité : *Nos ouvrages*

ne peuvent-ils pas être plus beaux? Ne pouvons-nous pas les rendre plus parfaits que ceux des Anciens? la proposition est absurde.

1°. Premierement si l'on admet l'égalité des dispositions dans les differens siecles, comme je crois qu'on ne peut s'en dispenser, demander s'il est possible de faire un Poëme Epique aussi beau, ou plus beau que l'Iliade ou l'Æneïde; c'est demander si un Poëte de nos jours qui aura autant ou plus de penchant, autant ou plus de dispositions à la Poësie qu'Homere ou Virgile, peut composer un Poëme aussi ou plus beau que l'Iliade ou l'Æneide: Or qui ne voit que ce Poëte le fera aussi beau s'il a autant d'esprit, & plus beau s'il en a plus, ou qu'avec les mêmes dispositions il y employe un temps plus considerable? supposé la cause égale, l'effet ne doit-il pas être

le

le même ? il n'a de force que ce qu'elle luy fournit : mais il eſt & doit être plus grand dés qu'elle luy fournit davantage.

2°. En ſecond lieu, la politeſſe n'eſt pas la même dans tous les temps : mais notre ſiecle a-t-il là-deſſus des privileges que l'on n'ait point accordez à certains ſiecles polis ? Je l'ai déja dit : qui nous aſsûre que depuis S. Gelais ou Ronſard elle ait fait parmy nous de plus grands progrez que depuis Orphée juſqu'à Homere ? D'ailleurs la politeſſe eſt une de ces choſes abſolument arbitraires, & dont la définition paroiſt aſſez difficile à donner : d'où vient que M. de la Motte qui remplit ſes Livres de définitions inutiles n'y a point inſeré celle-là ? car enfin 1°. conſiſte-t-elle ſeulement dans les manieres du monde, ou ce que l'on appelle *urbanité* ; les Poetes n'en auront pas la meil-

leure part, ils ſont preſque tous aſſez bruſques, aſſez indifferens pour le ceremonial, & ils doivent même l'être pour être bons Poëtes: les auteurs ſi ſages & ſi affables ne tiennent jamais le ſceptre ſur le Parnaſſe ? 2°. Si la politeſſe eſt un fruit des connoiſſances litteraires, combien de gens en priverons-nous ſur le champ de ceux mêmes qui en parlent ſans ceſſe, & qui la demandent dans les autres ?

3°. Mais elle vient peut-être d'une Dialectique exacte : non. L'on n'a jamais tant cultivé la Logique que dans le temps de l'ignorance : 4°. Il ſemble que M. de la Motte l'ait crûë compagne des Philoſophes : Hebien, la Phyſique, les Mathematiques, la Medecine auront été portées parmi nous aſſez loin : mais que ſervent-elles pour la Poëſie dont il s'agit ? La morale même dont on

nous exagere la beauté dans la dispute presente, devoit elle être connuë avec toutes ses distinctions & ses divisions scholastiques pour faire un poëme comme l'Iliade ? M. de la Motte ne s'apperçoit point que l'esprit philosophique est absolument opposé à la poësie ; que ce phlegme est bon pour juger, mais inutile pour faire des Vers, & même capable de refroidir l'imagination la plus poëtique. Ne sçait-on pas d'ailleurs que la morale change selon les temps ; que chaque Province a la sienne : ce qui est juste ici paroît injuste à la Chine & au Japon : ce qui est de la bienseance à Paris passe souvent pour ridicule à Madrid, à Rome, à Constantinople.

2°. On dira la même chose de ce que M. de la Motte nomme *l'idée invariable du parfait* ; cette idée est une chimere dans toutes

les formes, & ſur tout à l'égard des Poëtes: les ſentimens & les expreſſions d'un peuple dépendent toûjours de ſes mœurs, de ſes Loix, de ſa Religion; & cette dépendance eſt ſi abſoluë pour un Poëte, qu'il pêche contre ſon Art dés qu'il s'en écarte. Suppoſons qu'un Poëte du temps d'Auguſte eût eu ſur la morale, ſur la divinité, ſur la religion des idées plus ſaines que le reſte des Romains, auroit-il pû ou même dû en faire uſage dans un poëme qu'il auroit compoſé pour plaire aux Romains? Nous avons déja prouvé que non: & les raiſons en ſont évidentes. Tout ſe dit donc, tout doit ſe dire, & par conſequent être lû dans un Poëme par rapport aux idées de la nation pour laquelle il eſt compoſé; & ces grandes idées, ces idées philoſophiques, generales, abſtraites, éternelles, n'y ſont preſque

jamais recevables; mais pourquoi? Est-ce que des principes dont la verité est authentique, ne doivent pas causer à l'esprit un plaisir plus réel que des chimeres? ils ne le causent point: ces principes ne touchent que l'esprit, & le laissent seulement tranquille, & le devoir d'un Poete est de l'ébranler, de le divertir. Prenons-en l'exemple dans Virgile: Je suppose pour un moment que l'opinion d'Epicure est veritable: que l'ame est corporelle, & qu'aprés la dissolution de ces parties du corps, nous ne sommes plus qu'une matiere dispersée.

κονις ἐσμεν λυθεντες. Anacr.

Cette opinion pouvoit-elle être de quelque utilité à Virgile pour embelir son sixiéme Livre? A peine auroit-il pû en composer quatre Vers: encore ces Vers

auroient-ils été d'une ſechereſſe horrible : Quel intereſt les hommes prendroient-ils jamais à une opinion qui leur ôte tout ſentiment ?

Si le Poëte s'avance d'un degré, & qu'il regarde les ames comme éternelles, mais qu'il les laiſſe ou dans le Tartare, ou dans les Champs Elyſées pour toûjours ; l'intereſt croit un peu : il parlera de la vengeance divine exercée ſur les impies, des recompenſes que les bons doivent attendre aprés leur mort ; c'eſt un motif capable d'attacher ces derniers à la vertu pendant cette vie mortelle, & l'eſprit du Lecteur ſera en quelque façon ſatisfait : mais je ſoûtiens qu'en bonne poeſie, & dans la ſituation où ſe trouve Ænée, l'opinion de Pythagore eſt plus toûchante & plus magnifique : cette idée des ames qui paſſent de corps

en corps par des revolutions éternelles :

Quibus altera fato
Corpora debentur . . .

Qui souïllées par les moindres crimes & les impuretés du monde demeurent plusieurs siecles à se purifier dans les enfers :

Donec longa dies perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem.

Qui dans des temps marquez par le destin obligées ou ravies de retourner dans d'autres corps, vont au Lethé boire à long traits l'oubli du passé.

Lethæi ad fluminis undam,
Securos latices & longa oblivia potant.

Cette idée (dis-je) saisit agreablement l'imagination, & c'est sans doute pour cela que la Metempsycose a été bien reçûë chez la plûpart des peuples.

Il faut porter le même jugement de pluſieurs endroits de l'Arioſte; quelles fictions, par exemple (Chant. 34.) que toutes ces bouteilles où il place les eſprits égarez, & parmi leſquelles Alſtolfe retrouve celui de Roland; que la maniere dont les Parques filent la vie des mortels, leur bonheur, leurs infortunes; que la deſcription du temps, de ce fleuve, de ces oiſeaux : *le tems eſt un vieillard plus diſpos & plus leger que les cerfs;*

Vecchio di faccia, eſi di membra ſnello,
Che dogni cervo e più veloce aſſai.

Il porte dans le coin de ſon manteau les noms de tous les hommes: mais comme il n'étoit pas aſſez chargé, par une eſpece de manie, il prend pour tâche de diminuer une haute montagne & ne finit point. Ce qu'il a ôté de cette montagne, il faut le jetter

ailleurs

ailleurs, il le jette dans le fleuve de l'oubli, mais en même temps il y laisse aussi tomber tous ces noms.

Degli altrui nomi egli sempia il mantello.
Scemara il monte, e non finiva mai,
E in quel fiume, che Lete si noma,
Scarcava, anzi perdea la tiza soma.

Ces noms s'y perdroient tous, si les Cygnes, ce sont les bons Poetes, *n'avoient soin d'en sauver quelques-uns*; Les vautours, les corbeaux, je veux dire, les Poetes mediocres en retirent à la verité quelque peu : mais ils ne les portent jamais loin.

E chi nel becco, e chi ne lugna torta
Ne prende, ma lontan poco li porta.

Lorsqu'ils veulent s'élever un peu haut dans les airs, ils n'ont pas la force de se soûtenir eux-mêmes, le poids de ces noms les entraîne, & ils retombent avec

ces noms dans le fleuve.

Com' vogliono alzar per l'aria i voli.
Non han poi forza, che'l pezo sostegna,
Si che convien, che lete par involi.
De ricchi nomi la memoria degna.

Toutes ces imaginations sont ingenieuses, assez belles & réjoüissantes, elles frapent certainement plus que des veritez, & je ne fais point difficulté d'en tirer cette consequence : les idées les plus saines sur la morale, sur la Divinité, sur la Religion, ne sont pas toûjours les plus agreables en poësie : mais si cela est, le progrez d'une nation dans les Arts, l'accroissement de ses connoissances philosophiques, ne forment point ce que l'on appelle la politesse poëtique, & nous n'avons de ce côté-là aucun avantage sur Homere.

4°. Voicy un autre raisonnement de M. de la Motte : une

preuve que le siecle du Poëte Grec étoit absolument grossier; c'est que l'on n'y connoissoit point le veritable Heroïsme ; l'homme (nous dit-on) n'est grand que par les qualitez de l'ame, une grande ame ne se mesure point par la hauteur du corps ; c'est la vertu, la generosité , &c. qui la distinguent. Cependant *la grande difference des exploits* dans l'Iliade, *n'est fondée le plus souvent que sur la force du corps qu'Homere confond presque toûjours avec la valeur, sur la viteſſe des chevaux, sur la bonté des chars, & ce qu'il y a de pis, sur les prodiges.* Commençons par avoüer à M. de la Motte, que la veritable valeur ne se trouve que dans la grandeur d'ame : les Philosophes Payens l'avoient compris, & le Christianisme en a convaincu l'univers : mais M. de la Motte assure sans fondement qu'Home-

re n'en avoit point d'idée : D'où vient qu'il n'apporte aucun exemple pour le prouver? j'aurois déja raiſon de luy nier un diſcours vague & indeterminé ; mais il faut luy faire voir qu'il ſe contredit à ſon ordinaire. Parlons d'abord des avantages corporels. A réponſes ſeulement vont renverſer toutes ſes objections.

1°. L'Iliade eſt une deſcription de combats : Quelle extraordinaire que l'on y vante la force du corps ou l'adreſſe des combatans? tirer une fleche, lancer un javelot, conduire ou arrêter un char, bien manier un cheval, ne ſont-ce pas là les devoirs militaires de ces anciens temps? Or pour cela il ne falloit que cette force, cette adreſſe que l'on veut éloigner, ou rabaiſſer : ainſi Homere a parlé ſelon les regles, & c'eſt nous qui nous trompons.

2°. Un Poete doit ſe conformer

aux idées du peuple ; c'eſt le peuple qui fait la réputation ſuivant la maxime *Vivos in honorante* ; & c'eſt la reputation qui conſtitue le Heros ? au moins à l'exterieur. Or que la force du corps fût alors, je ne dis pas la ſeule marque, mais une marque, ou quelque choſe d'inſeparable de l'heroïſme ; je ne ſçai ſi M. de la Motte oſe en douter, les Livres de l'Ecriture, & ceux d'Homere ſont les plus anciens que l'on connoiſſe ; ainſi la maniere de vivre, & les uſages ſont à peu prés les mêmes ; ſi M. de la Motte en diſconvenoit, on lui en preſenteroit un détail convainquant. Or il a pû voir dans la Corruption du gouſt (pag. 127.) quelques paſſages qui appuyent ce que j'avance ſur la force du corps. David ſe vante à Saül d'avoir tué un Lion & un Ours (1. Reg. 17. 36.) David remercie Dieu de

luy avoir donné la legereté des Cerfs à la course (Psal 17.34.) Ce dernier article prouveroit seul que l'épithete qu'Homere donne à Achille ποδας ωκυς ou ποδαρκης étoit la plus belle qu'il pût choisir : mais comme M. D. dans l'endroit que je cite n'avoit pour but que de montrer à M. de la Motte que le concours de Dieu aux actions des Heros ne leur ôte point le nom de *Braves* ; elle a laissé là plusieurs autres passages où les Auteurs sacrez relevent infiniment la force du corps ; par exemple, toute l'Histoire de Samson, celle d'Aod, celle de Caleb, &c., & sur tout les grandes actions des premiers Capitaines de David 2. Reg. 23. là par les v. 8. 9. 10. jusqu'au 23. il est évident que l'Heroïsme consistoit en bonne partie, soit à tuer beaucoup d'ennemis, soit à exterminer des Lions, des Ours, des

Geants, & d'autres monſtres; la grandeur d'ame n'étoit pas negligée; je l'ay dit, & on le va voir; témoin encore l'action de David (ibid. v. 16.) il ne veut pas boire d'une eau que trois de ces Heros lui apportent, parce qu'elle a expoſé leur vie: mais la force du corps ne laiſſoit pas d'être une des marques qui conſtituoient le brave & le grand homme: Pourquoi un Poëte Payen auroit-il ici des idées plus nobles que l'Ecriture?

Ce Chapitre des Paralypomenes remet dans l'eſprit la Critique que fait le P. le Boſſu d'un paſſage de Stace. Dans le Chapitre de la vrai-ſemblance, pag. 332. *Qui croira*) dit-il) *qu'un homme ſeul* (Tydée) *ſurpris en des embuches par cinquante braves qui l'attendent, en tue quarante neuf, & fait grace au dernier?* Mais la même hiſtoire des

Rois rapporte des actions plus surprenantes & sans miracles.

Jesbaam s'y bat seul contre trois cens hommes, & il les blesse tous : *iste levavit hastam suam super trecentos vulneratos unâ vice* (1. Par. 11. 11.) Abisaï fait la même chose, (ibid. v. 20.) & ce que l'on ajoûte d'Eleazar (v. 12.) de Danaias (v. 22.) & de plusieurs autres est aussi extraordinaire. Qu'y a-t-il donc de blâmable dans Stace ? ce n'est point certainement l'action que je reprendrois, seulement la maniere dont il la raconte, les circonstances dont il l'accompagne : il y avoit sans doute une tradition pour Tydée, il ne s'agissoit que de rendre l'histoire vrai-semblable : mais c'est perdre son temps que de rappeller à M. de la Motte des idées qu'il doit avoir & qu'aparemment il rejette de plein gré. Sans citer ici l'ancien

Teſtament, ni preſſer ſa conformité avec Homere ; M. de la Motte ne connoît-il point la Fable ? n'a-t-il jamais reflechi ſur ce qui occupoit les hommes dans ces anciens temps ? fait attention à la gloire des Hercules, des Theſées, des Caſtors, &c. ou plûtôt à la maniere dont ces Heros l'avoient acquiſe ? s'il y a penſé, loin de blâmer Homere, il auroit dû l'admirer pour avoir parlé avec tant de juſteſſe : mais dira-t-il, c'eſt preciſément ce genre de vie, ce prétendu heroïſme que je traite d'impoli & de groſſier.

4°. Que M. de la Motte réponde donc encore à cette raiſon : les gens de guerre dans tous les temps, dans tous les lieux n'ont-ils pas eu les mêmes exercices, les mêmes inclinations ? accoûtumé avec des perſonnes de lettres, élevé dans certaines opi-

nions philoſophiques il juge de toute la terre comme de ceux qu'il frequente ; mais croit-il que nos Guerriers faſſent ces admirables diſtinctions qu'il vient nous vanter dans une Preface meditée ? s'il les connoiſſoit un peu mieux, il verroit que c'eſt un étalage perdu : ils diſtinguent une bravours qui part du cœur ; on la diſtinguoit du temps d'Homere comme à preſent : mais n'eſtiment-ils pas auſſi une bonne épée ? ils aiment la veritable generoſité, elle a toûjours fait plaiſir, ſous Hercule comme ſous Auguſte ; mais mépriſent-ils plus qu'Achille & Diomede, la vigueur, l'agilité, une grandeur de taille, &c. A quoi ſerviroient donc dans les Capitaines de toute l'Europe ces Academies qui emportent à nos Gentils-hommes une partie de leur jeuneſſe, & où toutes leur occupation eſt

d'apprendre à monter à cheval, à danſer, à faire des armes ? On veut avilir les Heros d'Homere, & ſans y prendre garde, on fait aux nôtres une injuſtice manifeſte. Eſt-il du devoir d'un Officier de ſe remplir la tête de Metaphyſique, de Carteſianiſme ? & lorſqu'il s'agit de monter à l'aſſaut, ou d'enfoncer un bataillon, lui convient-il d'affecter cette douceur, cet air compaſſé que l'on cherche dans les Heros de l'Iliade ? Pour être Poete & juger des Poetes, la connoiſſance du monde eſt du moins auſſi neceſſaire que la Philoſophie ; les mœurs des ſoldats, la fierté des Chefs ſont aujourd'uy les mêmes que du temps d'Agamemnon ; & ſi M. de la Motte avoit conſideré attentivement les differens états de la vie, il ſçauroit qu'on n'a jamais demandé ny trouvé dans les gens de Guerre, cette

que par les dangers, (disc. pag. 50.) on ne diroit pas que ce fussent là les propres paroles de son Censeur : icy l'on peut faire attention à la force de la verité ; qui se releve toûjours, & terrasse tôt ou tard ceux qui croyent l'avoir abbatuë, ou plutôt qui par sa puissance invincible réduit les rebelles à l'obéissance, & leur arrache, en quelque temps que ce soit, l'aveu de leur foiblesse : cet endroit est sûrement un des plus beaux du discours sur l'Iliade, & je suis bien aise de le remarquer pour l'honneur de M. de la Motte ; mais que pouvoit-il dire de plus contraire à ses principes, & de plus glorieux pour Homere ? Il reconnoît que ce Poete a parfaitement réussi dans le caractere d'Achille, qu'il a sçu mettre sa grandeur *d'ame mesme hors de tout soupçon* : Homere feint qu'Achille *avant que*

de partir pour la guerre de Troye, étoit ſeur d'y trouver la mort, le Deſtin lui avoit promis par la bouche de Thetis : l'alternative *d'une vie longue & heureuſe, mais obſcure, s'il demeuroit dans ſes états ; & d'une vie courte & glorieuſe, s'il embraſſoit la vengeance des Grecs : il opte pour la gloire au mépris de la mort :* Cette grandeur d'ame a frappé M. de la Motte comme tous les autres ; il ne peut s'empêcher de l'admirer & d'en parler : mais ſi *dés-là toutes les actions, toutes les démarches d'Achille ſont autant de preuves de ſon courage ; s'il court en hâtant ſes exploits à une mort infaillible, ſi* quelque *facilité qu'il ait à renverſer tout preſque ſans obſtacle, il eſt toûjours vray qu'il affronte à tout moment l'arreſt du Deſtin, & qu'il ſe devoue genereuſement pour la gloire : Si Homere a bien ſenti combien cette idée devoit*

jetter d'interest sur son Heros, s'il la répand dans tout le poeme, afin que le Lecteur l'ayant toûjours presente tienne compte à Achille de ce qu'il execute meſme avec le moins de danger: En voilà trop, nous ſommes trop convaincus qu'Homere ſçavoit ce que c'eſt que la grandeur d'ame, la veritable valeur : il ne la confondoit donc point avec la force *du corps, la beauté des chars*, &c. M. de la Motte ſe contredit donc abſolument (diſc. pag. 50, 51. 52. Confer, avec ce paſſage.)

6. De toutes ces réflexions qui pourroient paroître un écart, mais que l'on n'a pas faites ſans deſſein, il reſulte, ſi je ne me trompe, qu'un Poeme compoſé pour quelque action moderne contiendroit toûjours les mêmes paſſions, à peu prés la même morale: & certainement même le genie militaire qui regnoit au tems

du

du Siege de Troye: *nihil sub sole novum*: Consultons tous les monumens, toutes les histoires imaginables, nous ne verrons pas une difference infinie entre ce qui arrive aujourd'huy, & ce qui s'est fait dans les siecles passez.

Si cela est, la politesse que nous trouverions dans les Capitaines de ce Poeme seroit ou celle des Heros d'Homere, ou quelqu'autre si l'on veut, mais approchante: au reste ces mêmes remarques décident sans appel la question de l'égalité & de la superiorité des Auteurs: une disposition semblable produiroit toûjours un poeme aussi parfait: supposons le même travail, & nous ne serons plus inferieurs aux Anciens.

7. Mais, nous voulons les surpasser, je crois la chose très-possible, & j'adopte en tout les sentimens de M. de la Motte dans son idée de l'Æmulation.

Depouillons ces reſpects ſerviles
Que l'on rend aux ſiecles paſſez,
Les Homeres & les Virgiles
Peuvent encore être effacez.

Horace l'a cru d'Homere,

Tu nihil in magno doctus reprehendis Homero?

Et Virgile nous l'a perſuadé de luy, puiſqu'il trouvoit ſon Æneide imparfaite: nous l'apprenons de ſa vie, & des Vers appellez l'Edit d'Auguſte: Or ces aveus ne doivent-ils pas relever le courage de nos Poetes? L'Iliade & l'Æneide attendent depuis long temps des compagnes; mais ces compagnes peuvent venir, & viendront ſans doute, il en eſt déja parti quelques unes d'Italie; croit-on que ſi nos François ſe donnoient la peine d'en chercher ils ne le feroient pas efficacement?

Il faut au mépris du vulgaire

Secoüer, ſage temeraire
Le joug de l'admiration.

M. de la Motte leve icy l'étendart, & je l'approuve : y eut-il jamais rien de plus ſenſé, de plus beau que ces Vers,

Croit-on la nature bizarre
Pour nous aujourd'huy plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains.
De nos ainez mere idolatre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

Je voudrois que les expreſſions de la nouvelle Iliade, ſes idées mêmes euſſent répondu à cette magnificence. M. de la Motte ſeroit l'Homere, le Virgile de nos jours ; mais j'ay tort de parler de la ſorte ; Homere n'eſt plus à comparer à M. de la Motte, la réforme que celui-cy a faite de l'ancien Poeme ne donne-t-elle au ſien aucune preéminence, elle

le devoit, il eſt vray ; & c'eſt ce qui nous fera ajoûter icy une troiſiéme queſtion : nous pouvons égaler les Anciens, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'on les ſurpaſſât, mais que ſera-ce ſi nous y ſommes indiſpenſablement obligez?

CHAPITRE III.

Que ſelon les principes de M. de la Motte, les Modernes, & luy en particulier, ſont obligez pour leur honneur de ſurpaſſer les Anciens.

1°. A la fin de la ſeconde Partie l'on a fait voir que M. de la Motte devoit nous donner une Iliade au moins auſſi par-

faite que celle d'Homere : icy la raison exige de luy davantage ; ses propres principes le condamdamment, si l'Iliade Françoise n'est pas plus belle, plus magnifique que la Grecque.

2o. Je ne m'arrêteray plus à cet argument, que tout Censeur doit montrer quelque chose de mieux que ce qu'il juge reprehensible ; M. de la Motte nous en fournit luy-même de plus pressans, entr'autres celui-cy ; le progrés des sciences & des arts doit nous mener infiniment plus loin que nos ancestres.

3o. Dans cette idée n'a-t-il pas bien fait de corriger Homere ? Nous connoissons à present le beau, le vrai, l'utile, le parfait : nous sommes plus polis que la Grece ne fût jamais : nous avons par l'impression un secours de livres inconnu à l'antiquité ; l'accroissement des arts, les dé-

5°. *Homere* (dit le Panegyriſte de M. de la Motte) *auroit peut être atteint la perfection s'il fuſt né dans le ſiecle d'Auguſte, ou dans le nôtre*; pour parler conſequemment à ſes principes, il devoit ſeulement dire, *dans le nôtre*: *mais né dans des temps où l'art ne s'étoit point encore montré, n'étant guidé par aucunes regles, éclairé par aucuns exemples*, il n'a pû ni dû réüſſir comme l'Auteur de la nouvelle Iliade, *on luy doit* même *tenir grand compte* de ſon poeme, *tout monſtrueux qu'il eſt.*

6o. L'Ode de l'Emulation nous avoit déja donné les mêmes idées

Jadis l'Italie & la Grece
Ont produit de rares eſprits

Il n'y avoit pas apparence de le nier, mais on tâche de les rabaiſſer.

De

De ſes premiers traits la ſageſſe
Nous éclaire dans leurs écrits.

A ce compte Demoſthene & Ciceron ne peuvent plus raiſonnablement être mis en parallelle avec nos Orateurs: la Rethorique d'Ariſtote, les Critiques de Longin, les Reflexions de Demetrius ne contiennent pas à beaucoup prés d'auſſi beaux préceptes que la Préface ſur la nouvelle Iliade : qu'on les compare.

Mais le jour doit ſuivre l'Aurore
Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir.

Les expreſſions ne ſont-elles formelles pour l'engagement dont je parle ? Que penſeroit-on à preſent de M. de la Motte, ſi au lieu de polir cet or informe d'Homere, il l'avoit ſeulement gâté : diſons-le nettement, ces Vers ſont beaux, charmans, admirables,

mais ambigus, ou plutôt inintelligibles. Qui lui soûtiendroit qu'Homere a poli l'or qu'Orphée avoit tiré des mines ? que l'aurore s'étoit levée dés l'âge de Thamyris ? qu'il faisoit grand jour sous Musée, sous Phemius ; sous Demodoque, & enfin qu'Homere a vû le Soleil dans son plus grand éclat & au milieu de sa course sans en être ébloüi ? toutes ces hyperboles ne nous rendent pas plus sçavans, je l'avoue, mais elles montrent au moins à M. de la Motte que ces sortes de raisonnemens vagues sont indignes d'un Critique.

8°. Il repliquera peut-être que j'insiste mal-à-propos sur des expressions poetiques qui partent plûtôt d'une imagination échauffée que d'un sentiment réel ; il est vrai ; que M. de la Motte dans son discours sur l'Ode s'est crû obligé d'adoucir ceux que ces Vers pou-

voient avoir irritez : *La seconde chose* (dit-il pag. 81.) *sur laquelle j'ay à prévenir le Lecteur est mon audace poetique dans l'Ode de l'Émulation : quelques gens pourroient croire d'abord que j'y manque de respect aux Anciens, & j'avoue que cela me sieroit moins qu'à un autre.* M. de la Motte est à present bien changé, *altri tempi altri pensieri*, lorsqu'il excusoit ainsi son *audace*, il n'étoit pas encore éclairé de toutes les connoissances qu'a produites chez lui l'accroïssement des beaux arts... *Je conviens* (ajoûte-t-il encore au même endroit) *que qui ne sçait pas les admirer où ils sont admirables, n'écrira jamais rien que de mediocre.* Une verité semblable ne regarderoit-elle point M. de la Motte plus qu'aucun autre des Modernes ? Bien des personnes se le sont persuadées par la lecture de ses dernieres poësies,

mais ces perſonnes ne prennent peut-être pas garde que M. de la Motte penſe de ſyſtême, ou au moins a grand ſoin de l'inſinuer ; dés lors non ſeulement il ſoûtenoit que l'on peut ſurpaſſer les Anciens, ce qui eſt certain, mais luy-même interieurement ſe croyoit l'avoir fait à l'égard de Pindare, d'Anacreon & d'Homere ; je dis plus, il ne jugeoit pas que ce fût s'engager à choſe fort difficile ; & c'eſt cette confiance qui a enfanté le diſcours ſur l'Iliade : peut-on interpreter autrement ces paroles (pag. 144. *J'ay taché de rendre la narration plus rapide qu'elle ne l'eſt dans Homere ; les deſcriptions plus grandes, & moins chargées de minuties : les comparaiſons plus exactes & moins frequentes : j'ay degagé les diſcours de tout ce que j'ay cru contraire à la paſſion qu'ils expriment, & j'ai eſſayé*

d'y mettre cette gradation de force & de sens d'où dépend leur plus grand effet ; enfin j'ay songé à soûtenir les caracteres, parce que c'est sur cette regle aujourd'huy si connue que le Lecteur est le plus sensible & le plus severe. N'est-ce pas là dire nettement qu'Homere n'étoit pas assez instruit des regles de son art ? que pour l'éloquence & la poesie on a des secrets qui n'étoient pas encore revelez de son temps ? Je ne parle point icy du Bouclier d'Achille que M. de la M. a cru ridicule dans toutes ses parties, & à la place duquel il en a substitué un de sa façon dont il se felicite lui-même (disc. pag. 17.) *Il me paroist heureux d'avoir fait ainsi du bouclier d'Achille un titre de sa grandeur, & pour ainsi dire son manifeste* : nous laisserons aussi la mort d'Hector, *le défaut étoit si sensible qu'à moins d'être*

idolâtre d'Homere, M. de la Motte ne pouvoit n'en être point bleſſé, & dés qu'on ſent le mauvais, on a du moins une idée confuſe du bon; un peu de meditation l'éclaircit & le perfectionne bientoſt (diſc. pag. 181.)

Mais tous ces termes ſi mépriſans pour Homere, & ſi flatteurs pour M. de la Motte me paroiſſent des promeſſes qu'il faut tenir indiſpenſablement.

9°. Voicy la conſolation que ſe donne à luy même M. de la Motte, ou plutôt la maniere dont il s'encourage.

Il eſt encor de nouveaux charmes.

Les Anciens n'en ont jamais douté, ils n'ont pû en tarir la ſource, & ils ſçavoient que cela eſt impoſſible.

C'eſt même par leurs propres armes
Que nous pouvons en triompher.

Oüy, mais comment le faire, ſi l'on ne ſçait les manier, ſi l'on ne les a même jamais vûës?

Diſciple aſſidu ſur leurs traces
De leurs defauts & de leurs graces,
Je tire le même ſecours.

M. de la Motte prononce icy des oracles; mais comme la Sibyle de Cume.

Porrendas canit ambages . . .
Obſcuris vera involvens.

On demande quelquefois en Theologie, ſi les Prophetes entendoient eux-mêmes les ſens cachez ſous leurs diſcours prophetiques; on pouroit, ce ſemble, avec plus de raiſon faire la queſtion ſur ces paroles de M. de la Motte.

Aprés ces Vers, *Diſciple aſſidu ſur leurs traces*: A-t-il oſé mépriſer les Anciens? a-t-il pû affecter l'air d'une ignorance in-

dolente (2. Rep. pag. 14.) *Qui le croiroit qu'il y eust plus de fond à faire sur ce que nous citons, nous autres ignorans, que sur ce que les plus sçavans assurent?* A-t-il pû demander pardon à son Lecteur de ce qu'il citoit encore quelquefois les Auteurs de l'antiquité, *qu'on me pardonne donc quelques citations.* (Rep. 2. part. pag. 16.) M. de la Motte croiroit ses Réponses deshonorées & plus foibles, si l'on y trouvoit le témoignage de quelque Ancien avec éloge ; mais quels Lecteurs esperoit-il donc avoir, *ces vrais sçavans de nos jours* ; dont il parle dans son Ode sur la Critique, & dont M. L. A. D. P. releve le merite dans sa Lettre? ces Messieurs l'avoient déja approuvé tout d'une voix. D'ailleurs ils dedaignent les autoritez : & ce n'est point par consequent à leur tribunal qu'il a dû

se justifier par des citations.

A l'égard des *Erudits* : premierement ces temoignages ne leur prouvent rien contre tant d'autres si solides & beaucoup mieux choisis : en second lieu ils voyent dans cette affectation d'ignorance, & plusieurs personnes fort sages y trouvent avec eux un orgueil secret que les sçavans n'ont jamais connu ; Madame Dacier avoit fait quelques reflexions sur *l'ombre* d'Homere ; M. de la Motte luy remontre *qu'elle cede trop legerement à l'apparence ; on fait* (dit-il) *par precipitation des injures que l'on n'a pas quelquefois le courage de reparer, au lieu que si l'on se donnoit le temps d'approfondir les choses, si l'on se defioit des premiers jugemens qu'on porte, on previendroit bien des erreurs que l'on reproche gratuitement aux autres.* Ces réflexions sont fort sensées ;

au reſte peu convenables au ſujet. M. de la Motte n'avoit-il pas le même intereſt de rabaiſſer Homere que Madame Dacier de l'exalter ? mais aprés deux penſées auſſi communes miſes là pour contrebalancer un Traité entier de Plutarque : de Plutarque grand homme s'il en fût jamais, & un des plus ſages Philoſophes qu'ait eu la Grece, veut-on voir la maniere dont on releve quelques endroits de ce traité, rapportez dans le Livre *de la corruption du Gouſt. Je ne crois pas ces réflexions moins raiſonnables ni moins vraies que ſi je les avois lûes dans Plutarque.* M. de la Motte a raiſon, il ne doit pas laiſſer perdre ce beau privilege de *créer*, accordé aux ſeuls ſçavans de nos jours.

1°. Mais ne promettoit-il pas il n'y a qu'un moment d'imiter les Anciens ? d'être leur *diſciple aſ-*

ſidu ? il eſt vrai, mais accoûtumé à ſe contredire ; il retracte une ſemblable propoſition (2. Rep. p. 141.) *On a tort d'appeller ignorans ceux-mêmes qui ne ſçauroient ni Grec ni Latin ; ils peuvent avoir acquis en François toutes les idées neceſſaires pour perfectionner leur raiſon, & toutes les experiences propres à aſſurer leur gouſt.* Il faut convenir de ce qu'avance icy M. de la Motte, au moins en partie. Nos François ſe ſont ſignalez par mille beaux écrits : *Nous avons des Orateurs, des Philoſophes & des Poetes* : Mais que devient ce progrez des arts ; cette connoiſſance des Auteurs qui les ont accrus & enrichis ? diſons plus : avoüera-t-on jamais à M. de la Motte cette addition ? *Nous avons meſmes des Traducteurs où l'on peut puiſer les richeſſes anciennes dépouillées de l'orgueil de les avoir recueillies*

dans les originaux. Comme M. de la Motte eſt fort humble (j'en juge par l'ombre d'Homere, par l'Ode ſur la Critique, par le diſcours ſur l'Iliade, par ſes réponſes) il a cru qu'il y auroit de l'orgueil à lire un Poëte Grec en luy-même, effectivement cela auroit eu l'air trop pedant : mais où ſont donc ces traductions que l'on nous vante d'un ton ſi capable d'impoſer ? Avons-nous bien des Traducteurs comme M. de la Motte, qui ayent reformé, embelli leurs originaux ? Helas ils avoüent tous ingenument qu'ils ne nous font pas même entrevoir les beautez de leurs Auteurs, qu'ils n'en ont pû conſerver le quart ; & telle eſt Madame Dacier même, aprés s'être exercée à traduire pendant preſque toute ſa vie.

11°. On embaraſſeroit encore M. de la Motte ſi on le prioit

d'indiquer ces traductions Françoises, il en trouveroit un trés-petit nombre, si peu de bonnes qu'il en seroit luy-même surpris, & ce qui devroit encore l'étonner davantage s'il n'étoit absolument prévenu contre les Anciens, il ne verroit que la sienne estimée par son Auteur plus belle que l'original; car pour censurer l'Auteur que l'on traduit, quoique M. de la Motte se croye le seul qui l'ait fait; il se trompe; on luy nommeroit beaucoup de Traducteurs au moins aussi philosophes que luy là-dessus : & cette coûtume de loüer par tout les originaux n'est pas aussi universelle qu'il le pense.

12°. Mais écoutons un Arrest que M. de la Motte prononce contre luy-même si son Iliade n'est plus parfaite que la Grecque.

Leur chute me rend plus severe,

Et l'assoupissement d'Homere
M'avertit de veiller toûjours.

C'est icy que quelque ami de M. de la Motte devoit lui representer comme Ænée à la Sibylle

Foliis tantum ne carmina manda.

N'écrivez pas ces Vers.

Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.

Sans doute qu'alors M. de la Motte n'étoit plus le maître de ses paroles ; l'enthousiasme l'avoit emporté, & le Dieu des Vers ne luy permettoit plus d'entrer dans des pensées plus réflechies,

Ea frena furenti
Concutit & stimulos sub pectore vertit Apollo.

Quoiqu'il en soit aprés ces raisonnemens, ces Critiques sur Homere: M. de la M. n'a pû entreprendre de reformer l'Iliade sans se consi-

derer comme un autre Argus, que Mercure même ne seroit pas capable d'assoupir, & Horace pouvoit dire pour les autres.

Opere in longo fas est obrepere somnum.
. . . . Ubi plura nitent in carmine non ego paucis
Offendar maculis. . . .

Mais ces adoucissemens ne regardent plus M. de la Motte: selon ses propres idées, il est obligé de faire disparoître à nos yeux toute la grandeur d'Homere: la nouvelle Iliade doit être en genre de poësie le chef-d'œuvre le plus parfait, & toutes ses parties *de cette justesse & de ce choix dont la succession des preceptes & des exemples nous a fait découvrir le prix.* (disc. pag. 126.)

CHAPITRE IV.

Des Objections faites contre l'Iliade par Scaliger & par M. de la Motte.

JE passe à present au second article de cette troisiéme Partie: je veux dire aux objections faites à Homere par M. de la Motte; Homere autrefois l'objet de l'admiration des peuples, a-t-il effectivement tous les défauts que lui reprochent ces sçavans de nos jours: l'Iliade est-elle un monstre plus surprenant par le nombre de ses grossieretés que par aucune beauté réelle que l'on y ait veritablement apperçue?

Pour connoître tout le merite de M. de la Motte dans sa Censure

ſure de ce Poeme Grec ; il eſt bon de remonter à la poëtique de Scaliger le pere : c'eſt un Livre des plus communs, mais fameux : le nom des Scaligers, la Critique hardie que l'Auteur y fait de tous les Poetes, & en particulier d'Homere, la preference autentique qu'il y donne à Virgile l'ont rendue recommandable : M. de la Motte ne l'a point ignorée, puiſqu'il la cite, & il eſt à croire qu'il l'a lue pluſieurs fois, puiſqu'il la copie : Jule Scaliger étoit d'ailleurs un grand homme, ſçavant dans le Grec même, aſſez bon juge de la Poëſie & des Vers ; c'eſt donc à nous à voir ſi M. de la Motte ajoûte quelque choſe à ſes raiſons, autrement qu'auroit-il fait de nouveau : & quel jugement porter de ce long diſcours ſur l'Iliade, dont il n'y auroit de luy que l'arrangement & les paroles ? on

a crû M. de la Motte Auteur, ce ne seroit plus qu'un traducteur, de la plus petite partie d'un livre decrié, & pourquoy encore decrié? pour ces mêmes opinions que l'on y a puisées.

2°. Mais ce mépris de la Critique de Scaliger est un effet de la prévention : réponse puerile ; la poëtique de Scaliger est un ouvrage trés-curieux, d'une autre vivacité que les Poesies mêmes de M. de la Motte, aussi pensé que son discours & ses *Reflexions*: Quel est le livre de ce dernier que l'on puisse encore équitablement comparer à ceux de Scaliger?

3°. Je soutiens donc qu'une Critique de cette nature sortie d'une plume illustre, d'un esprit sans prejugez devoit naturellement être plus respectée, trouver plus d'admirateurs que celle de M. de la Motte. Cependant

elle eſt tombée ; la réputation d'Homere a prévalu : le Poete Grec eſt reſté ſur le throne, & Virgile même que l'on vouloit y mettre à ſa place, a été contraint de luy rendre ſes hommages, & de reconnoître qu'il tenoit tout de luy.

4°. Quel eſt la cauſe de ce procedé dans les Lecteurs d'Homere, d'où vient cette obſtination à aimer ſes ouvrages ? les raiſons qu'on leur apporte pour le leur faire mepriſer ſeroient-elles trop foibles ? ou ſi lorſqu'ils ſont une fois entrez dans la lecture de ces deux poëmes, enchantez comme Roger dans le Palais d'Alcine ; ils n'écoutent plus les remontrances de la Sageſſe ?

Comme Alcine Homere a ſans doute toûjours quelque filet tendu, ſoit qu'il parle avec gravité, ſoit qu'il badine, ſoit qu'il chante ou qu'il marche.

Havea in ogni sua parte un laccio teso,
O parli, o rida; o canti, o passo mova.

Comme de Roger, on ne s'étonne plus que ses Lecteurs s'y laissent prendre : Roger trouvoit dans Alcine une douceur inexprimable ; & les Lecteurs d'Homere le trouvent à ce qu'ils assurent, ou se l'imaginent admirable par tout.

Ne maraviglia e se ruggier ne preso,
Poi che tanto benigna se la trova.

Enfin comme ce Heros persuadé que la fourberie & la trahison ne pouvoient sortir d'une bouche aussi aimable que celle d'Alcine, mépriſoit les conseils du Myrre, c'est-à-dire d'Astolphe qui luy avoit conté mille choses affreuses, de celle qui le tenoit enchanté : Il faut que les Lecteurs d'Homere regardent toutes ces censures comme mal faites ou insensées ;

ils les rejettent fierement, & les jugent incompatibles avec ces beautez qui les charment.

Quel che di lei già haven dal mirto inteſo.
Com e perfida e ria poco li giova
Gl'inganno o tradimento, non gli aviſo
Che poſſa ſtar con ſi ſuave viſo.

5°. Si l'on adoptoit la conjecture de M.de la M.qu'Homere s'eſt peint dans la perſonne de Neſtor (diſc. pag. 125.) Ce Poete auroit ſenti luy-même ſa ſuperiorité ſur les autres hommes pour l'élegance & la douceur du langage, la premiere choſe qu'il diſe de Neſtor (Iliad. 1.) eſt *qu'il decouloit de ſa bouche une voix plus agreable que le Nectar.* Mais la conjecture eſt ſans fondement, l'on ne voit pas même en quel ſens M. de la Motte l'a pû donner.

6o. Au reſte nous nous ſommes armez contre tous ces charmes autant qu'il nous a été poſ-

ſible, nous ſommes en état d'examiner ſi effectivement la raiſon eſt contre Homere, faiſons d'abord un petit parallelle entre Scaliger & M. de la Mote.

1°. Scaliger Poet. liv. 5. qu'il appelle *Criticus* dans une ferme reſolution de donner à Virgile le ſceptre de la poeſie, avoue cependant qu'Homere a été un eſprit ſublime, *Homeri ingenium maximum*; mais il prétend, 1°. qu'il a manqué d'art: 2°. qu'il a plûtôt inventé que porté à la perfection, &c.

Voilà le diſcours de M. de la Motte, il reconnoît la grandeur perſonnelle d'Homere (diſc. pag. 123. (mais c'eſt tout, & il luy ôte l'art & la delicateſſe (diſc. pag. 125.) *Il avoit l'eſprit vaſte & fecond, plus élevé que délicat, plus naturel qu'ingenieux, & plus amoureux de l'abondance que du choix; il a du moins ouvert aux*

écrivains qui devoient le suivre, une infinité de routes qu'il ne restoit plus qu'à applanir, &c.

2°. Selon Scaliger, si Virgile a resserré Homere, ce n'a été que pour l'embellir : *Artem ab eo rudem acceptam Lectioris naturæ studiis atque judicio ad summum extulit fastigium perfectionis.* M. de la M. ne donne pas à Virgile ce même éloge d'être arrivé au plus haut degré de la perfection: la perfection étoit reservée aux poemes de notre siecle : mais il transcrit ces termes de Scaliger, pour ce qui regarde Homere, *Sur tout Virgile ayant bien voulu imiter Homere & avouer son imitation sans faire valoir ce qu'il y ajoûtoit d'invention, de justesse & d'élegance* (disc. pag. 123.)

3o. Scaliger dit de Virgile, & de la maniere dont il a imité le le Poete Grec, *Quodque perpaucis datum est multa detrahendo*

fecit auctiorem : il en met cette raison : *Neque enim in mole frequentiave orationis, sed in castitate atque frugalitate magnitudo constituta est*, elle est sensée. Pour la confirmer il ajoûte: *Nam quemadmodum in ambitu ipso vitæ nostræ multa sunt, pauca delectant, pauciora pariunt admirationem, ita in Poetæ pectus multa sese insinuant, non omnia sunt admittenda.* De-là il conclut que le veritable imitateur de Virgile aimera mieux retrancher même des beautez que de laisser rien de choquant : *Malit profecto etiam boni quidpiam tollere quod placere possit quam aliquid relinquere quod vel solam suspicionem afferre queat offensionis.*

Qui croiroit que M. de la Motte a copié toutes ces phrases (2. Rep. pag. 120. *Il ne faut pas toujours tenir compte à un Auteur de sa fecondité, on est étonné du grand*

grand nombre de choſes & d'images qu'il employe, mais ſouvent cette abondance n'eſt qu'aux dépens du choix. Le jugement & le gouſt reſſerre de beaucoup ces richeſſes. Quand le bon s'eſt offert, un Auteur judicieux cherche encore le meilleur, &c. Tout cela eſt dit de part & d'autre contre Homere.

4°. Au jugement de Scaliger les Dieux du Poëte Grec ſont infames, *nam quæ ille de ſuis Diis infamia infandaque prodidit, adulteria, inceſtus inter ſe* : il ſoutient même que l'on ne peut l'excuſer par les allegories : *quod ſi allegorias trahant ad Phyſica, nequaquam comminiſci queant, &c.* Ce n'eſt pas que Scaliger n'en admette, il parle là de l'adultere de Mars & de Venus, raconté par l'Odyſſée, & il ſe perſuade qu'il n'y a point d'allegorie qui le puiſſe expliquer.

M. de la Motte ne repete-t-il pas dix fois la même objection? N'employe-t-il pas les paroles de Scaliger; *l'allegorie n'a point assez de ressources pour sauver tout cela* (2. rep. pag. 81.)

5°. Mais suivons le discours de M. de la Motte, & opposons seulement les termes de Scaliger.

Disc. pag. 54. On se plaint de la negligence d'Hector, voicy d'où cela est pris, *Hector plusquam dormit Diomede plusquam bene rem gerente* (Scal. lib. 5. ch. 5.)

Disc. pag. 62. On fait ce reproche à Homere. *Quand Thetis apporte à son fils les armes qu'a forgées Vulcain, & qu'elle le presse de se reconcilier avec Agamemnon, Homere mesle à ces grandes choses le soin que prend Thetis, d'écarter les mouches du corps de Patrocle: iterum flet Achilles non sine maxima causa,*

queritur enim apud matrem quod Patrocli vulnera muſcæ vorent. Non habuit ſervulum trinummo conductum qui illi ventulum faceret. (Scal. ibid. diſc. pag. 73.

M. de la M. trouve les diſcours d'Homere trop longs & ridicules : *trop longs* ceux des combatans, par exemple de Sarpedon & de Tlepoleme (Iliad. 5.) *Ridicules*, 1°. Ceux qui s'addreſſent à des morts, comme celuy d'Idomenée, à Othryonée (Iliade 3.) 2°. Ceux que les hommes addreſſent à leurs chevaux comme celuy d'Hector (Iliad. liv. 8.) & celuy d'Antiloque dans les jeux (Iliad. 23.)

1°. *Orationes in præliis adeo longæ* dit Scaliger) *ut dies deficiat nugantes*, (Scal. ibid.) 2°. Il ne reprend point Homere d'avoir fait parler ſes Heros à des morts, mais il le blâme d'avoir mis dans la bouche d'Achille un impera-

tif, *mourez*, pour une personne déja morte, *cum expirasset Hector, non decuit Achillem verbum mutare.* 30. Enfin, quoique ce Critique n'insiste point sur les discours des hommes aux chevaux, *Achillis equi loquuntur*, (ajoûte-t-il au même endroit) *quid praterea expectamus?*

Disc. p. 90. M. d. l. M. releve quelques paroles du discours de Phenix, (Iliad. 9.) *Combien de fois avez-vous vomi dans mon sein comme il arrive aux enfans de vomir sur leur nourice.* Ailleurs c'est à dire, 2. Rep. pag. 142. parceque Madame Dacier lui avoit reproché la platitude de sa traduction : *Il ne faut pas perdre icy* (dit-il) *l'occasion d'avouer une de mes fautes, j'ay traduit dans le discours de Phenix, combien de fois, &c. Il falloit mettre, rejetté le vin que je vous donnois*; il pretend au reste que *si l'autre expression est*

plus dégoutante, celle d'Homere ne preſente pas une circonſtance plus digne de choix. Que dit icy Scaliger ? *Nemo poteſt defendere cum Phenix exprobrat infantiam Achilli* Scal. lib. 3. cap. 15. diſc. p. 118. La mort d'Hector a choqué M. de la Motte, *nihil putidius Hectoris morte.* (Scal. ibid.) Diſc. pag. 68. M. de la Motte reprend les épithetes d'Homere, *Homeri epitheta ſæpe frigida, aut puerilia, aut locis inepta.* (Scal. lib. 5. cap. 3.) En un mot, (car le détail me meneroit trop loin) le nouveau Cenſeur s'eſt contenté de tranſcrire l'ancien ſur tous les chefs d'accuſation ; le diſcours ſur l'Iliade & les réponſes de M. de la M. ne ſont qu'un extrait de la Poetique de Scaliger : mais un extrait qui n'en repreſente pas la milliéme partie : auquel des deux devons nous repondre ? M. de la Motte pretend-il paſſer pour

Auteur, & ne ſeroit-ce point dans cette vûë qu'il ne parle de Scaliger que deux ou trois fois ſans luy faire honneur d'aucune de ces remarques ? mais cela eſt égal. J'ajoûteray ſeulement cette réflexion. Scaliger reproche à Homere de grandes fautes, mais il a vû ſa grandeur : M. de la Motte fait des objections au Poete Grec, mais il n'a pû connoître que ſes fautes ; la difference des deux Critiques devient par là trés conſiderable. Comme Scaliger étoit d'un temperamment trés-vif, ſes expreſſions ſont ordinairement outrées : ſon Livre le démontre, & l'on en jugera par ce ſeul endroit. Quelques Grammairiens blament dans Virgile un bout de Vers.

Caput inter nubila condit.

Scaliger s'en indigne : *Clamant quod Maro de fama dixit eam in-*

ter nubila caput condere, quum tamen Homerus unde accepit in cœlo caput Eridis constituat: jam tibi pro me respondeo, non sum imitatus nolo imitari, non placet, non est verum, contentionem ponere caput in cœlo, ridiculum est, factum est, Homericum est, Græculum est, Virgilianum non est, Romanum non est, præterea latet eos vis judicii Maroniani. (Scalig. lib. 5. cap. 5. Ne reconnoît-on pas là un caractere boüillant, étourdi, trop emporté ? Scaliger prefere donc Virgile à Homere; mais sans admettre entre Homere & les autres Poetes aucune comparaison qui le deshonore, je l'entens des ouvrages en general: si Virgile est divin, Homere est encore selon le même Scaliger, celui qui a porté le plus haut les forces de l'humanité; on doit raisonner autrement de M. de la Motte, son flegme ne lui laisse

dire que ce qu'il penſe préciſément. Or ſi en copiant la Poetique de Scaliger il s'en eſt tenu à la ſignification des termes ; ſi hors d'état d'entendre l'Iliade il ne s'eſt arrêté qu'aux reproches qu'on fait à Homere, comme cela eſt viſible, il n'a pas même pris le ſens de Scaliger : pour aſſeoir ſon jugement ſur un Auteur, ne doit-on connoître que ſes défauts ? Homere a des grandes taches, le Soleil n'en a-t-il point ? Mais quelle ſplendeur, quelle étendue de lumieres, & à quoy ſervent ces noirceurs qu'à relever ſa clarté infinie ? Homere pourroit donc avoir manqué en vingt endroits, & demeurer encore admirable : il eſt negligé par tout ? on l'a dû prouver par les objections, voyons ſi elles ſont ſans réponſe.

CHAPITRE V.

Des Reponſes que l'on peut faire aux objections propoſées contre l'Iliade par la connoiſſance de la Religion & des Mœurs des Anciens.

JE commenceray ce Chapitre par une réflexion du Pere le Boſſu qui m'a paru trés-ſenſée : *Le gouſt qu'avoit l'antiquité ſacrée & profane pour les fables, pour les paraboles & pour les allegories (c'eſt icy la même choſe) donnoit aux anciens Poetes une grande liberté que les Modernes n'ont pas, & faiſoit dans Homere des beautez qui ſeroient fort mal reçûes dans les ouvrages d'aujourd'huy ; cela même expoſe ce poete du tems paſſé*

à des Censures où souvent il y a plus de notre ignorance que de sa faute. (Trait. du Poëm. Ep. liv. 1. p. 124.) La pensée doit être appliquée à la religion, & aux coûtumes de ces anciens temps: faute de les connoître, on s'irrite quelquefois mal à propos contre un Auteur, on le traite d'insensé lorsque l'on n'a pas soy-même toute la raison possible: la lecture de Scaliger fournit de cecy plusieurs preuves: Que dirons-nous donc de M. de la Motte? je suis trés-fâché qu'il amplifie les erreurs des autres, mais en voicy des exemples convainquans, & des trois sortes.

Combat d'Hector. 10. Il n'est plus question de l'existence des allegories; notre seconde partie l'a demontrée, on sçait encore que dans le monde parabolique Minerve est l'esprit, la Prudence, la Sagesse, *Divine*, lorsqu'il s'agit de Jupiter, *Hu-*

maine, lorſque l'on parle des Heros ou des hommes en general ; mais ſi cela eſt, je vois toutes les Réflexions de M. de la Motte ſur le combat d'Achille & d'Hector tomber l'une aprés l'autre : ſuivons-le pas à pas. 1°. *Ce n'eſt plus* (dit-il, diſc. pag. 178.) *qu'une diſpute de Courreurs entre les deux Heros qui tous deux l'un fuyant l'autre pourſuivant, fournifſent trois fois le tour de la grande Ville de Troye.* M. de la Motte a mal lû Homere : le Heros Troyen eſt à la verité ſaiſi de crainte, il fuit : mais *il ne fournit pas trois fois le tour de la Ville.* Faire trois tours autour ou auprés des murailles, & fournir trois fois le tour des murailles, ſont deux choſes bien differentes. 2°. *Il faut que Minerve pour engager Hector au combat prenne la forme de Deiphobus ſon frere, & vienne l'enhardir à combattre con-*

tre Achille. Qui ne comprend icy qu'Hector se rassure dans l'idée que son Frere Deiphobe ne l'abandonnera pas ; mais cette idée devoit être exprimée poëtiquement : & le Poëte s'en acquitte d'une maniere admirable : *Minerve prend la forme de Deiphobe & sa voix, elle s'approche d'Hector, & lui dit, Mon frere, il est vrai, Achille plus leger à la course vous presse, &c. mais attendons le à present de pied ferme* ? Le reste de ce discours de Deiphobe & d'Hector est trés-touchant pour tousceux qui connoissent la nature : Mais M. de la M. est-il de ce nombre? 3°. *Hector reprend courage à la vûe d'un second, & resolu enfin de combattre Achille, il luy fait seulement des propositions d'humanité pour le corps de celui qui sera vaincu :* on ne sçait ce que M. de la Motte blâme icy; sont-ce ces *propositions d'humanité ?* Premierement, c'est

une marque de la pieté d'Hector: en ſecond lieu, M. de la Motte y ſeroit moins recevable qu'un autre aprés avoir demandé aux Heros tant de clemence de pieté, &c. (diſc. pag. 47.) s'il reprend cette réſolution d'Hector à la vûe d'un ſecond, il n'entend point Homere: la preſence de Minerve n'eſt pas la vûe même, mais l'eſperance d'un ſecond: Homere a-t-il dû repreſenter Hector comme un lâche? ne confondons rien: il n'y a que M. de la Motte qui confonde la crainte avec la lâcheté; Hector eſt brave, mais il ne laiſſe pas de craindre; c'eſt même cette crainte qui releve ſa bravoure; un homme inſenſible eſt plus brutal que vaillant: 4°. *Achille lance un trait contre Hector & le manque: Hector atteint du ſien le bouclier d'Achille, mais ans effet; Minerve court aſſez loin amaſſer le trait d'Achille pour le*

luy rendre, tandis qu'Hector qui s'attend au secours de son Frere, ne le trouve point, il fait pourtant un dernier effort, & c'est le seul signe de valeur qu'il donne en cette occasion: il brise son épée contre les armes de Vulcain, aprés quoi Achille triomphe sans peine d'un ennemi sans defense, jusque là qu'il examine à loisir où il portera le coup. Combien de remarques à faire sur ces paroles? mais abregeons. 1o. Comme Minerve dans ce combat est pour & contre Achille; anime le heros Troyen, & semble aider le Grec: M. de la Motte pouvoit penser qu'il y a là quelque chose de caché, mais il y va bonnement; *l'un est lâche,* (dit-il) *l'autre est secondé* (disc. ibid. *le defaut étoit sensible*; de là un sujet de gloire pour luy de l'avoir reformé, nous le verrons dans l'examen de son poëme; mais qu'en attendant il apprenne qu'une Minerve qui rapporte un

dard, ou une picque eſt la prévoyance d'en avoir apporté pluſieurs. Au reſte M. de la M. s'eſt cru en droit dans une matiere ſur laquelle il n'eſt point inſtruit, de railler les ſçavans : *Je ſçai* (dit-il, ibid.) *que les Sçavans ont des allegories toutes prêtes pour ſauver tout cela*, toutes prêtes ; cela eſt ſage : car ces *Sçavans* ne les inventent point ; ils ne les cherchent pas pour le beſoin ; ils ne les mettent pas là preciſément, ils les ont vûes dés le commencement de l'Iliade : dans les Vers mêmes de M. de la Motte qui n'en connoiſſant point l'uſage, les met & les omet au hazard : ainſi ces Sçavans ne s'étonnent point icy de voir Minerve : *mais pour moi.* (continue-t-il) *je n'ay pas crû devoir me fier à des excuſes que la pluſpart traitent de frivoles* : Homere n'avoit que faire d'excuſe icy ; mais pour M. de la Motte je ne ſçaurois luy promettre la mê-

me choſe. *Quand* (ces excuſes) *ſeroient ſolides elles ne reparent jamais les premieres impreſſions*; les allegories ſont des excuſes ſolides, ſi l'exiſtence en eſt prouvée, & des qu'elles ſont admiſes, leurs premieres impreſſions loin de choquer perſonne, mettent dans le poëme une grande beauté; *ainſi j'ay changé ſans ſcrupule toutes ces circonſtances pour rétablir la gloire des deux Heros de l'Iliade.* On peut toûjours lire les Vers de M. de la Motte, liv. 2. pag. 179. 180. 181. &c. nous en ferons dans la ſuite le commentaire. 2°. *Achille examine à loiſir où il portera le coup.* Le cou d'Hector paroiſt à nud, Achille l'a ſous ſes yeux: lui faut-il un tems bien conſiderable pour l'appercevoir? mais puiſqu'Hector eſt revêtu des armes qu'il a priſes à Patrocle, comme cela eſt marqué à l'endroit même dont il s'a-

git,

git, Achille ne connoît-il pas les parties qu'elles laissent à découvert? de quelque côté que M. de la Motte se tourne, je ne vois pas qu'il attaque Homere; cette fureur même qui paroist dans Achille, & que l'on pouroit peut-être reprendre, vient & doit venir, non seulement de son naturel fier & orgueilleux, mais même de la presence de ses armes: quelle honnesteté peut-il avoir? Hector est assez hardi pour se presenter devant luy, orné pour ainsi dire, de ses dépoüilles, n'est-ce pas l'insulter? lui representer son ami abbatu & mourant? sa querelle avec Agamemnon qui a été cause de cette mort? en un mot, l'incendie des vaisseaux & tous les malheurs des Grecs? Si Achille à la vûe du feu porté par Hector sur la flotte s'est senti toutes les entrailles emeües, si la compassion plus forte alors que l'amour de

la vengeance luy a arraché malgré lui ces paroles : *Ah mon cher Patrocle* (dit-il en se frappant la cuisse : *hâte-toy*) *voila le feu qui brûle tout, ils prendront les vaisseaux*, (Iliad. 16.) Quels ménagemens doit-on esperer pour Hector dans un temps où il s'agit de délivrer la Grece du plus redoutable de ses ennemis? 3°. Mais de son côté ce heros Troyen garde dans Homere toute sa grandeur : il a cru que son frere Deiphobe viendroit le seconder, il ne le voit point, mais prend-il pour cela quelque resolution indigne de lui? un autre que M. de la Motte auroit apperçû icy l'adresse du Poëte : ce Heros craint d'abord, c'est que la crainte, aux approches de la mort est une impression naturelle : impression que les Anciens ne faisoient point difficulté de peindre, & à laquelle nos Poetes ne substituent ordinaire-

ment que des rodomontades, pendant que leurs Heros sont dans une crainte trés réelle, & trés effective: cette frayeur passe, & l'esperance de quelque secours dans le besoin remet Hector: c'est encore la premiere chose qui se presente à un grand courage intimidé: mais quelle situation? & sa crainte même ne devient-elle pas un degré pour sa gloire? il a fuit, mais c'étoit le premier mouvement, c'étoit l'effet de la presence d'Achille, & de toute l'armée grecque: *d'Achille* reconnu pour le plus fort, le plus brave, le plus emporté de tous les Grecs, irrité par la mort de son ami, en fureur à la vûe de ses propres armes: *de toute l'armée grecque*, Hector n'est-il pas seul contre toutes les troupes d'Agamemnon? tous les Troyens sont rentrez dans la Ville: quel courage d'avoir attendu? de s'é-

tre exposé à tout un camp ennemi ? il a espéré du secours, mais quoy qu'il n'en arrive point, quoy qu'il envisage toute la grandeur du danger qu'il court, ne l'affronte-t-il pas ? Il se livre donc volontairement à une mort inevitable : si Achille le manque, il doit être accablé par le nombre, & ne le seroit-il pas même, si le Heros Grec n'avoit soin d'arrêter ses soldats ? Achille est grand par toute la suite du Poeme, il perira sous les murs de Troye, il y reste, voilà une magnanimité sans exemple : mais Hector, si l'on y prend garde est grand, & par toutes ses actions, & par sa mort, *par toutes ses actions*, c'est un Prince sage, pieux, plein d'amour pour sa patrie, & ce qui est touchant, sacrifié en quelque façon pour l'injustice : *par sa mort*, que l'on examine de près toutes ses circonstances, elles

font & pour luy & pour Homere infiniment honorables. 4°. A l'égard de la Cenſure, n'aurons-nous pas raiſon de dire que M. de la Motte parle ſans ſçavoir, & croyoit faire une Ode ou quelque amplification ; il connoît ſi bien, & a ſi bien peſé toutes ces circonſtances de la mort d'Hector, qu'il luy a fait briſer ſon épée contre les armes de Vulcain, fait dont Homere ne parla jamais. Paſſons de l'Allegorie aux mœurs & à la religion.

2°. M. de la Motte ſoûtient qu'un Poëte ne doit pas peindre tout ce qu'il voit, mais ſeulement ce qu'il y a de plus noble, ce qui peut intereſſer : on lui avoüe le precepte, & en effet il eſt de toutes les nations & de toutes les langues : de-là il conclud, (diſc. p. 72.) que quand Homere luy *peint Achille occupé à preparer lui-meſme le repas qu'il veut donner*, *Repas d'Achille.*

aux Ambassadeurs d'Agamemnon, quand il le luy represente dans les fonctions d'un Cuisinier : il est blessé du desagrément de l'image, sans sçavoir gré d'ailleurs au Poete d'une imitation aisée. 1°. La consequence n'est pas philosophique, il falloit que M. de la Motte prouvât d'abord que du temps d'Homere *ces fonctions de Cuisinier*, c'est à dire, de couper les viandes, de les mettre sur les tables, de les distribuer aux conviez, n'étoient pas dignes d'un Heros : si elles en étoient dignes, la Critique est mal entenduë & mal placée, & supposé qu'outre cela elles fussent nobles & une marque d'honneur, le Critique seroit convaincu de ne rien connoître dans l'antiquité : Or voici un raisonnement contraire à celuy de M. de la Motte, & auquel on le prie de répondre. Si Achille apprêtoit luy-même le festin qu'il

vouloit donner aux Ambaſſadeurs d'Agamemnon, étoit-ce faute d'eſclaves qui luy puſſent ſervir de Cuiſiniers: il en avoit fait dans toutes les Villes qu'il avoit priſes pour les Grecs, il y a pluſieurs endroits dans l'Iliade qui le démontrent: ſi ce n'eſt point faute de valets, le Maître, le Heros s'y croyoit donc obligé luy-même: mais cette obligation emporte neceſſairement une eſpece de dignité dans l'action, & la moindre choſe que l'on puiſſe dire en faveur d'Homere, c'eſt qu'il a decrit un uſage de ſon temps: or ce qui étoit d'uſage chez les Grecs, ne les a point bleſſez; au contraire ils ont été ravis d'en voir une belle peinture. Quel eſt à preſent l'homme d'aſſez mauvais humeur pour s'en choquer dans un Poëme qu'il ſçait compoſé pour la Grece?

2°. Je pourrois citer à M. de la

Motte plusieurs Critiques de l'antiquité qui justifient Homere sur cet article : qui remarquent même que les esclaves n'étoient admis ni aux festins, ni souvent à les apprêter, lorsqu'il s'agissoit ou de sacrifices, ou de traiter des personnes d'un certain rang ; il étoit même facile à M. de la Motte de le conjecturer, s'il a appris la difference que les Anciens mettoient entre eux & leurs esclaves.

30. Mais que M. de la Motte repliquera-t-il encore à cet exemple tiré de l'Ecriture ? il admet les paralelles pris des Livres saints pour les usages & les manieres de parler. (1. Rep. pag. 54.) Abraham est un homme riche, un grand Seigneur, un Heros, un Roy même selon les Historiens Profanes, la Genese (chap. 14. v. 14.) ne luy donne que 318. esclaves, n'y avoit-il pas là dequoy trouver

ver des Cuiſiniers ? en fait-il faire à Sara les fonctions ? il n'y a qu'un jeune homme pour l'aider, comme Patrocle & Automedon aident Achille. *Feſtinavit Abraham in tabernaculum ad Saram, dixitque ei : Accelera, tria ſata ſimile commiſce, & fac ſubcineritios panes, ipſe vero ad armentum cucurrit & tulit inde vitulum tenerrimum, tulit quoque butyrum & lac, & vitulum quem coxerat, & poſuit coram eis.* (Gen. 18. 7. 8.) L'hiſtoire de Jacob & d'Eſaü (Gen. 27.) ne prouvent-elle pas qu'ils apprétoient eux-mêmes leur manger ? toute la loy de Moyſe ne donne-t-elle pas aux Prêtres, c'eſt-à-dire, aux perſonnes les plus auguſtes toutes les fonctions de Cuiſinier ? Mais ſi la Religion les rendoit ſacrées & reſpectables, M. de la Motte ne ſent-il pas qu'elles ne pouvoient être deſagreables à repre-

ſenter par un Poëte ſur tout: les Vers frappent agréablement l'eſprit & l'oreille ſans bleſſer la vûe ou l'imagination.

Examinons à preſent quel eſt le repas du Livre 9. de l'Iliade: non ſeulement il eſt donné à des Princes, mais il contient même une eſpece de ſacrifice: qui croiroit que M. de la M. n'a pas ſeulement entendu ici la traduction latine?

Majorem jam craterem Menatii fili appone,
Meraciuſque miſce, poculum autem para uni-
cuique,
Chariſſimi enim iſti viri meo ſunt ſub tecto.

Achille voit arriver les Deputez des Grecs; auſſi-tôt ſaiſi de joye & déja plein de reconnoiſſance à cauſe de l'honneur qu'ils luy font, la premiere parole qu'il profere eſt de dire à Patrocle, qu'il choiſiſſe une de ſes plus belles coupes pour remercier les Dieux par des libations de ce qu'ils daignent

envoyer chez luy les premiers des Grecs : ce repas eſt donc manifeſtement comme tous les grands repas des Anciens, accompagné d'un veritable ſacrifice : mais qui le peut nier aprés ces Vers,

Θεοῖσι δὲ θυσια ἀνώγει
πατροκλον ὃν ἑπιεσσιν, ὁ δ' ἑντυεὶ βάλλε θυηλάς.

Il ordonne à Patrocle de faire les libations, & auſſi-tôt Patrocle les jette ſur le feu. Nous ſommes donc dans le cas de la Religion; tout eſt donc icy honorable pour Achille même : ajoûtons une remarque qui montre le grand gouſt de M. de la Motte. Comme la mort d'Hector luy a paru trés mal arrangée dans Homere, il a auſſi jugé à propos de changer tout l'Epiſode de Patrocle, bien ou mal, cela m'eſt icy indifferent : mais dans le Poete Grec, Patrocle paſſe pour Achille

seulement pendant quelque minutes ; dans la nouvelle Iliade, cela va jusqu'à la fin : *pour moy*, (dit M. de la Motte (*je fais durer l'erreur des Troyens qui prennent Patrocle pour Achille, c'est dans cette idée que Sarpedon l'attaque, & il en devient plus interessant... Hector triomphe de Patrocle, & il l'insulte plus à propos que dans Homere, puisqu'il le prend pour Achille, & qu'il l'a vaincu sans secours. Patrocle mourant detrompe Hector ; surprise interessante ! Enfin, la tristesse où tombe Hector détrompé ferme, ce semble cet incident d'une maniere grande & pathetique.* M. de la Motte a été si content de lui même pour cette réforme de la mort de Patrocle, qu'aprés s'être donné toutes ces louanges il veut encore engager le Public à l'admirer: *je me suis du moins affermi dans ces pensées par le plaisir que cet endroit m'a paru*

faire à ceux qui l'ont entendu. Il y a icy quelque choſe d'extraordinaire : Patrocle dans Homere aprés avoir preparé le feſtin d'Achille peut ſe battre contre Hector, & pourroit même être crû Achille ſans deshonneur, parce que les Heros de ces tems-là ſe ſervoient eux-mêmes : mais comparons le diſcours ſur l'Iliade pag. 71. où M. de la Motte ſe plaint qu'Homere luy donne dans Achille *l'idée d'un Cuiſinier* : le livre 6. du Poëme François pag. 99. où par une contradiction M. de la Motte nous repreſente Patrocle comme le Cuiſinier d'Achille.

Il ordonne un feſtin que Patrocle prepare.

Si ces paroles ne le diſoient pas aſſez nettement, la ſeule penſée que c'eſt une traduction d'Homere, remettroit ſous les yeux tout ce que le Poete Grec fait faire à Patrocle : comparons,

(dis-je) ces deux endroits de M. de la Motte avec le Livre 8. pag. 139. où Patrocle a cru Achille tué par Hector : & nous trouverons que ce qui fait selon M. de la Motte même l'évenement le plus grand & le plus pathetique de la nouvelle Iliade, est d'avoir sçu faire prendre le Cuisinier d'Achille pour Achille même, & faire battre Hector, l'invincible Hector contre un Cuisinier qu'il prenoit pour Achille : en verité ces idées de M. de la Motte sont grandes : voilà certainement une surprise trés interressante & digne de ce point d'admiration dont il se sert. Qu'il est beau de se representer Patrocle avançant contre Hector avec quelque instrument de cuisine; ce sont pourtant ces Mrs. qui disent que *Si Scaron avoit voulu faire une Iliade burlesque, il auroit souvent trouvé les choses toutes faites.* (M. de la M. 2. rep. pag. 78.)

3o. L'objection prise des mouches (Iliad. 19.) n'a encore d'autre fondement qu'un défaut de connoissance & d'attention ; 1o. *Un defaut de connoissance.* M. de la Motte ne sçait pas apparemment jusqu'où a été la superstition des Anciens pour leurs funerailles ; le paganisme avoit des Traitez pour & contre ; mais le peuple se reforme-t-il jamais sur les remontrances des Philosophes ? les Dialogues de Lucien decouvrent l'impertinence de ces pratiques ; ils en montrent aussi une observation journaliere & obstinée ; je dis plus, la plûpart des nations se trouvent aujourd'huy dans le même cas, le Christianisme a-t-il pû les abolir entierement ? on n'a qu'à lire les Auteurs qui en parlent. Au reste, il n'y en a point qui l'ait fait avec plus d'ordre & plus d'élegance que M. l'Abbé Anselme ; *Mouches.*

il en lû dans l'Academie des Inſcriptions pluſieurs diſſertations trés-recherchées, & comme le Public connoiſt aſſez ſon merite, j'oſe preſque le prier de ſa part de les luy donner au plutôt. M. de la M. qui aime le beau langage auroit là de quoy ſe ſatisfaire, & il y apprendroit ſur tout à raiſonner plus juſte ſur les ſoins extrêmes que les anciens prenoient de leurs morts : Tout ce qui touche la Religion de quelque peuple & dans quelque pays que ce ſoit a toûjous été auguſte & ſacré, & telle eſt la conſervation du corps de Patrocle à l'égard d'Achille: quel tort a-t-il donc de ſouhaiter que ce cadavre demeure ſain juſqu'à ſes funerailles? & par conſequent que Thetis en éloigne les inſectes qui peuvent le corrompre? 2°. *Un defaut d'attention*, & d'attention ſur ce paſſage même; n'eſt-ce pas une pitié d'entendre Scaliger, & aprés

luy M. de la Motte ſur ſa parole, faire à Homere des reproches qui s'évanoüiſſent à la ſeule lecture. Achille (Iliad. 19.) prie Thetis d'empêcher que les mouches n'engendre de la corruption dans le corps de ſon ami; la prie-t-il de les écarter ſelon la noble expreſſion de M. de la Motte, c'eſt-à-dire, de ſe tenir auprés du mort, & de chaſſer les mouches qui voudront s'attacher à ſon cadavre? l'idée eſt trop baſſe, elle eſt plutôt des Cenſeurs que d'Homere: Que lui demande-t-il donc? Comme elle eſt Déeſſe, il la conjure de preſerver de corruption un corps qui luy eſt cher, &. Thetis le luy promet dans le même ſens, comment M. de la Motte nous interprêtera-t-il ces deux Vers,

ἤτοι γὰρ κεῖται γε τελεσφορον εἰσενιαυτὸν
αἰεὶ τοῖ δ' ἔσται χρὼς ἐμπεδος ἠ καὶ ἀρείων.

Quand meſme il ſeroit là une année entiere, ſa peau demeurera toûjours la meſme, ou même n'en paroitra que plus belle. M. de la M. a-t-il crû que Thetis s'engageoit à demeurer là une année?

Mais ſuppoſons que Thetis ou même Achille ſe fuſt occupé à éloigner ces inſectes du corps de Patrocle : on diroit encore à M. de la Motte que ni la mere ni le fils, l'une Déeſſe, l'autre un Heros, ne ſe feroient point deſhonorez, ce ſoin étant un acte de Religion : d'où vient qu'Abraham dont j'ay déja cité l'exemple pour le repas d'Achille, ſe tient luy-même auprés des victimes qu'il a immolées pour en chaſſer les oiſeaux : *deſcenderantque volucres ſuper cadavera, & ipſe abigebat eas*, Geneſ. 15. 11. D'où vient que Latinus dans Virgile dort luy-même ſur les peaux des brebis qu'il a ſacrifiées?

Centum lanigeras mactabat rite bidentes,
Atque harum effultus tergo ſtratiſque jacebat,
Velleribus. . . .

Selon M. de la Motte toutes ces circonſtances doivent paſſer pour des minuties indignes de la majeſté du poëme épique : *il doit eſtre bleſſé du deſagrement de l'image, ſans ſçavoir gré à Virgile d'une imitation aiſée, &c.* Peut-on s'imaginer rien de plus bas qu'un Roy ordinairement dans la pourpre envelopé de peaux de brebis ou couché deſſus comme un Boucher le jour même qu'elles ont été égorgées ? mais la Religion rend toutes ces circonſtances auguſtes, & le Poete ſçait les peindre avec avantage.

CHAPITRE VI.

Suite de la même matiere : Réponses sur les Dieux, & sur le Discours de Phœnix.

1°. CE que j'ay dit dans la seconde partie suffit pour justifier les Dieux d'Homere : ce Poete ne les a point faits, il nous les a donnez tels qu'on les imaginoit de son temps : & à l'égard des leur dissensions, quand même on les auroit crûs paisibles, il auroit été obligé de leur en supposer, elles sont necessaires pour la composition de quelque poëme que ce soit.

2°. Par là tombent absolument toute les accusations d'inconstance, d'injustice, d'ignorance, de colere intentées par M. de la

Motte contre ces Dieux Poetiques.

30. Cependant j'ajoûteray icy quelques réflexions sur les paroles de ce Censeur (2. Rep. p. 18. & suiv.) Tout y est si plein de contradictions, de faux raisonnemens, &c. que l'on sent tout d'un coup que M. de la Motte y veut deffendre une mauvaise cause; quelle apparence qu'il tombât si souvent dans des paralogismes, luy qui se pique d'une Logique exacte?

10. Si Jupiter n'a pas dû exaucer la priere de Thetis (Iliad. 1.) M. de la Motte n'a pas dû conserver cet Episode, il falloit le retrancher comme vingt autres: mais que ne se souvenoit-il de cet endroit du Pere le Bossu (Poe. Epiq. liv. 5. ch. 4.) *Qu'un historien nous raconte qu'Agamemnon s'étant querellé contre Achille, il veut encore lui faire voir qu'il se*

paſſera bien de ſon ſecours pour prendre Troye, mais *qu'un* Poete diſe *que Thetis piquée de l'affront que ſon fils a reçu monte au ciel, demande vengeance à Jupiter, & que ce Dieu pour la ſatisfaire envoye le ſommeil* (un ſonge) *à Agamemnon pour le tromper en luy faiſant entendre qu'il doit prendre Troye ce jour-là.* M. de la Motte dira que l'ouvrage du Pere le Boſſu eſt un fruit du préjugé, mais laiſſons le reſte, ceci vient du bon ſens.

2°. Minerve *conſeille le crime* à Pandare, on a vû ma réponſe ailleurs: mais pourquoy M. de la Motte ne reforme-t-il rien icy dans Homere aprés l'avoir mutilé preſque par tout, ſous pretexte de reformation?

Aujourd'huy (dit Pallas) *le fils de Lycaon*
De l'oubli du tombeau veut-il ſauver ſon nom?
Qu'il s'arme, qu'il choiſiſſe une fleche homicide?

Homere ne fait point dire à Pandare : *Qu'il s'arme*, car il étoit tout armé.

3°. *Jupiter dit à Mars qu'il eſt le plus mechant des Dieux* ; cela eſt-vrai ou non ? la guerre n'eſt-elle pas le plus cruel de tous les maux?

4°. On ne ſçait ce que c'eſt que ce badinage de M. de la Motte, lorſqu'il nous compte que Minerve eſt *l'enfant gaſté de Jupiter ; elle fait entendre que ſans elle, il n'auroit pu retirer Hercule des enfers :* qui en doute ? ſi elle eſt la ſageſſe ?

5°. *Mars entre en fureur, en apprenant la mort d'Aſcalaphe ; Minerve l'arreſte, luy peint la colere de Jupiter*, & dit que le Dieu *confondra l'innocent & le conpable : voilà* (ajoûte-t-on) *une belle idée de la juſtice divine :* Eſt-ce un Poete, un Philoſophe, un Theologien même qui parle ?

Neglectus incesto addidit integrum, &c.
Delicta majorum immeritus lues.

Combien d'endroits semblables dans l'Ecriture? lorsque M. de la Motte écrivoit ces réflexions, il ne songeoit pas aux *loix generales.*

7°. *La destinée a condamné Sarpedon à mourir par les mains de Patrocle, & Jupiter hesite encore s'il doit le condamner ou le sauver:* voilà une contradiction terrible : *Jupiter est-il lui-même la destinée? s'il l'est, Sarpedon n'est pas encore condamné, & s'il n'est pas la destinée, il est inutile qu'il delibere:* M. de la Motte seroit bien surpris si on lui nioit toutes les deux parties de ce beau dilême; cependant on le peut : Si Jupiter est la destinée : *Sarpedon n'est pas condamné*: Pourquoi ne l'est-il pas, je dis condamné, ne Ne peut-il pas l'être pour un tems indeterminé

indeterminé & en general ? *Si Jupiter n'eſt pas la deſtinée, il eſt inutile qu'il delibere :* il faut encore diſtinguer, Homere prend-il μοιρα dans le ſens que M. de la Motte donne au mot de *deſtinée* ? qui a dit à ce Dialecticien que les termes de ſon ſyllogiſme ont abſolument, *& ſtrictè* la même étenduë que dans Homere ? ſans cela néanmoins l'argument eſt défectueux en toute logique: mais raiſonnons autrement ; c'eſt d'Homere même que je dois apprendre la Theologie de ſon temps ; il paroiſt par le diſcours de Jupiter & de Junon (Iliad. 16.) que non ſeulement Jupiter, mais tous les Dieux-même pouvoient differer la mort des hommes ; ſi cela eſt : 1°. Jupiter avoit une puiſſance ſur ce que l'on appelle μοιρα ou deſtinée. 2o. Cette deſtinée n'étoit pas fixe ni pour une heure abſolument inévitable.

3°. Et enfin Jupiter pouvoit & avoit raiſon de deliberer ſur la mort de ſon fils : mais l'objection ne merite pas même de réponſe, parce qu'elle eſt faite ſans fondement: Pourquoi M. de la M. demande-t-il à Homere plus de ſageſſe, plus de ſcience qu'aux Philoſophes & aux Theologiens les plus éclairez ? Homere comme Poete a dû ſuivre les idées populaires : or le peuple parle du *Deſtin*, le plus ſouvent ſans bien connoître ce que c'eſt : mais il ne laiſſe pas de s'entendre : ne ſeroit-ce pas une choſe plaiſante, que l'on exigeaſt icy des Poetes une notion préciſe, pendant que les Philoſophes ſe battent, & ne ſçavent à quoy s'en tenir ? le *Deſtin* : c'eſt à dire, comme on l'entend aujourd'huy, *la neceſſité des évenemens* a toûjours fait, & fera encore long temps le ſujet de nos diſputes ; & quoique M. de la

Motte, au jugement de M. de Cambray soit un grand Theologien (Comment le nier aprés ces paroles d'une de ses Lettres, (1. Rep. p. 130.) *Je serois charmé* de vous avoir à Cambray, & *de vous entendre raisonner avec autant de justesse sur les questions les plus épineuses de la Theologie, que sur les ornemens les plus fleuris de la poesie, vous sçavez, j'en ai la preuve en main, transformer le Poete en Theologien*) malgré (dis-je) toute cette profondeur Theologique de M. de la Motte, & vû la maniere dont il s'explique sur *ces ornemens fleuris de la Poesie*, il y a apparence qu'il souhaite d'Homere ce qu'il seroit luy-même fort embaraſſé de nous donner ; qu'il nous diſe quelque choſe de nouveau ſur le Deſtin, & ſur tout que dans toute une épopée il faſſe parler tous ſes perſonnages ſelon les mêmes idées, &

erit mihi magnus Apollo.

8°. *Iris dit de ſon ambaſſade à Achille que le fils de Saturne même n'en a aucune connoiſſance, Jupiter n'eſt donc pas le deſtin ; car il n'ignoroit pas ſes propres decrets ;* Voicy encore d'où cela eſt pris (Scalig. liv. 5.) & *Juno ibi clam Jove demittit Irim ad Achillem ; imo etiam profitetur ſeſe Jove neſcio ab Junone miſſam ; pulcrum verò, ſi Deus omnium Irim non videat* : mais Scaliger & M. de la Motte ſe trompent également. 1°. *Scaliger* : il dit ailleurs (liv. 3. cap. 26.) que les évenemens ne dépendent pas de Jupiter ſeul, *rerum eventa nequaquam ab illo ſolo dependent.* Mais d'où cela vient-il, s'il eſt le plus puiſſant des Dieux ? C'eſt ou qu'il ne veut pas s'en mêler, ou plutôt parce qu'il ne les voit pas? 2°. *M. de la Motte* : car ſi on luy accorde que Jupiter n'eſt pas le

Deſtin, comme je l'ay prouvé, voilà ſon raiſonnement perdu ou fait en l'air : 3°. Au reſte l'un & l'autre ils ne paroiſſent pas avoir fait reflexion à ce que j'ay remarqué dans la ſeconde partie ſur cette ſcience univerſelle : rien n'eſt plus ridicule dans un poëme, & il doit finir dés le premier livre, ou demeurer ſans intrigue: ſans grands évenemens, ſans belles paſſions, d'abord que les Dieux ſeront tous puiſſans & ſçauront tout ce qui ſe paſſe.

9°. Mais venons au combat des Dieux (Iliad. 21.) ſi Homere eſt blâmable pour les Dieux de l'Iliade, c'eſt-là ſur tout qu'il les aura avilis : *Ce Jupiter* (dit icy le Cenſeur) *eſt l'Achille des Dieux, il imite bien par cette ferocité le Heros qu'il protege* : quelle eſt cette ferocité ? c'eſt que ſelon Homere ce Dieu du haut de l'Olympe prend plaiſir à voir les au-

tres Dieux qu'il a envoyez auprés de Troye combattre les uns contre les autres.

1°. Mais ſi Jupiter eſt le maître des élemens, ſi ces Dieux, comme on l'a vû ailleurs deſignent les effets de ſa puiſſance : ſi par ce conflit general du ciel le Poete nous a ſeulement voulu faire entendre qu'au retour d'Achille les Grecs & les Troyens deployerent toutes leurs forces Jupiter, c'eſt-à-dire, cet eſprit qui donne aux deux peuples tout ce branle le fait-il contre ſes propres volontez ? N'agite-t-il tous ces reſſorts que fâché ? & ne doit-il pas au-contraire paroître icy plein de joye ? ſes deſſeins s'accompliſſent, & il n'en ſera pas ſatisfait ? Le Poete a donc été dans l'obligation de nous repreſenter Jupiter content : qu'on ſe ſouvienne à preſent de ce que j'ai remarqué (2. Part. ch. 6.) & l'on

verra qu'Homere ne pouvoit menager au combat d'Achille une preparation plus noble ny plus magnifique.

2°. Il y a cependant quelques Vers sur lesquels on se forme ordinairement des scrupules ; la maniere dont Junon traite Diane paroît un peu cavaliere. Aprés quelques injures elle la prend par la main, elle luy ôte son arc, & luy en donne ce qu'on appelle sur les oreilles.

ἀυτὰρ ὅ γ' ἐξείης πάρ' ἑκὰς, μειδιόωσα,

Comment sauver cette indecence ?

La premiere question est de sçavoir s'il y en a veritablement? le Poëme Epique n'admet-il que du serieux? l'Episode de Vulcain, (liv. 1.) Celuy de Therſite (liv. 2.) & quelques-autres de cette na-

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 15 NOV 1956 OF OXFORD LIBRARY

ture ſont-ils trop burleſques pour l'Epopée ? le ſublime, le grave doit y dominer ; mais n'y eſt-il jamais permis au Poëte de reveiller ſon Lecteur par des idées moins auſteres ? Si nous nous en rapportions à Virgile, il decideroit ſur le champ contre M. de la Motte : les jeux du cinquiéme livre contiennent pluſieurs petits évenemens fort riſibles, par exemple la chute de Niſus.

Sed pronus in ipſo.
Concidit immundoque ſimo, ſacroque cruore.

L'Arioſte mêle de tems en tems des traits d'un badinage fort libre, cependant il eſt loüé par M. Deſpreaux :

J'aime mieux l'Arioſte & ſes fables comiques
Que ces Auteurs toûjours froids & melancholiques,
Qui dans leur ſombre humeur croiroient ſe faire affront,
Si les graces jamais leur deridoient le front

L'Hiſtoire

L'Hiſtoire de l'Hermite, (Chant. 8.) ne ſort elle point même des regles de la bienſeance ? Au Chant 14. il a imité l'endroit d'Homere dont il s'agit, l'Archange Michel eſt mécontent de la *Diſcorde* ; & il la châtie comme Junon fait icy Diane, c'eſt-à dire en petite fille.

Le man le poſe l'Angelo nel crine,
E pugna e ealzi le die ſonza fine,
Indi le roppe un manico di croce,
Per la teſta, pel doſſo e per le braccia,
Mercé grida, la miſera à grand voce,
E le ginocchia al divin nuncio abbraccia.

L'image eſt plaiſante, & la repreſentation fort jolie : mais ſont-elles auſſi licites qu'agreables ? & ne rabaiſſent-elles point la majeſté divine ? On pourroit dire que ſi l'Arioſte s'eſt cru en droit de mettre cet incident pour un Archange, & dans le Chriſtianiſme, Homere n'en devoit pas fai-

re difficulté pour Diane : cette Déesse étoit d'un rang subalterne; & Junon devoit trouver mauvais qu'elle osât se presenter pour la combattre : mais voicy d'autres pensées, & la veritable réponse à cette objection : 1°. Heraclide de Pont qui a expliqué tout ce combat des Dieux remarque comme nous qu'Homere a pris un soin extrême de nous décrire toute la nature par l'opposition de ces mêmes Dieux selon leurs qualitez : de-là il est visible, & le nom même de Diane l'insinuë (Ἄρτεμις est pour ἀὴρ τεμνὶς dans l'air, & de τέμνω fendre,) que c'étoit Junno, c'est à dire l'*air* qui devoit combattre *Diane* ou la *Lune*, l'opposé est dans les regles : or quand ce ne seroit que pour la perfection de cette longue parabole, selon les principes (2. part. ch. 6. *supra*.) Homere devoit-il oublier ces deux Déesses ? les allegories ne

peuvent-elles pas avoir des ſuplemens inutiles au deſſein & à la convenance, (ibid.) quelquefois même, comme je ſuis bien aiſe de l'ajoûter, miſes exprés pour en cacher le ſens aux perſonnes peu intelligentes? 20. Mais, que dira-t-on ſi je prouve qu'Homere étoit obligé de finir ce combat par Junon & Diane préciſément, & ne le pouvoit faire par aucun autre Dieu?

Qui eſt-ce qui ſepare ordinairement les combatans? c'eſt la Nuit, Homere le dit en un Vers aprés le duel d'Ajax & d'Hector, Iliade. 7.

Νὺξ δ' ἔπι νίκησεν ἀγαθὸν καὶ ἤνυτε πόλεσθαι.

Et le Taſſe a embelli la penſée aprés celuy d'Arganse & de Tancrede.

Tempo e d'travagliar, mentre il ſol dura
Mane la notte, ogni animale hà pace.

E generoso cor non molto cura,
Notturno pregio che s'asconde e tace.

Cela posé, n'est-ce pas l'air qui par les tenebres qu'il reçoit, doit éloigner les combatans; mais l'air dans l'allegorie, c'est *Junon*, Junon même, ne peut les separer qu'en combattant *Diane*, qu'en lui meurtrissant le visage, je veux dire, qu'en couvrant la Lune même de sa noirceur & de ses ombres?

Ces Vers d'Homere ne sont donc pas aussi risibles qu'on l'a pensé: capables de divertir le peuple, ils ne choquent point les sages: il faut les entendre, & on ne songera plus à les censurer.

30. Mais ce combat ne finit pas par Junon: Mercure & Latone se parlent encore, il est vrai; mais c'est pour se quitter: Mercure ne cede-t-il pas de luy même la victoire à ce discours de Mercure

eſt encore une preuve de ce que j'avance, & ſi on y avoit fait les réflexions convenables; on y auroit remarqué le grand art d'Homere.

Aprés Diane ou la Lune, quel eſt le Dieu ou l'Aſtre le plus brillant? c'eſt-à-dire icy, en état d'éclairer la terre? N'eſt-ce pas Mercure? mais ſa clarté n'eſt pas aſſez forte pour vaincre la noirceur d'une nuit ſans Diane ou ſans Lune: on dit donc que Mercure cede à Latone, c'eſt-à-dire à la Déeſſe de l'obſcurité; ces entretiens ne ſont pas mis là au hazard, Homere ne les a pas jettez comme M. de la Motte fait les paroles des Dieux qu'il introduit; il y a icy un deſſein, & un deſſein que l'on devroit connoître avant que de travailler aprés un ſi grand Poëte.

4°. A l'égard des premieres impreſſions, on l'a dit, & c'eſt une regle du bon ſens, ce ne ſont

pas celles que les Vers d'Homere peuvent faire ſur nous : mais celles qu'elles faiſoient ſur les Grecs, & ſur les Grecs de ſon ſiecle qu'il faut conſiderer : or accoûtumez à ce ſtyle parabolique (on la montré 2. part chap. 6.) leur premiere idée étoit préciſément celle d'Homere, & ſi à preſent nous ne l'entendons pas, il y a plus d'ignorance de notre part que de ſa faute :

9. M. de la Motte dans ce même article (2. Rep. pag. 81.) exhorte Madame Dacier à ſe rendre au moins à l'autorité : *puis*, dit-il, *que Madame Dacier ne reconnoiſt pas aiſément la raiſon par ma bouche, qu'elle ſe rende du moins aux autoritez*, & plus bas, *parlons le langage de Madame Dacier, l'affaire eſt vuidée, il n'y a plus qu'à ſe ſoumettre au jugement de tant de grands hommes.* Rappellons icy ſes Auteurs : il a

cité (2. Rep. pag. 17. & suiv.) 1°. Suidas qui accuse Homere d'avoir fait supprimer les Poemes de Corinnus & de Siagre qui avoient travaillé avant luy sur la Guerre de Troye. 2°. Platon qui le bannit de sa Republique. 3°. Pythagore qui le met dans le Tartare pour avoir parlé peu respectueusement des Dieux. 4°. Joseph qui a recueilli de ses Poëmes plusieurs absurditez. 5°. Longin & Ciceron qui trouvent les Dieux d'Homere aussi vitieux que les hommes les plus chetifs : 6°. Denys d'Halycarnasse qui se plaint qu'Homere est capable de corrompre. 7°. Dion Chrysostome qui le traite d'imposteur. 8°. Lucien qui le raille par tout, & qui selon la conjecture de M. de la Motte, n'a composé son *histoire veritable* que pour tourner ce Poëte en ridicule. 9°. Caligula qui le mepriſoit souverainement.

100. Plutarque qui reprend la maniere dont il peint Agamemnon. 110. Horace qui dit qu'Homere dort quelquefois. 120. Quintilien qui adopte ce sentiment. 130. Erasme qui ne trouve pas ses Poesies assez graves. 140. Scaliger qui le qualifie de fou achevé, 150. Baile enfin qui en critique impitoyablement plusieurs Episodes: Quelle liste pour un bel esprit qui médit sans cesse de l'érudition & de ses suppôts! aussi M. de la M. chargé de toutes ces citations, s'est-il consideré comme le Geay de la Fable. *J'ai tout l'air d'un sçavant* (dit-il) *je m'en orgueillis presque de cet assemblage d'autoritez*; il avouë pourtant que *ce n'est qu'une doctrine de passage, qui apparemment lui échapera bientôt*, & il a raison: mais je suis sûr qu'il ne croyoit pas dire si vrai: on est surpris que M. de la Motte Dialecticien, comme il s'en vante par tout, ose apporter contre un

Poete des autoritez qui ne regardent nullement la Poesie. 1°. Qu'Homere ait été envieux : c'est le vice ordinaire des Poetes, ils le sont même quelquefois des morts: ainsi en cas que cela fist plaisir à M. de la Motte, je luy accorderois qu'Homere l'a été : nous connoissons cependant Suidas : mais quelle conclusion en tirer contre l'Iliade & l'Odyssée. 2°. Platon, Pithagore, Joseph, Longin, Ciceron, Denis d'Halycarnasse, Lucien, & tous les Philosophes, si l'on veut, blâment les Dieux d'Homere : hé qui est-ce qui ne sent pas la grossiereté, l'impertinence, la folie atroce du Paganisme ? Mais s'agit-il icy de religion, d'une raison philosophique ? toutes les reflexions de ces Auteurs se trouvent donc admirables, & aucune ne touche Homere entant que Poete ; on a vû dans la seconde partie le passage de Dion Chrysostome : celuy qué

M. de la Motte cite de Plutarque, eſt hors de propos ; Scaliger a parlé de l'Art Poëtique : mais M. de la M. a-t-il gagné beaucoup à le traduire en François dans les endroits les plus repreheñſibles? Pour Bayle, il nous donnera lieu d'examiner le diſcours de Phenix, & l'on verra ce que quelques ſçavans ont remarqué avant nous ſur bien des choſes, qu'il n'eſt pas toûjours fort exacte, mettons icy les paroles mêmes qu'en a cité M. de la Motte.

J'oſe avancer (dit Bayle) *qu'il ne faut que lire le diſcours de Phenix au neuviéme livre de l'Iliade pour admirer encore ceux qui admirent ce Poeme : car ſont-ce là des choſes dignes de la majeſté du Poeme Epique, & Horace avoit ſans doute oublié cette harangue chargée de mille inutilitez, lorſqu'il donne à l'Auteur de l'Iliade cet éloge, qu'il court toûjours à ſon*

but, qu'il va vîte à ſa concluſion : Si cela étoit, amuſeroit-il un député de l'armée Grecque, chargé d'une commiſſion trés-importante & trés-preſſante, l'amuſeroit il, (dis-je) *à de petits contes de nourrices & au récit de ſes vieilles avantures ?*

La précipitation & l'ignorance font toûjours faire de grandes fautes. 1o. Qui a dit à Bayle que les Deputez d'Agamemnon étoient fort preſſez ? c'eſt pourtant ſur cette ſuppoſition que roule entierement l'objection contre la longueur & les inutilités de ces diſcours : Achille ne leur donne-t-il pas à ſouper ? ne ſont-ils pas à ſa table, à s'entretenir en repos & ſans trouble ? mais par là leurs diſcours pourroient être encore plus longs ſans que l'on eût droit d'en blâmer Homere : Horace n'avoit point oublié cette harangue, le Poëte court à ſon but, & il n'a-

muſe plus un Deputé de l'armée Grecque. Prenons les ſituations d'Homere, & que l'inattention ne nous faſſe point critiquer ce que nous n'entendons pas : 2°. Trois choſes ont choqué Bayle & M. de la Motte : 1°. les Vers qui regardent l'enfance d'Achille,

πολλάκι μοι κατέδυσας ἐπὶ σπθεσι χιτῶνα.
ὄφρα ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.

2°. L'hiſtoire de Phenix même qui les precede : 3°. Et celle des Curetes & des Etoliens qui a paru trop étenduë.

1°. A l'égard de la derniere, la réponſe que l'on vient de voir eſt préciſe pour la longueur, & c'eſt ſi à propos que l'hiſtoire de Meleagre eſt amenée là pour montrer les effets pernicieux de la colere, elle eſt même ſi ſemblable à celle d'Achille, qu'il n'y a point d'enfant qui n'en apperçoive la conformité.

2°. *Celle de Phenix* (dit M. de la Motte, disc. pag. 91.) *est absolument hors de place* : mais pourquoy ? *Achille devoit l'avoir entendue déja plus d'une fois* : d'où le sçait-il ? Au contraire le fait est d'une nature à n'avoir été dit que là, & c'est l'occasion même qui le découvre : Phenix raconte qu'à l'instigation de sa mere jalouse, tout jeune, il avoit couché avec une des concubines de son pere : son but est de representer à Achille que les imprécations dont les Grecs pourroient le charger s'il les abandonnoit, ne manqueroient pas d'attirer sur luy de grands malheurs. Pour cela il lui fait sentir que si luy Phenix n'a jamais eu d'enfans, c'est un effet de la malediction de son pere irrité de ce qu'il avoit souillé son lit : l'Idée est la même que celle de Jacob ; ce Patriarche maudit Ruben pour avoir couché avec Bala

une de ſes concubines : *effuſus es ſicut aqua, non creſcas, quia aſcendiſti cubile patris tui, & maculaſti ſtratum ejus.* (Geneſ. 49. 4.) Pourquoy parler de ce qu'on n'entend pas ? Les Anciens croyoient que la malediction d'un pere, & à plus forte raiſon celle de tout un peuple, avoit toûjours des ſuites fâcheuſes ; il y en a cent exemples, & dans l'Ecriture, & dans les Auteurs payens : Phenix pouvoit-il commencer ſon diſcours plus adroitement ? mais ce diſcours paroît encore plus naturel, lorſque l'on voit que c'eſt cette même hiſtoire qui l'exilant de la maiſon de ſon pere, l'a conduit à Phthie, où par le choix de Pelée, il eſt devenu le gouverneur d'Achille : il raconte donc ce qu'il a fait pour luy dans une enfance difficile, que pour l'élever il a ſouffert beaucoup.

ὡς ἐπὶ σὶ μάλα πολλ ἔπαθον καὶ πόλλ ἐμόγησα.

En un mot qu'il luy doit en quelque façon la vie, & cette bravours qui le distingue de tous les heros, *au reste* (ajoûte-t-il) *vous ayant toûjours aimé aussi tendrement que si vous eussiez été mon propre fils, vous ayant pour ainsi dire adopté; car enfin, divin Achille, je vous regardois comme à moy, & je ne contois point sur d'autres enfans que sur vous, j'avois tout lieu de croire qu'aprés tant de soins Achille auroit quelque deference pour Phenix, &c.* C'est là que pour luy rendre Agamemnon moins odieux à la maniere des anciens sages il lui personifie les Prieres & l'Offense; *les prieres* qui ayant le pouvoir de flechir les Dieux mêmes auſquels il est soumis ne le doivent point trouver inexorable; *l'offense*, qui ne bouleverse à la verité que trop souvent la terre, mais à laquelle cependant *les Prieres* s'opposent toûjours

avec succés, & par là ne manquent jamais de remedier aux malheurs des mortels ; ce tour eſt-il d'un vieillard imprudent & ſeulement jaſeur ? Qui n'admireroit la maniere dont il gliſſe enſuite un petit mot des preſens d'Agamemnon ? de ſon repentir ? de l'honneur qu'il fait à Achille, de luy envoyer les premiers Princes de la Grece ? enfin l'hiſtoire de Meleagre finit ſon diſcours & ſagement & honorablement pour Phenix ; c'eſt une image de l'état preſent ; toutes les remontrances faites à Meleagre y paroiſſent pour Achille ; jamais rien de plus touchant, de plus adroitement inſinué : oſe-t-on comparer à un diſcours ſi prudent ces étranges lamentations de la nouvelle Iliade.

Helas, à votre eſprit j'oubliois mes malheurs,
Vous devintes mon fils, je n'en connus plus
d'autres,

Un

un homme qui n'en avoit jamais eu :

Et tel fut mon amour qu'il merita le vôtre.

Se peut-il rien de plus foible & pour le Vers & pour la pensée?

Je croyois élever l'appuy de mes vieux ans.

C'est comme si le précepteur d'un grand Prince luy disoit, *je croyois que vous seriez mon bâton de vieillesse.*

Ah déja par la force égal aux immortels,
Par la douceur aussi meritez les Autels.

Voilà une bassesse qui ne seroit jamais sortie de la bouche de Phenix ;

Par ces genoux si chers que je tiens embrassez,
Venez combattre Achille, & nos maux sont passez.

Ne convient-il pas fort à un Gouverneur du poids & de l'autorité de Phenix, d'embrasser les ge-

noux d'Achille ? M. de la Motte ne connoît nullement les bienſeances : mais ſuivons ; car la réponſe d'Achille eſt admirable : d'abord M. de la Motte fait parler Achille à Phenix en pluriel.

Eh pourquoy cher Phenix venez-vous à mes yeux,
Combattre par vos pleurs la volonté des Dieux:

Enſuite par une bizarrerie ſans exemple entre un jeune Prince & un vieillard auſſi venerable que Phenix, il le luy fait tuteyer.

Faut-il qu'un vain ſerment dans ce camp te retienne ?
Mon injure, Phenix, n'eſt-elle pas la tienne ?
Sans attirer ta haine, a-t-on pû m'offenſer ?
Et ton cœur entre nous devroit-il balancer ?

Je ne dis encore rien du François, mais qu'on ſe donne la peine de comparer ces diſcours dans les deux Poemes, & l'on

ſentira dans le moment que le Phenix d'Homere eſt un ſage : le Phenix de M. de la Motte un extravagué : l'Achille du Poete Grec un Heros plein de grandeur d'ame, & l'Achille de M. de la Motte un jeune brutal ſans politeſſe ? d'où vient que M. de la Motte au lieu de faire traiter Phenix comme un valet, ne met pas dans la bouche d'Achille ce beau ſentiment,

κακὸν τοι συν ἐμοὶ τὸν κηδ' ἐνιν ὅς κε μὴ νοήσῃ.
Ἴσον ἐμοὶ βασίλευε καὶ ἥμισυ μοίρεο τιμῆς.

Phenix, c'eſt à vous à laiſſer là ceux que j'abandonne, regnez icy avec moy, & puiſque les honneurs y ſont égaux entre nous, partagez-les.

30. Je diray encore un mot ſur le Vers,

πολλακι. &c.

M. de la Motte ſoûtient que de

quelques termes qu'on ſe ſerve pour le traduire, l'idée en eſt dégoûtante: chez nous & à preſent, cela eſt vray: mais Madame Dacier le renvoye à ces premiers temps où l'on peignoit la nature dans toute ſa ſimplicité, & je crois qu'elle a raiſon. Dans l'Ecriture, dans Homere & chez les anciens tragiques, la femme la plus qualifiée, une Reine nourrit ſes enfans elle-même, ou ſi elle a une nourrice pour les alaitter, elle ne laiſſe pas toutes les fois qu'elle veut exciter leur tendreſſe, de ſe découvrir & de leur preſenter ſes mammelles, qui ſont cenſées leur avoir donné la vie; la mere des jeunes Maccabées le fait dans l'Ecriture, Hecube le fait, (Iliad. 22.) pour attendrir Hector & le faire rentrer dans Troye.

μῆτηρ ἀνιηκαν, ἑτέρωθι δὲ μαζὸν ἀνέχτο

Rien de plus touchant que le déſeſpoir d'Electre & d'Oreſte dans Euripide, mais il augmente & ils fondent l'une & l'autre en larmes lorſqu'ils ſe repreſentent leur mere découvrant ſes mammelles pour les prier d'épargner celle dont ils tiennent la vie.

κατεῖδες οἵαν ἀ πάλαι' ἐῶν ὑπὲρ πέπλων ἔβαλεν ἐς γῆν μαστὸν ἱκνουμένα;

As-tu remarqué, ma ſœur, *la maniere dont cette infortunée a jetté à bas ſon voile, & nous montroit ſon ſein lorſque nous luy donnions la mort.* (Euripid Electr.)

Ces exemples ſeroient-ils à ſuivre pour nos Poetes? il n'y a pas d'apparence: les mœurs ſont changées, & ces peintures ne feroient pas ſur nous le même effet: mais étoient elles pour celà deſagreables alors, l'ont-elles été dans tous les temps? il faut être

peu philoſophe pour l'affirmer : nos manieres-mêmes ſont-elles plus raiſonnables? Sûrement elles ne ſont pas plus conformes à la nature, & le meilleur parti que l'on puiſſe prendre eſt de les regarder comme arbitraires : Si elles dépendent abſolument du goût de chaque peuple, elles ne ſont donc en elles mêmes ni polies, ni impolies, ni ſéantes, ni meſéantes, que relativement : qui doute que le diſcours de Priam, (Iliad. 22.) ne contienne dans ces derniers Vers des expreſſions que M. de la Motte ne devoit pas imiter ? il y en a pluſieurs ſemblables dans Heſiode, dans les Tragiques, dans les Livres ſaints, dans les Peres Grecs, dans les Auteurs Latins, du tems de Ciceron : mais ces réflexions, la difference même qui ſe trouve entre nous & nos anceſtres dans ce qu'on appelle la civilité ; tou-

tes ces choſes (dis-je) à raiſonner ſelon les principes du ſens commun, doivent mettre Homere à couvert ; elles montrent certainement dans ſes Cenſeurs, ou un fond d'injuſtice, ou une ignorance des plus groſſieres.

CHAPITRE VII.

De quelques autres Diſcours de l'Iliade, comme de celui d'Hector. (Iliade 8. &c.) On examine en même-temps quelques endroits du Telemaque.

IL y a peut-être icy à craindre pour nous. Ce jugement d'équité dont nous avons fait profeſſion y paroît-il ? Et la défenſe d'Homere ſur le diſcours de Phenix n'y donne-t'elle point d'at-

de toutes ces connoiſſances dans l'Iliade : un Poëme Epique demande une imagination féconde, un génie vaſte ; mais pour divertir, pour inſtruire, faut-il ſçavoir tout ? faut-il déployer toutes ſes notions ? Ne ſeroit-ce pas même un obſtacle au but du Poëte ?

5°. M. de la Motte, toûjours gratieux, ſoutient que Madame Dacier prete ſouvent à Homere des beautez qu'il n'a pas. *Homere* (ce ſont ſes termes) *eſt quelquefois ſi défectueux en ce qu'il a penſé & dit, que le Traducteur Proſaïque & le plus déterminé à être fidelle, eſt ſouvent contraint de le corriger en beaucoup d'endroits ; je le prouverois aiſément par l'exemple de Madame Dacier* (*Diſc. pag.* 151.)

Les expreſſions de ces anciens temps ſont quelquefois trés-éloignées de nos manieres ; un Tra-

ducteur habile qui ſent l'effet de ſon original, en ſe tranſportant pour ainſi dire dans ſon ſiécle, qui ne voit pas que rendu mot pour mot, ſes termes puiſſent avoir la même grace; n'a-t'il pas droit de les changer? cela s'appelle mettre des équivalens. L'on doit être ſurpris que M. de la Motte en blâme l'uſage aprés avoir bouleverſé l'Iliade entiere ſous ce prétexte.

6o. Mais voicy une entrepriſe bien téméraire, quoique M. de la Motte ſoit bon Carteſien, nous prétendons lui montrer qu'il doit ſouffrir dans l'Iliade les diſcours d'Hector & d'Antiloque à leurs Chevaux: qu'il les cenſure ſans connoiſſance de cauſe, que s'il les avoit bien examinez, il y auroit vû de la Poëſie, ſans aucun ſujet de maltraiter le Poëte; bien plus, nos remarques ſur ces Diſcours, au moins ſelon nos idées,

doivent éloigner de nous tout soupçon de partialité : en effet, aura-t'il lieu de nous croire pour les Anciens ? Il a déja lû un aveu qu'on peut les surpasser, & il lira dans la suite quelques Critiques assez sévéres sur l'Iliade : Dira-t'il que nous souscrivons aux arrêts de Madame Dacier ; il va voir qu'elle fait quelquefois tort à Homere ?

7°. Comme une bonne partie de cet Ouvrage tourne à la gloire de cette illustre Sçavante, elle me permettra bien icy quelques petites réfléxions : Je dis que sa traduction, quoi qu'infiniment belle, & presque par tout plus belle que les vers de la nouvelle Iliade, n'est cependant pas de la derniere exactitude : mais veut-on entendre la conclusion que j'en tire ? M. de la Motte a souvent triomphé sur des fautes de traduction, ce qui n'est jamais

pardonnable ; car c'eſt la marque ou d'une negligence affreuſe, ou d'un deſſein formel d'en impoſer à ſon Lecteur. N'eſt il pas certain que pour ſonder un reproche contre Homere, il falloit au moins conſulter les Traductions Litterales ?

8°. M. de la Motte (Diſc. pag. 82.) brave le Poëte Grec, aprés quelques déclamations ſur le Diſcours de Phœnix, ſur celui de Sarpedon, & pluſieurs autres : *Enfin*, (dit-il,) *les Diſcours les plus mal placez, ce ſont ceux que les hommes addreſſent à leurs Chevaux, heureuſement ils ſont en petit nombre dans l'Iliade : n'eſt-il pas encore étonnant qu'il y en ait ?* Là deſſus, il rapporte le diſcours d'Hector : *Xante & Podarge, & vous Æthon & Lampus, voicy une occaſion où vous pouvez me payer tous les ſoins qu'Andromaque fille du magnani-*

me Æetion a eus de vous, en vous ſervant tous les jours elle-meſme, plûtôt qu'à moy, le pain & le vin de ma table : combien de fois m'a-t'elle quitté pour vous aller voir ? Les Chevaux meſme des Dieux ont-ils été mieux traitez ? Piquez-vous donc de reconnoiſſance : pourſuivez rapidement l'ennemi, ne vous menagez point ; hâtez-vous, afin que nous puiſſions prendre le Bouclier de Neſtor, qui eſt tout d'or maſſif & dont la réputation vole juſqu'aux Cieux ; & la merveilleuſe Cuiraſſe de Diomede, ouvrage admirable de l'induſtrieux Vulcain. Si nous nous rendons maiſtre de ces glorieuſes dépoüilles, n'en doutons point, les Grecs remonteront cette nuit ſur les Vaiſſeaux qu'ils auront pû ſauver, & abandonneront le rivage.

On juge que cette traduction eſt de Madame Dacier ; M. de la

Motte y joint celle du discours d'Antiloque dans les jeux : *& par ces deux discours, on voit*, (dit-il,) *qu'Homere ne mettoit pas grande difference entre les hommes & les chevaux ; il les prend par tous les endroits sensibles du cœur humain, par le plaisir, par la gloire, par la vertu mesme.*

Lorsque j'envisage cette raison épurée, je trouve le pauvre Ronsard fort heureux, ou d'être souverainement mépriſé par M. de la Motte, ou de ce que ce rigide censeur n'a pas songé à la Franciade, lorsqu'il critiquoit si impitoyablement Homere ; il n'auroit pas manqué de faire une invective contre Kisse, la cavalle du géant Phovere.

Elle sentit la charge de son Maître,
Kisse, je crois que tu ne voudrois être
Sous autre main, ni ne voudrois changer
Ton vrai Seigneur, pour suivre un Etranger ;
Long-temps y a que ta race sans vice

Fait genereuſe, à la mienne ſervice,
Mes Biſayeux ont nourri tes Ayeux.

N'y avoit-il pas là de quoi rechauffer ce flegme de M. de la Motte ? On ne peut nier que ce Geant ne ſe familiariſe avec ſa Cavalle. Bien plus, il l'engage à lui témoigner ſa reconnoiſſance :

Pour ce aujourd'hui, rends moi victorieux ;
Va, vole, cours, la campagne pouldroye,
Que ce mignon devienne nôtre proye :
Pour attacher ſon morion cloüé,
Au haut du Temple, à mon Pere voüé.

Il lui promet, ſi elle lui donne la victoire, de la traiter encore mieux dans ſa vieilleſſe.

Je doublerai pour telle récompenſe,
En tes vieux ans, ton foin & ta dépenſe.

Il lui aſſure pour la ſuite une préeminence dans l'écurie.

Seule au haut bout je te ferai loger
De mon Etable, & par honneur manger;
Toûjours de fleurs, la tête couronnée,
Si ton pied prompt, gagne cette journée.

En un mot Kiſſé l'entend :

Parlant ainſi, la Cavalle l'oüit.

Il eſt vrai qu'elle deſcend d'une Harpie.

Une Harpie, en amour échauffée,
Conçût du Vent, deſſus le Mont-Riphée.

Mais le diſcours eſt long, bien motivé ; & ſans doute M. de la Motte ſe ſeroit encore récrié icy que l'imitation d'Homere avoit perverti Ronſard, comme il l'a dit de Demareſt & du Pere le Moine (2. rep. pag. 58.)

Ces réfléxions du Cenſeur ſur le diſcours d'Hector, lui avoient paru admirables ; il les repete (2. rep. pag. 133.) Il y remet même ce diſcours tout entier, & pour

nous divertir, il le parodie ; voicy en quels termes : *Allons, Gaillard, & toi Courte-oreille ; voicy une occasion où vous pouvez me payer tous les soins que Jaqueline, fille du fameux cocher Maistre Pierre, a eus de vous ; en vous servant tous les jours elle-mesme vôtre avoine plutôt que de me servir mon dîner. Combien de fois m'a-t'elle chanté poüille quand vous manquiez de litiere ? Les chevaux mesme des Ambassadeurs ont-ils été mieux traitez que vous ? Piquez-vous donc de reconnoissance, allons bon train, ne vous ménagez point, hastez-vous afin que nous puissions arriver au plus vîte à la maison de N. qui est toute bastie de pierre taille, & couverte d'ardoise : nous irons ensuite à saint Cloud, lieu enchanté par ses jardins, & par cette fameuse cascade, qui est du dessein d'un trés-habile homme ;*

ſi nous faiſons ces deux courſes diligemment, n'en doutons point, ceux que vous menez, outre le prix convenu, me donneront encore de quoi boire; & ils ſe ſerviront de vous une autre fois.

Combien de circonſtances (ajoûte icy M. de la M.) *faudroit-il retrancher de ce diſcours, pour le ramener à la nature?* Effectivement, la parodie eſt ridicule; & il falloit que M. de la Motte la retranchaſt du nombre de ſes réfléxions ſur la Critique, car elle en marque fort peu: *Celuy du ſage Hector eſt pourtant préciſement le meſme:* il s'en faut bien. *Les circonſtances qu'Homere employe, ne ſont pas moins étrangeres aux Chevaux, que celles que je preſte au Cocher;* il faut l'avoüer: mais qui a dit à M. de la Motte que dans Homere, elles ſont adreſſées aux Chevaux, qu'Hector leur parle & s'entretient avec

eux ? on le lui nie ; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que l'on eſt en droit de lui nier toutes ſes propoſitions.

1°. Que les diſcours d'Hector & d'Antiloque, ſoient dans Homere tels qu'ils ſe trouvent dans la traduction.

2°. Qu'ils y ſoient mal placez.

3°. Que celuy d'Hector ne puiſſe être ramené à la nature, ſans en retrancher pluſieurs circonſtances.

4°. Que ſa parodie ſoit juſte.

5° Enfin, que ce diſcours ſoit abſurde dans la bouche d'un Heros comme Hector.

1°. C'eſt une choſe étonnante que le raiſonnement de M. de la Motte, d'abord qu'il n'a plus de guide, il ſe perd. Comment, aprés avoir reproché à M. Dacier des additions à ſon texte pour l'embellir : comment, dis-je, ne s'eſt-il pas apperçû, 1°. Que

ce discours, qui dans Homere n'est que de douze Vers, tient chez elle plus d'une page, ce qui fait déja une difference notable. 2°. Qu'icy elle ajoûte veritablement à Homere plusieurs expressions, des phrases mêmes que l'original ne présente point; ce qui change presque entierement le discours : *Xante & Bodarge, & vous Æthon & Lampus; voicy une occasion où vous pouvez me payer tous les soins, &c.* C'étoit effectivement une occasion où ces Chevaux l'alloient faire : mais Homere ne prend point ce tour interessant; il parle à l'imperatif; il exprime cet air brusque, que l'on doit supposer alors dans le Heros Troyen,

νυν μοι την κομιδην αποτινυτον &c.

Xante, Podarge, Æthon, & toy

mon incomparable Lampus, allons qu'on me paye aujourd'hui les soins que prend de vous Andromaque : fille de l'illustre Æeton elle ne laisse pas de vous préparer elle-mesme le froment le plus pur, d'y faire mêler du vin assez pour vous enyvrer, avant mesme que de songer à moy, qui suis son Epoux.

υμῖν μὲν γὰρ τοιόσδε μελίφρονα πυρὸν ἔθηκε
οἶνόν τ' ἐγκεράσασα πιεῖν ὅτε θυμὸς ἀνώγοι
ἥ ἐμοὶ ὅσπερ οἱ θαλερὸς πόσις εὐχόμαι εἶναι.

Le Verbe παρεθηκεν signifie icy *disposer*, *préparer*, & ne nous donne d'Andromaque, aucune idée basse. Qu'on se souvienne des manieres de l'ancien temps : c'est une femme soigneuse, & pleine d'amour pour son mari : elle fait faire tenir tout prêt pour rafraîchir ses chevaux dés qu'il arri-

vera ; il n'y a là rien que dans les regles.

Combien de fois m'a-t'elle quitté pour vous aller voir ? Les Chevaux meſmes des Dieux immortels ſont-ils mieux traitez que vous ? Piquez-vous donc de reconnoiſſance ? Ce ſont ces paroles qui ont donné lieu à l'objection & à la raillerie, j'avoüe qu'elles ſont un peu violentes : *Piquez-vous donc de*, voilà un motif auſſi marqué que ceux du diſcours de la Franciade : mais M. de la Motte veut-il ſe perſuader ſur nôtre parole qu'elles ne ſont point d'Homere ? D'où vient que ces vrais Sçavans de nos jours, qu'il a tant conſultez, ne l'en ont point averti ? A l'égard de Madame Dacier, c'eſt à elle à nous dire, lorſqu'elle le jugera à propos, d'où elles les a tirées.

Pourſuivez rapidement l'enne-

mi : nevous ménagez point : hâtez-vous : cela n'eſt-il pas encore trop raiſonné ? Il y a dans Homere : *Suivez, hâtez-vous ;* ou, *qu'on les ſuive à grand pas.*

ἀλλ' ἑσθαρτεῖτον καὶ σπεύδετον.

Le reſte du diſcours eſt encore alongé de quelques phraſes, par exemple, de celle cy : *N'en doutons point ;* & plus bas, *qu'ils auront pû ſauver*, & *abandonneront ce rivage.* Si Madame Dacier prétend par ces derniers termes avoir exprimé ωκέαων on lui repondra que cette épithete eſt icy comme ailleurs, θοὰς, θοὸς ἐπὶ νῆας ἀχαιῶν. Toutes ces remarques ſont-elles juſtes ou non ? Mais quelle difference, à préſent, entre l'original & la traduction ? M. de la Motte ſoutiendra-t'il qu'elle prête icy des beautez à Homere ?

2°.

2°. *Mal placez*, dans le discours de M. de la Motte, peut signifier deux choses : la premiere, que ces discours d'Hector & d'Antiloque, n'auroient pas dû trouver place dans l'Iliade : la seconde, qu'à la place qu'ils y occupent, ils ne font pas un sens suivi, où ne quadrent point. Il l'entend du premier sens ; mais des deux mêmes, le raisonnement ne seroit pas recevable.

1°. Demandons à M. de la Motte si jamais les hommes, je ne dis pas n'ont dû parler, (il repliqueroit que non, & l'assûreroit obstinément) mais n'ont parlé, & s'ils ne parlent pas encore tous les jours à des animaux d'une autre espece : si un Berger n'a jamais dit quatre mots, quatre mots sensez à ses moutons, ou à son chien ? un Cavalier à son cheval ? la maîtresse de Catulle à son moineau ? M. de la

Motte, & les Carteſiens eux-mêmes, à quelque animal ou machine domeſtique ? Si le fait eſt journalier, un Poëte n'oſera-t'il jamais le décrire ? Lors donc qu'Homere me repréſente Hector parlant & animant ſes Chevaux : qu'y a-t'il dans cette peinture de trop bizarre ou d'extraordinaire ?

2°. A l'égard de *la place* ou de l'occaſion : Antiloque monté ſur un char diſpute le prix de la courſe, contre Diomede & contre Menelas : Laiſſons à part les idées des autres nations ; ces jeux chez les Grecs, donnent une gloire immortelle : La victoire que l'on y remporte, ne fait-elle pas les vœux de tous les Heros ? qu'importe qu'elle dépende des reins & de la viteſſe d'un Cheval ? Tous les êtres, toutes les actions de la nature ont une dépendance réciproque : les évenemens

les plus grands & les plus glorieux, n'ont souvent pour causes, que des bagatelles : Par là, ces mêmes Chevaux sont devenus recommandables : les Hommes & les Dieux les aiment également : les Magistrats, les Princes, les Rois en ont des soins presque superstitieux : il y en a même qui passent pour *fils des Vents*, pour *Immortels*. Veut-on ajoûter à toutes ces idées, que l'on ne sçait pas au juste le système des Anciens sur l'ame des bêtes ? Qu'ils leur supposoient peut-être une certaine portion de bon sens ? Que c'est sans doute d'une telle supposition, qu'est venuë cette phrase trés-repetée dans les Ouvrages des Anciens Rheteurs : *que les hommes ne different des autres animaux, que par la parole ?* Enfin, qu'en bonne Philosophie, l'opinion de Pythagore vaut encore bien celle d'Epicure

& de Deſcartes.

Or pour toutes ces raiſons, & indépendamment de toutes ces raiſons, par un effet de la paſſion même, je ſoûtiens, non ſeulement qu'Antiloque ſur ſon char a pû parler à ſes Chevaux; mais même que dans des courſes ſemblables, il ſeroit trés-ſurprenant qu'il ne l'eût pas fait. Pourquoi donc le Poëte ne nous rapportera-t'il pas ce diſcours? Le Poëte qui peut peindre tout ce qui eſt agréable à ſa nation? le Poéte qui doit tout mettre ſous les yeux? qui doit donner une ame à tout? mais non! La belle Poëſie n'eſt plus ce que vous penſez, cela étoit bon du vieux temps: à préſent, l'on eſt phlegmatique, les longues deſcriptions ſentent l'Athenien qui s'amuſe à la bagatelle; il faut parler laconiquement, ou comme M. de la Motte, qui en un Vers vous donne un précis

net de ce qu'Homere dit dans tout un Livre.

Par de funeſtes jeux la pompe ſe couronne :
On diſpute des prix dont il juge, & qu'il donne.

2°. Hector (Iliad. 8.) avoit-il moins d'ardeur qu'Antiloque? Jupiter, du haut du Mont Ida, vient, & par pluſieurs fois, de faire entendre ſon tonnere : Les Grecs épouvantez, en tirent un mauvais augure : Hector, enflé de ſes ſuccez, l'interprete en ſa faveur ; auſſi-tôt tranſporté de joye : *Troyens, Lyciens* (s'écrie-il) *& vous genereux Dardaniens, allons mes amis ; rappellez icy toute vôtre bravours : le fils de Saturne me fait connoître la protection toute-puiſſante qu'il nous accorde, & il n'annonce aux Grecs que le malheur & l'infortune. O les inſenſez, d'avoir bâti des remparts auſſi foibles ! Me-*

ritent-ils ſeulement que l'on y penſe ? Ils ne ſoûtiendront certainement pas ma vigueur : Mes chevaux n'auront pas grande peine à ſauter ce foſſé ; lorſque je ſerai aux Vaiſſeaux, qu'on ait ſoin de me fournir du feu : Je prétens aujourd'hui les brûler tous, les Vaiſſeaux & les Grecs, meſme par la fumée Aprés ces mots, (dit Homere) *il s'adreſſe à ſes Courſiers : Xante, Podarge, Æthon & toy mon brave Lampus ; allons, qu'on me paye à préſent les ſoins, &c.* Ce diſcours eſt-il icy mal amené ? Quelque choſe que l'on y objecte, l'emportement, la fureur d'Hector l'autoriſe ; & c'eſt une ſuite de paſſion que l'on auroit demandée à Homere, s'il ne l'avoit pas ajoûtée ?

3°. Le troiſiéme article ne ſera pas plus difficile à prouver à M. de la Motte ; ce motif du diſ-

cours d'Hector, ce bouclier d'or massif qu'il souhaiteroit prendre à Nestor, cette cuirasse de Diomede, admirable & faite par Vulcain même, ne choquent M. de la Motte, que parce qu'il suppose qu'Hector en fait le détail à ses chevaux pour les porter à courir plus viste : car dans la bouche d'Hector, parlant en luy-même, dans la pensée de ce Heros, on ne voit pas qu'ils doivent ou puissent jamais passer pour ridicules. Le Poëte a droit de rapporter, & les paroles, & tous les mouvemens de l'ame ; ils pouvoient même être multipliez sans aucune incongruité : si cela est, disons encore qu'il est évident que M. de la Motte n'entend point Homere ; il n'y a que les six premiers Vers qui soient adressez aux chevaux, dans le reste, c'est en lui-même & pour lui seul que le Heros parle, en

pluriel à la verité ; *si nous prenions* : mais cela n'eſt-il pas ordinaire ? Je dis plus, il faut que M. de la Motte ſe ſoit mis dans l'eſprit que ce ſeroit Xanthe ou Podarge, ou en un mot quelqu'un de ces quatre chevaux, qui, conjointement avec Hector, deſarmeroit Neſtor ou Diomede. Autrement, il auroit ſenti que lorſque ce Heros dit : *Si nous prenions*, ce n'eſt point à ſes chevaux qu'il le dit, mais de lui-même, comme on parle ſouvent de ſoi en pluriel ; ou plûtôt des Troyens qu'il vient d'exhorter.

Homine ignaro (dit Terence) *Nihil quid quam injuſtius.*

Pour ce qui eſt du diſcours d'Antiloque, quoiqu'il ſoit de quatorze Vers, il ne peut revolter aucun homme de bon ſens : Premierement, il n'eſt pas dit de ſuite ; ce ſont ſeulement differentes

rentes paroles que lâche de momens en momens un jeune homme passionné, & plein du desir de remporter le prix ; la lecture seule démontre ce que j'avance : En second lieu, M. de la Motte peche encore icy, faute de lire Homere en lui-même ; mais je m'en tiens à la traduction de Madame Dacier : Ne traduit-elle pas ? *quelle honte pour vous qu'une Cavalle devançast des Chevaux de vôtre réputation ! J'ay une chose à vous dire, &c. Ne vous épargnez donc point, & déployez icy tout ce que vous avez de force & de vitesse : je ferai de mon mieux de mon costé ; & je m'en vais vous pousser par le chemin étroit, &c.* Lorsque Madadame Dacier a fait sa traduction de l'Iliade, accoûtumée à consulter les originaux, elle ne croyoit pas certainement qu'il dust y avoir des personnes assez injustes

pour condamner Homere sur sa traduction même ; autrement, elle y auroit été plus circonspecte, sur tout dans ces endroits : ainsi je suis trés fâché que M. de la Motte en soit réduit à lire des traductions : mais Homere ne dit icy rien de semblable, ou plûtôt il le dit d'une maniere qui ne blesse point : *Avancez*, dit Antiloque, *allons, qu'on s'étende ; je ne demande pas de passer les Chevaux de Diomede : Minerve, sa protectrice, augmente sans doute leur viteſſe, & lui donne aujourd'hui toute la gloire : Allons, qu'on atteigne au moins les Chevaux de Menelas. Viſte, qu'on n'ait point la honte de ſe voir passer par Ætha, une cavalle ; des Chevaux auſſi vigoureux que vous : je le jure, & cela arrivera, ſi nous n'avons que le dernier prix, il n'y a plus à manger pour vous chez le Roy Neſtor,*

il vous percera de son épée ; allons donc, suivez, avancez : mais une pensée qui me vient ! il faut que je détourne par ce chemin étroit, & il (le but) *ne me sera plus caché.* Tout homme qui sçait ce que c'est qu'une Poësie veritablement animée, apperçoit icy Antiloque en vingt situations, *au desespoir, reprenant courage, avançant, arresté, continuant, en fureur, s'avisant d'une ruse, &c.* en un mot, le Vers marche comme le char, & c'est une peinture admirable : Mais, d'où vient que M. de la M. est insensible à ces beautez ? qu'il s'explique de nouveau là-dessus : car toutes ses Réponses nous marquent une froideur à glacer, & ses raisonnemens ne sont nullement d'un Poëte.

4°. Venons à présent à sa parodie sur *Gaillard & Courte-oreille :* à cette noble comparaison, entre

Jacqueline, fille du fiacre Maître Pierre, & *Andromaque, fille du magnanime Æetion* : M. de la Motte s'en eſt applaudi comme d'une imagination heureuſe : *Qu'on me pardonne ce badinage*, (dit-il,) *l'effet en eſt ſerieux, & c'eſt la meilleure maniere d'expoſer le ridicule dont il s'agit.* Ne falloit-il pas être bien hardi pour ſe ſervir de ces expreſſions ſur une matiere dont il entendoit à peine un mot, comme on l'a montré? *Combien de fois m'a-t'elle chanté pouille quand vous manquiez de litiere? les Chevaux meſmes des Ambaſſadeurs ont-ils été mieux traitez que vous? piquez vous donc de reconnoiſſance, &c.* Toutes ces paroles ſont de l'invention, ou plûtôt de l'inattention du Cenſeur, puiſqu'il n'en a trouvé, dans Homere, aucune qui lui donnât lieu de les mettre icy : *Allons bon train, ne vous ména-*

gez point : M. de la Motte veut divertir ſon Lecteur, mais il ne croyoit pas le divertir à ſes dépens : Pourquoi lui faire voir qu'il n'a pas lû le Poëte qu'il critique ? car ces paroles, comme on l'a remarqué, ni ſont abſolument point.

Afin que nous puiſſions arriver au plus viſte à la maiſon de N. qui eſt toute bâtie de pierre de taille, &c. Premierement, *arriver au plus viſte* n'eſt pas françois ; car *arriver*, ſuppoſe que l'on eſt parvenu au terme de la courſe, & ne ſe dit point de la courſe même ; il falloit donc *au plûtôt.* 2°. En ſecond lieu, M. de la Motte commet icy une faute conſiderable contre la regle des parodies : *le Bouclier de Neſtor, la Cuiraſſe de Diomede :* dans le Poëte, pouvoit-elle être miſe en parallelle avec *cette maiſon de N. toute baſtie de pierre de taille,* & *ce ſaint*

Cloud lieu enchanté ? &c. Hector, en vainquant Diomede ou Neſtor doit poſſeder leurs Armes, elles ſeront à lui : mais ce Fiacre en conduiſant ſes deux mauvais Chevaux à la *maiſon* de N. ou au Palais de ſaint Cloud, en deviendra-t'il le proprietaire ou le poſſeſſeur ? Hector peut donc parler de cette *Cuiraſſe*, *&c.* en Heros ſenſé ; & le Cocher de M. de la Motte ne ſçauroit parler de la maiſon de N. & de ſaint Cloud & *de ſa caſcade*, *&c.* que ſuppoſé fou, & tel que la parodie le repreſente.

M. de la Motte ajoûte : *Ceux que vous menez me donneront de quoi boire*, *&c.* Jugez quelle délicateſſe d'eſprit ! Mais n'eſt-ce pas ce même Cenſeur qui, dans le diſcours ſur l'Iliade, employe huit pages à montrer le peu de juſteſſe d'Homere dans ſes comparaiſons, qui n'y ſçauroit ſouf-

frir aucune circonstance étrangere ? D'où vient donc qu'icy, à cette belle parodie de *Gaillard & Gourte-oreille*, il met une longue queue de paroles qui n'ont aucun rapport, ni à Homere, ni à la dispute présente ; & cela pour nous dire que si *son Fiacre est diligent, il lui fera donner de quoi boire* ; effectivement, cela marque dans M. de la Motte un jugement exact & conséquent.

5°. De tout ceci je conclus ; 1°. *Contre Madame Dacier*, que sa *traduction* ne laisse pas quelquefois de fournir aux ennemis d'Homere, des occasions de blasme : cela est prouvé. 2°. *Contre M. de la M.* que si les traductions sont capables de le jetter dans l'erreur ; ce n'est la faute, ni d'Homere, ni de ceux qui peuvent lire ce Poete dans sa langue, mais de M. de la Motte lui-même : il en doit être convaincu.

3. *En faveur d'Homere*, que les deux discours de l'Iliade sont bien placez ; partent d'une passion vive, produisent, où ils se trouvent, un effet trés-agréable.

90. Mais, que doit-on penser de ce discours du Geant Phovere, dans la Franciade ? le défendons-nous comme ceux d'Homere ? il est trés-different des discours d'Hector & d'Antiloque : il est long, affable, interessant ; en un mot, raisonné & trop-suivi : de là, je le juge insupportable : c'est apparemment parce que Ronsard est un Auteur d'un siecle : parce que ce n'est plus un Poete à la mode : point du tout : Nous croit-on asservis à ces sentimens de prévention ? Quelque chose que l'on dise de Ronsard, je le regarde comme un Poete illustre : il y en a bien de ces temps icy qui le mépriſent sans le connoître, & je puis bien l'ajoûter, sans

le valoir : j'ai même été ravi de voir M. de la Motte lui rendre justice dans son discours sur l'Ode. (pag. 73. 94.)

10°. Mais M. de la Motte l'auroit-il crû ? Ce même esprit Philosophique nous découvre dans Telemaque, toutes ces grossieretez qu'il reprochoit à Homere sans raison : Je suis bien-aise de le lui montrer, afin que dans la suite il ménage un peu plus ses jugemens, sur tout, *lorsqu'il s'agira de préférence.*

Telemaque en Ægypte, *pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, cherche des Livres : il est accablé d'ennui faute de quelque instruction qui puisse nourrir son esprit & le soutenir..... Heureux*, (dit-il) *ceux qui se plaisent à cultiver leur esprit par les Sciences..... Pendant que ces paroles roulent dans son esprit, il s'enfonce dans*

une ſombre Foreſt, où il apperçoit tout à coup un Vieillard qui tient un Livre en ſa main : ce Vieillard a un grand front, chauve & un peu ridé : une barbe blanche pend juſqu'à ſa ceinture ; ſa taille eſt haute & majeſtueuſe ; ſon teint eſt encore frais & vermeille, ſes yeux vifs & perçans, ſa voix douce ; ſes paroles ſimples & aimables : jamais il n'a vû un ſi venerable Vieillard ; en un mot, c'eſt Termoſiris : c'eſt un Preſtre d'Apollon. Je paſſe icy pluſieurs autres phraſes où l'on décrit ſes belles manieres & ſon caractere d'eſprit ; mais *jamais ſes Hiſtoires n'ont laſſé Telemaque :* Comment cela ſeroit-il même arrivé ? Termoſiris *prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui faiſoit connoiſtre les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. C'étoit un homme ſemblable à Linus & à Orphée ;*

c'eſt à dire, *inſpiré des Dieux. Lorſqu'il étoit reveſtu de ſa longue robbe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa Lyre d'or, les Tygres, les Ours & les Lions venoient le flater & leſcher ſes pieds: les Satyres ſortoient des Foreſts, pour danſer autour de lui: les Arbres meſmes paroiſſoient émûs, & vous auriez cru que les Rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accens: il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Heros & la ſageſſe des hommes, qui préferent la gloire aux plaiſirs.* Quels préparatifs! quelle avenue! l'édifice qui la ſuit doit être d'une magnificence extrême! N'attend-on pas icy le plus noble effort de la prudence? une Philoſophie conſommée: quelques ſecrets de cette ſageſſe Ægyptienne dont on a tant parlé? Mais

continuons, *Apollon*, (me disoit-il un jour,) *indigné de ce que Jupiter par ses foudres, troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en vanger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses fléches.* Voilà déja un Dieu fou & injuste tout ensemble : *fou*, parce que les pluïes sont necessaires pour la fécondité de la terre, & qu'elles ne sçauroient tomber sans orages, ny par consequent sans tonnerre : *injuste*, parce qu'il s'envange sur les Cyclopes, qui sont des ouvriers commandez & de bonne foy : ce ne sont point eux qui lancent les foudres. *Aussi-tôt le Mont Ethna cessa de vomir des tourbillons de flammes : on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer.* Je ne sçai s'il con-

vient fort à un Ægyptien de parler du Mont Ethna, comme les Grecs : mais je le passe à l'Auteur. *Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller :* Voilà une proposition generale, & par consequent inintelligible : N'y avoit-il que les Cyclopes qui eussent du fer & de l'airain ? & les autres Forgerons de l'Univers, n'en travailloient-ils plus ? *Vulcain furieux, sort de sa fournaise embrasée.* 1°. M. de la Motte doit appeller cela, *une colere indécente* de Vulcain. 2°. Comment cette fournaise étoit-elle embrasée, si depuis long-temps on n'y forgeoit plus rien? *Quoyque boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive suant & couvert d'une noire poussiere dans l'assemblée des Dieux :* Homere nous donne cette idée de Vulcain, mais à sa forge (lib. 18.)

ce Dieu même pour voir Thetis avec laquelle il avoit long-tems demeuré, a ſoin de s'eſſuyer.

στογγὺ δ'ἀμφὶ πρόσωπα, καὶ ἄμφω χεῖρ' ἀπομόῤῥυνε
αὐχένα τε στιβαρὸν καὶ ἐπήβολα λαχνήεντα.

Il fait des plaintes ameres, Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe & le précipite ſur la terre: Le ſage Termoſiris chante icy la grandeur des Dieux. En verité n'y a-t-il pas une prévention infinie dans M. de la Motte & dans ſes partiſans? ils trouvent le Telemaque agréable, majeſtueux, digne d'admiration: Homere n'a ni delicateſſe, ni ſublimité, ni même aucune juſteſſe d'eſprit, & cependant c'eſt la même choſe de part & d'autre, même ſelon M. de la Motte, ailleurs: car que prétendoit-il par ces paroles de l'Ode à Meſſieurs de l'Academie Françoiſe?

Notre âge retrouve un Homere
Dans ce Poeme ſalutaire,
Par la vertu même inventé.
Les Nymphes de la double Cime
Ne l'affranchirent de la rime
Qu'en faveur de la verité.

M. de la Motte ne s'eſt pas contenté de dire que les Poëtes ne ſont pas conſequens, & ſe contrediſent ſouvent (diſc. ſur l'Iliad.) il a voulu nous en laiſſer en lui-même un exemple illuſtre dans toute cette diſpute ſur Homere.

Mais voicy quelque choſe de plus plaiſant, & juſtement ſur *les Chevaux*, ce qui fait la matiere de ce Chapitre. *Son char vuide*, (le char d'Apollon) *faiſoit de luy-meſme ſon cours ordinaire pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement regulier des ſaiſons*: comment! ce char ſe conduiſoit lui même! il avoit cet eſprit là! il

ſçavoit donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement regulier des ſaiſons : ce qui a toûjours été regardé comme l'effet d'une ſageſſe éternelle? mais l'entend-on du char même ou de ſes chevaux ? du *Char*, quelle abſurdité? des *Chevaux*? Æthon, Pyrois, &c. étoient donc des chevaux bien raiſonnables? mais ne ſont-ce pas ces mêmes chevaux qui prirent le mords aux dents, & coururent à travers champ, lorſque Phaeton étoit monté ſur ce char celeſte ? jamais Homere n'auroit proferé une parole auſſi ridicule : diſons donc à notre tour : Pourquoy décrie-t-on Homere; c'eſt apparemment parce qu'il a trois mille ans, ou qu'on ne ſe veut pas mettre en état de le lire ? A quoi bon auſſi pâlir ſur ces livres de l'ancien temps, pendant que nous en avons de ſi beaux & de ſi ſenſez?

Apollon

Apollon dépouillé de tous ſes rayons fut contraint de ſe faire berger, & de garder les troupeaux du Roy Admette. Notre but n'étoit icy que de montrer ce char, raiſonnable certainement, & en conſequence trés-blâmable, pendant que tous les diſcours que le Poete Grec fait adreſſer à des chevaux ſont à couvert : mais je mets le reſte exprés, & pour de bonnes raiſons ; la principale : ne doit-on pas faire ſentir à M. de la Motte qu'il ſe connoît mal en Auteurs ? Quelle eſt la perſonne qui ſache ce que c'eſt qu'écrire, qui oſe comparer le Telemaque à l'Iliade, une declamation ampoullée au ſtyle pur de la nature ? Icy par exemple que vouloit nous dire l'Auteur ? 1°. *Je rencontray un vieillard, un preſtre d'Apollon nommé Termoſiris ;* 2°. *Ce Termoſiris m'enſeigna que je devois à l'exemple d'Appollon inſtruire les*

bergers. Si M. de la Motte y prend garde ces deux propositions seules tiennent 4. pages du Telemaque, mais 4. pages de quelle espece ? pleines d'épithetes qui ne disent rien à l'esprit, de phrases qui sortent des loix communes, & ne nous presentent qu'un merveilleux : je ne dis pas, déraisonnable, mais insupportable : Horace a pû dire d'Orphée que les arbres le suivoient, qu'il arrêtoit les vents, qu'il faisoit remonter les eaux des fleuves à leurs sources.

Unde vocalem temere insecutæ
Orpheâ sylvæ,
Arte materna rapidos morantem,
Fluminum lapsus, celeresque ventos:
Blandum & auritas fidibus canoris
Ducere quercus.
(Hor. lib. 1. Od. 12.

Horace a pû nous representer Amphion faisant marcher les pierres sous les auspices de Mercure.

Mercuri, nam te docilis magistro
Movit Amphion lapides canendo, &c.
(Hor. lib. 3. Od 8.)

Ou Bachus prêchant sur les rochers, & les Nymphes & les Satyres attentifs à ses leçons,

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem (credite posteri)
Nymphasque discentes & aures
Capripedum Satyrorum acutas:
Hor. lib. 2. Od. 19.

Tels sont encore ces beaux Vers de Virgile,

Pastorum musam Damonis & Alphesiboei
Immemor herbarum quos est mirata juvenca,
Certantes, quorum stupefacta carmine Lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus,
Damonis musam dicemus & Alphesiboei.

Il y en a un bon nombre de semblables dans Theocrite, &c. & ces expressions loin de choquer per-

sonne, raviſſent l'eſprit ; mais c'eſt un Poete qui parle, & ordinairement un Poete Lyrique ou enthouſiaſmé: Orphée, Amphion, &c. ſont ſuppoſez morts, leurs faits ſont des merveilles du vieux temps, appuyées ſur une réputation vague, on ne garantit rien, mais icy Telemaque parle *de viſu*, il rapporte un fait dont il ſe dit témoin, il a été preſent lorſque ces Tigres, ces Ours, &c. leſchoient les pieds de Termoſiris ; *il me recitoit des vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux des plus excellens Poetes favoriſez des Muſes : lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa Lyre d'or ; les Tigres, les Ours & les Lions venoient le flatter, & leſcher ſes pieds, les Satyres ſortoient des foreſts pour danſer autour de luy ; &c.* Toute cette deſcription eſt incroyable, mal-

imitée des anciens, & ne vaut pas à beaucoup prés l'Antiphate & le Polypheme d'Homere : pourquoy donc traiter les recits de l'Odyssée de contes de vieilles, & nous vanter cecy comme divin ?

Mais quelle contradiction encore ? Termosiris ne chante que la grandeur des Dieux, & la premiere chose qu'on luy fait dire, c'est precisément ce qui les deshonore : Homere nous rapporte quelquefois ces sortes de circonstances, mais par occasion & lorsque la suite de son Poëme l'exige : icy c'est en prêchant, & c'est même par là, c'est-à-dire par les sottises de Jupiter & d'Apollon, par l'abbaissement & l'ignominie d'Apollon & de Vulcain que l'on commence ce sermon : cependant écoutez ces graves Censeurs ; l'Iliade fait pitié ; & jamais on n'a mieux gardé les bienséan-

ces que dans le Telemaque.

CHAPITRE VIII.

De quelques raisonnemens du Livre de la Corruption du Gouſt, & des répetitions d'Homere.

TURNUS après avoir tué Pallas, & s'être revêtu de ſes armes, l'inſultoit, mais le Poëte Latin ajoûte auſſi-tôt cette belle Sentence.

Neſcia mens hominum fati ſortiſque futuræ.

C'eſt la conduite de M. de la Motte à l'égard d'Homere, il ignoroit ſans doute le ſort de ſes invectives, ou ſi l'on veut, de ſes objections: mais que dit le Vers ſuivant:

Et servare modum rebus sublata secundis.

Le Censeur comblé de louanges de la part des ennemis d'Homere ne s'étoit-il pas encore persuadé que sa préface sur l'Iliade, semblable à ces Citadelles imprenables, soutiendroit facilement tous les assauts ?

Nous n'avons garde de nous comparer icy à Ænée ; Madame Dacier, selon tous les sçavans, selon tous les Juges équitables, a eu la gloire de terrâsser le nouveau Turnus ; mais quoique l'on publie sa bravours avec plaisir, reconnoit-on un poids égal dans tous les coups qu'elle a portée à l'ennemi ? approuvons-nous pour cela tout le livre *de la Corruption du Goust* ? croyons-nous Homere infaillible, ou même beau dans toutes les parties de l'Iliade ? je destine deux chapitres à faire voir le contraire ; celuy-cy sera

pour Madame Dacier & pour les Repetitions du Poëte Grec. Dans le suivant Homere paroîtra seul desarmé, & avec tous ses défauts: aprés cette Critique, dequoy M. de la Motte pourra-t-il se plaindre ?

1°. On ne me niera pas que le Livre *des causes de la Corruption du Gouſt* ne soit par tout plein de feu: ne marque même dans Madame Dacier une imagination fleurie. Disons plus, les raisons y sont ordinairement serrées, elles y marchent, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi & avec fierté, & d'un certain air, qui brusque noblement M. de la Motte, il plait donc, cette fermeté n'est jamais desagreable, cependant voicy trois griefs: on y reprend, le titre, les injures, & certains raisonnemens foibles ou prétendus tels; examinons.

1°. Le *Titre*, le Livre (dit-on), n'y

n'y répond pas assez, ne veut-on pas nous montrer que notre goût est corrompu, & pourquoy ? mais comment le doit-on faire ? est-ce en avoüant que *l'éloquence de la chaire a été portée de nos jours à un trés haut degré de perfection*, (Corrupt. du Gouſt. pag. 29 ?) *sans parler de ces grands personnages que nous avons perdus, & qui ont acquis une gloire immortelle, nous en voyons encore aujourd'hui*, (dit Madame Dacier) *& sur tout dans le Parquet, qu'Athenes & Rome auroient comptez autrefois parmi leurs plus grands Orateurs.* On l'avouë, la France & en particulier les Cours Souveraines ont de quoy se glorifier ; mais par-là il ne reste plus que la Poësie pour laquelle le goût se soit depravé : qui doute donc à present que ce Titre (*des causes de la Corruption du Gouſt*) ne soit trop general ? le raisonnement est fondé.

Mais si le Livre n'est qu'une critique du discours de M. de la M. une défense d'Homere ; pourquoi encore ce titre *de la Corruption du Gouſt* ? Tout est-il perdu, si l'on ne lit plus Homere, renversé, si ses Poëmes sont proscrits ? je crois avoir demontré qu'Homere étoit un grand maître, Madame Dacier l'avoit prouvé avant moy, & toute la terre en a toûjours été persuadée : mais supposons qu'Homere soit absolument ignoré, ce defaut de connoissance entraînera-t-il necessairement la corruption du gouſt ? on n'oseroit l'affirmer ; je soûtiens seulement, & je l'ay déja dit (2. part. chapitre) qu'un dégouſt total ; & aussi marqué qu'est celuy de M. de la Motte pour Homere est en luy, & seroit en tout autre une preuve sensible de maladie ; Mais on avouë qu'il y a quelques beautez dans ce Poete ? ce n'est pas assez ; les

beautez y ſont en grand nombre, elles frappent, elles charment toutes les perſonnes de bon gouſt; au reſte, elles ne rendent point le titre *des cauſes de la Corruption du Gouſt* plus juſte; convenons que les trois quarts du Livre ſont employez uniquement à la défenſe d'Homere, & que *ces cauſes de la Corruption* n'y tiennent que 40. pages.

2o. A l'égard des *Injures*, réſolus de n'en point dire nous-mêmes, devons-nous parler de celles qui ſe ſont dites dans la querelle? il n'y a pas d'apparence de s'en taire, elles ont fait trop de bruit.

Lorſque le Livre de Madame Dacier parut, M. de la Motte par un tour d'Orateur dont il ſe plaint luy-même quelquefois, tâcha de prévenir le public en ſa faveur; c'eſt manifeſtement tout le but de la troiſiéme partie de ſes réflexions. 1o. L'on y défend d'a-

bord l'Ode intitulée *l'Ombre d'Homere* : M. de la Motte la reconnoît obſcure dans les premiers Vers : 2°. de là on paſſe à l'eſtime dûë aux anciéns Auteurs, M. de la Motte en parle d'une maniere fort ſenſée : *ſans eux nous ſerions encore dans la barbarie, ſi nous ne les avions trouvez, il euſt fallu de nouveau defricher tout, paſſer par les commencemens les plus foibles, acquerir, pour ainſi dire les arts piece à piece* : il veut qu'on les peze *au même poids que les Modernes, que quand les idées du beau ſont connues, on meſure tout indiſtinctement à cette regle* : la demande eſt des plus équitables, *Horace*, (dit-il encore) *n'impoſoit pas plus de ſon temps que Malherbe du ſien, ni Longin & Denys d'Halycarnaſſe que les Rheteurs de nos jours.* On le croit comme luy : En fait d'idées generiques, de réflexions morales & inappliquées, M. de la

M. eſt toûjours charmant. 3°. Mais à cet article ſuccede celui dont j'ai deſſein de parler, ces injures groſſieres, ces outrages prétendus ; il eſt vrai que M. de la M pouſſe ici des gemiſſemens qui m'ont touché, il déclame contre la Satyre qu'il juge indigne des bons citoyens, pernicieuſe à l'état, &c. Il dreſſe luy-même le catalogue de ces injures répandues dans le Livre *des cauſes de la Corruption du Gouſt ; ſouvent même* (ajoûte-t-il (*elle ne m'a pas trouvé digne qu'elle ſe donnaſt la peine de les aſſaiſonner du moindre tour.* On peut ſentir par l'arrangement ou plutôt le dérangement de cette phraſe combien M. de la Motte en a été troublé ; mais enfin elles étoient imprimées, de les cacher ce n'étoit plus une choſe poſſible, de les diſſimuler, inutile, qu'a-t'on fait ? M. de la Motte a cru qu'elles pourroient ſervir à exci-

ter l'indignation des Lecteurs, il en a composé un extrait fort long: non pas sans regret, mais enfin il a jugé ce parti le plus avantageux; les plus violentes de ces injures se trouvent selon les citations du plaignant, *Corrup. du Gouſt*, pag. 105. 101. 187. 396. 53. 223. 18. 417. 418. 109. 165. Là dessus voici quelques petites reflexions.

1° Si l'on en croit celui qui se dit maltraité, les moindres termes passeront toûjours pour injures, on ne pourra plus luy dire qu'il *se trompe, qu'il est dans l'erreur, qu'il ne s'entend point*, &c. si on l'écoute, comme son dessein est de réduire son adversaire au silence, comment effectivement luy parler? Il faut donc de necessité distinguer entre un terme veritablement injurieux, & celui qui n'exprime que la verité: donnons-en un exemple pris *des causes de la Corruption du Gouſt*, & cité par M. de la M. dans sa liste.

Que M. de la Motte n'entende ni le Grec ni le Latin, cela eſt pardonnable ; mais il devoit au moins ſçavoir le François. Icy M. de la Motte ſe plaint, on luy a dit une injure : quelle eſt elle? Premierement à l'égard du Grec, il a fait un aveu authentique qu'il l'ignoroit (diſc. pag dern. & ailleurs. 1. Rep. p. 56. 2. Rep. pag. 140.141. & ailleurs.)ce n'eſt donc point l'inſulter que de luy dire qu'il n'entend point la langue du Poëte dont il parle.

Secondement pour le Latin je n'ay garde de ſoûtenir qu'il ne le ſçait point ; ce n'eſt pas non plus ce que Madame Dacier luy a voulu faire voir ; mais elle luy a dit, & a eu raiſon de luy dire, ſur la comparaiſon d'Ajax à un âne, il n'a pas entendu l'interprétation latine, & cela eſt vray, puiſqu'il y prend un *pré* pour un *bled*, &c. à moins

qu'on ne l'excuſe de cette maniere, il en a parlé en l'air & ſans s'être donné la peine de la lire ; en effet cela luy eſt arrivé plus d'une fois :

Troiſiémement, *il devoit au moins entendre le François*. Madame Dacier veut dire, que ſa traduction Françoiſe devoit au moins lui épargner cette faute, puiſque cette comparaiſon y eſt rendue dans le ſens de l'original, & qui peut nier que ſa Critique ne ſoit juſte : concluons, où eſt à preſent l'injure, le tort qu'on fait à M. de la Motte ?

2°. Ma ſeconde réflexion : ſelon M. de la Motte, *les injures partent d'une paſſion qui n'entend point ſes intereſts*, & il a cru ſans doute entendre les ſiens, en nous les remettant ſous les yeux : ſuite de contradictions dans M. de la Motte. Si Madame Dacier va elle même contre ſes intereſts :

pourquoy s'en plaindre ? il devoit s'en réjoüir.

3°. Une troisiéme : les injures touchent-elles ordinairement que des esprits mal faits & peu instruits? Mais si cela est, M. de la Motte avec sa liste regarde par avance ses Lecteurs comme ignorans, mauvais Juges, &c. n'étoit-ce pas un bon moyen de les prévenir en sa faveur ?

4°. Enfin ces injures répandues dans un gros in-douze, devenoient presque imperceptibles. M. de la Motte veut-il apprendre ce qu'a produit sa collection ? le Lecteur qui ne croit pas devoir condamner M. de la Motte sans l'entendre, va lire le passage dans l'endroit cité du livre *des causes de la Corruption &c.* Voilà une injure, mais il est bien aise de sçavoir si elle est appuyée de quelque raison solide : il le trouve presque par tout, mais qu'en ar-

rive-t il ? il eſt luy-même indigné, & la citation de M. de la Motte, cette citation qu'il n'a donnée que pour rendre le Livre de Madame Dacier odieux, tourne ſur le champ contre ſon diſcours ſur l'Iliade, pourquoi ſes Lecteurs ne ſe divertiroient-ils pas de ces railleries qu'ils trouvent dans Madame Dacier, M. de la Motte avouë luy-même que *quelques-unes l'ont diverti quoiqu'à ſes dépens* (2. Rep. pag. 44.)

3°. Mais je viens aux raiſonnemens du livre *de la Corruption du Gouſt*, ſont-ils tous d'une force à l'épreuve de toutes les Critiques ? la Logique la plus délicate n'y trouve-t-elle rien qui la bleſſe, ou contrediſe ſes maximes ? en general on a vû contre les inſinuations de Monſieur de la Motte que Madame Dacier ne raiſonnoit pas toûjours prejugé, toutes ſes batteries n'ont-elles pas

été renverſées ; & qu'y a-t-il dans ſes deux réponſes que des répetitions certainement plus ennuyeuſes que celles qu'il reprend dans Homere ? cependant Madame Dacier ne ſatisfait pas également par tout : que M. de la Motte remarque bien cecy, c'eſt une preuve qu'on le juge ailleurs ſelon la juſtice.

1o. Sur le diſcours d'Hector & d'Antiloque à leurs Chevaux, que veuleut dire ces paroles de Madame Dacier ; le Poeme Epique *eſt une fable tout comme celles d'Eſope ; dans la fable non ſeulement les beſtes, mais les plantes meſmes parlent, & ont du ſentiment :* il faut l'avoüer, ce rapport entre une fable comme celles d'Eſope, & une fable comme l'Epopée m'eſt abſolument inconnu : je crois avec M. de la Motte (2. Rep. pag. 130.) que Madame Dacier *confond icy differentes eſpeces de fable.*

2°. A l'égard du Cheval d'Achille, qui parle & prophetiſe même (Iliade 19.) elle a raiſon de dire que l'endroit eſt charmant & bien menagé; mais il faut l'entendre, & d'ailleurs il n'eſt point ſemblable aux diſcours d'Hector & d'Antiloque, puiſque dans les uns l'homme parle au Cheval, & dans l'autre c'eſt le Cheval qui parle à l'homme, les diſcours des deux Heros ſont naturels; icy la choſe n'arrive que par miracle; en un mot il n'y a de l'une à l'autre aucune relation ſenſible.

3°. Madame Dacier apporte une troiſiéme raiſon priſe de l'uſage des Orateurs: *A ne regarder ces diſcours que du côté de l'éloquence & de ce que l'art oratoire permet & qu'il enſeigne même, il n'y a rien là qu'on puiſſe blâmer; un Orateur dans la paſſion parle à tout, & fait tout parler:* nous ne ſommes pas icy au veritable point de

vûe, & M. de la Motte de son côté ne prend pas la chose comme il le faudroit. Ciceron (*Orat. pro Milone*) apostrophe *les tombeaux, les bois, les Autels de la Ville d'Albe*, & en même temps *Jupiter*, pour rendre ce temoignage que la mort de Clodius ne leur avoit point été desagreable : *Vos enim Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obtestor, vosque Albanorum obruta Aræ sacrorum populi Romani sociæ & æquales, &c. tuque ex edito tuo monte Latialis Jupiter. &c.*

Pourroit-on autoriser les discours d'Hector & d'Antiloque par de semblables figures ? les deux Heros de l'Iliade parlent à leurs chevaux : Ciceron en parlant à des Romains detourne seulement son discours pour leur montrer adroitement que le ciel même conspiroit à la mort de Clodius, que les Dieux en auroient delivré la

terre, ſi Milon ne l'avoit fait : ces manieres de s'exprimer, l'une directe, l'autre de détour, n'ont entr'elles aucun rapport.

Ce ſont les Poëtes qui nous fourniſſent les plus beaux exemples d'apoſtrophes : Turnus, aprés ſa fuite (Æneid 9.) hors de lui-même, plein de honte & de rage, s'adreſſe aux Vents,

Vos ô potius miſereſcite venti
In rupes in ſaxa, volens vos Turnus adoro
Ferte ratem. . . .

Monime, dans Racine (Mitrid.) prend ſon Diadême en fureur, & lui parle,

Et toy fatal tiſſu, malheureux Diadême,
Inſtrument & témoin de toutes mes douleurs
Bandeau, que mille fois, j'ay trempé de mes pleurs,
Au moins en terminant, ma vie & mon ſupplice :
Ne pouvois-tu me rendre un funeſte ſervice ?
A mes triſtes regards, va ceſſe dû t'offrir, &

Don Diegue, dans Corneille, (Cid.) s'indigne contre son épée, & la quitte pour jamais.

Et toy, de mes Exploits, glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace, inutile ornement, &c.

Ajax, dans Sophocle, (Ajax.) au desespoir, & ne daignant plus avoir aucun commerce avec les mortels injustes; se tourne vers le Soleil, & la Lune, & pousse vers ces Astres, cette espece de rugissement:

Σὺ δ' ὦ τὸν αἰεὶ κρατὸν δίφρηλατῶν
Ἥλιε, πατρῴαν τὴν ἐμὴν ὅταν χθόνα
Ἴδῃς, ἐπισχὼν χρυσονώτου πτέρυγα
Ἄγγελον ἀστοῖς τοῖς ἐμοῖς μόρου τ' ἐμοῦ
Τέγγῃ πατρὶ, τῷ δυστυχῆ τροφῷ &c.

Et toy Soleil, qui monté sur ton char, traverses si majestueusement les routes celestes; lorsque tu appercevras ma Patrie, là arrestant tes resnes d'or, annonce je te prie, à ce venerable Vieillard,

à cette infortunée qui m'a donné le jour ; annonce-leur mon déteſtable ſort, ces injuſtices qu'on fait à leur fils Ajax, &c.

Ces apoſtrophes, & ſur tout la derniere, marquent toutesu n trouble qui a quelque choſe de grand qui nous enchante ; mais ſuppoſé que pour les diſcours d'Hector & d'Antiloque, Homere, ce qui n'eſt point, eût beſoin de juſtification ; ſerviroient-elles à le juſtifier ? Diſtinguons, je dis que Madame Dacier & M. de la Motte, ou ne s'entendent point icy, ou ne raiſonnent ny l'un ny l'autre exactement ; les apoſtrophes & les diſcours de l'Iliade conviennent & different : il y a de la difference, à conſiderer ſeulement le tour, ou ſi l'on pouvoit le dire icy, leur maniere d'être ; mais entant que les unes & les autres ſont un fruit, un effet de la paſſion ; il y a une conformité

mité entiere, admirable ou à excuſer par les mêmes argumens : eſt-il moins ridicule d'apoſtropher les Vents, *des Bois*, *un bandeau*, *une épée*, *le Soleil*... que des Chevaux ? encore ceux-cy ont-ils du ſentiment & quelque inſtinct ? Ne dit-on pas tous les jours que le chien eſt un animal flateur, plein d'amour & de reconnoiſſance, &c.

Madame Dacier peche donc icy, parce que les exemples qu'elle apporte, contre M. de la Motte, paroiſſent d'une autre eſpece ; mais M. de la Motte de ſa part, doit-il inſiſter ſur cette difference ? elle n'ôte point aux apoſtrophes, des Orateurs & des Poëtes, cette paſſion qui en fait le caractere dominant ; par conſequent il y reſte toûjours un fond d'où l'on tireroit, à bon droit, la juſtification d'Homere : mais j'ai prouvé qu'il n'en avoit aucun beſoin.

2o. M. de la Motte (disc. pag. 64.) avoit attaqué les répititions d'Homere, mais d'un air de confiance à faire trembler les érudits : *Ce défaut regne dans Homere à un excés, qui ne devroit point lui avoir laiſſé de défenſeurs, & je ne ſuis pas moins étonné des Apologies que de la faute même.* Madame Dacier (corrupt. du goût pag. 162. & ſuiv.) défend le Poëte Grec de toutes ſes forces : mais, oſerois-je encore le dire, M. de la Motte avoit fait les raiſonnemens les plus foibles, & les réponſes de Madame Dacier ne mettent point Homere à couvert.

1o. *Pour moy*, (ce ſont les termes de M. de la Motte) *je penſerois, tout deſobligeant que ce ſoupçon puiſſe être, qu'Homere aimoit à groſſir ſon Ouvrage de ce qui ne lui coutoit plus rien, & que le plaiſir de récrire ſes Vers,*

lui en cachoit l'inutilité & le couvre-temps : Voilà, peut-être l'accusation la plus bizarre que l'on ait jamais inventée, elle ne tomberoit pas seulement dans l'esprit d'aucun autre que de M. de la Motte : mais je lui demande une chose, M. de la Motte a fait quelques Odes, composé la nouvelle Iliade, écrit quelques Fables ; se croit-il plus de merite que n'en a eû l'Auteur de l'Iliade & de l'Odyssée Greque ? Est-il, selon ses propres pensées, plus grand Poete qu'Homere ? Parlons philosophiquement, n'affectons point une modestie ridicule ?

Sume superbiam
Quæsitam meritis...

Ouy, M. de la Motte est, doit passer, & c'est la moindre chose, pour un Poete aussi excellent qu'Homere : hé bien, lui repliquerois-je, je ne prétens point le lui

nier, & je le mets icy à la place d'Homere : un Poete de vôtre rang : vous que la renommée a préconisé par tout : vous qui, à present, semblez donner les ordres sur le Parnasse ; estimez-vous assez peu le public pour lui présenter des Vers, qui le dégouteront infailliblement ? Quoi ! *vous aimez à grossir vostre Ouvrage, de ce qui ne vous coûte plus rien, & le plaisir de récrire vos Vers vous en cache l'inutilité & le contre-temps ?* M. de la Motte ne seroit-il pas choqué du compliment ? ne diroit-il pas comme dans l'Ode de la *Reputation ?*

J'ay beau, d'inutile fumée
Traiter icy la Renommée.
Mon cœur la défend contre moy,
Malgré la raison qui m'éclaire,
J'aime encore cette chimere
Toute vaine que je la voy.

D'où vient donc supposer dans

Homere, cette indifference pour ſa propre réputation ? cette baſſeſſe d'eſprit, de récrire ſeulement ſes Vers? M. d. l. M. n'eſt-il pas bien injuſte, à l'égard d'un Poete de qui il tient tout ? Ce ſont là, ſans doute, de ces penſées que les Græciſans ſont *incapables de créer ?* il a raiſon.

2°. Madame Dacier répond, 1°. Que ſi ces repetitions étoient de la nature dont le prétend M. de la Motte, *elles n'auroient échappé, ny à Lycurgue, ny à Piſiſtrate, ny aux Philoſophes Calliſthenes, Anaxarque & Ariſtote, qu'Alexandre employa à revoir ces Poëmes ſur les meilleures copies ;* c'eſt prendre le change : ces éditions, celle de Zenodote, celle d'Ariſtarque ; en un mot, tous les exemplaires de l'Iliade, dans l'idée de M. de la Motte, devoient avoir les mêmes défauts : ces défauts venoient de

l'Auteur, de son badinage, & de cette envie de recopier ses Vers.

2°. *On sçait que les Atheniens n'aimoient pas les repetitions* : hé bien, (dit M. de la Motte) ce n'est aussi que par respect qu'on les a laissées dans l'Iliade, *c'est la superstition & non le plaisir qui a conservé tout.* (2. Rép. p. 113.)

3°. *C'est une coûtume*, (dit Madame Dacier) *que l'on respecte dans Homere ; parce qu'on la trouve dans les Livres Saints* : icy M. de la Motte prie Madame Dacier *de trouver bon qu'il écarte respectueusement* les Livres Saints, *d'une dispute aussi frivole que la leur* ; (2. Rép. p. 108.) en effet, ce n'est pas une preuve qui puisse convaincre, ou il faudroit la tourner autrement.

4°. Madame Dacier nous donne encore deux réponses : La premiere, *ces répetitions n'ont pas blessé les Anciens* : cela ne signi-

ſie autre choſe, chez M. de la Motte, ſinon, que ces grands Hommes n'en ont rien dit ; replique qui doit paſſer contre un argument négatif. La ſeconde, *Macrobe*, (Saturnal. chap. 15.) *les loüe expreſſément : Je n'y ſçaurois que faire* (ajoûte M. de la Motte) *& Macrobe, ny Madame Dacier, n'empêcheront pas que la pluſpart des hommes n'en ſoient bleſſez, & ce qu'il y a de pis, qu'ils ne rendent de bonnes raiſons de leur dégoût.*

Juſqu'icy, M. de la Motte avoit répondu fort prudemment ; mais cette derniere phraſe eſt-elle un fruit de la réflexion ? Que penſer auſſi de ces paroles de ſon diſcours : *Il ne faut que connoître la nature de noſtre eſprit, pour être perſuadé que ces répetitions n'ont jamais pû être une ſource de plaiſir.*

Premierement, M. de la Mot-

te donne à l'esprit, ce qui dépend de l'imagination, du temps, du génie des langues, &c.

2°. En second lieu, qui lui a dit qu'au siecle d'Homere, les répetitons n'étoient pas de mode ? je lui soûtiens qu'elles en étoient, qu'on les affectoit, que c'étoit, par consequent, une source de p aisir, & pour l'esprit & pour l'oreille ; *l'esprit* préfere toûjours la facilité à la contrainte ; une diction coulante à des phrases trop variées, & par là souvent pleines de termes obscurs ou inintelligibles : *l'oreille*, n'est-elle pas charmée des répetitions agréables, je dis agréables pour l'harmonie seule ; car elles plaisent quelquefois, indépendamment de la pensée.

Pour avoir une juste idée des répetitions de l'Iliade, il ne faut jamais oublier deux choses : la premiere, que les répetitions sont d'elles-

d'elles-mêmes indifferentes : la seconde, que l'on chantoit les Vers d'Homere & de son temps, & dans les siecles qui l'ont suivi.

1o. Ce qui est indifferent en soy, se fait ou ne se fait pas chez une Nation à sa fantaisie ; les habillemens sont de ce genre, il est inconcevable de combien de sortes on en a fait, combien nous les changeons encore tous les jours ; & il y a de même mille autres choses qui durent ou s'évanoüissent, seulement parce qu'elles dépendent de nos vûës, de nôtre volonté : les Langues, si l'or y fait réflexion, & sur tout le Poëtique des Langues sont absolument de ce goût : quelle preuve en donner ? je n'irai point chercher des exemples étrangers, nôtre François ou Gaulois, que M. de la Motte devroit connoître mieux que personne, en fournit lui seul plus qu'il n'en faut : Combien nô-

tre Poesie a-t'elle changé de fois ? a-t'elle fait de tours, s'il est permis de s'exprimer ainsi, avant que d'arriver aux Odes ou à l'Iliade de M. de la Motte ? D'abord ce n'est qu'une fureur de trouver des consonances : ensuite on fait des Vers sans distinction de rimes masculines & feminines ; tel est encore le Virgile de Saint Gelais : nos Poetes s'imaginent que ces rimes entrelassées feront plaisir, on l'experimente avec succés ; & dans les grandes Pieces & dans les Odes : M. de la Motte croit-il que lui, ou Despreaux, ou Malherbe ayent fixé, sans retour, la versification Françoise ? il se tromperoit ; c'est l'imagination, la fantaisie du peuple qui est icy la maîtresse ; nous sommes assez exacts à entrelasser les consonances : mais où est la loy qui le prescrit ? qui nous a dit qu'il n'y avoit pas un certain a-

grément dans une ſuite de rimes toutes maſculines, comme ſont certains chœurs de Garnier, ou toutes feminines, telles qu'il s'en trouve dans pluſieurs de nos anciens Poetes ? Si l'on objecte que les premieres ne ſont pas aſſez ſonores, n'y a-t'il pas des ſujets & des ſons pour tout, je dis proportionnez entr'eux, de maniere qu'à un tel ſujet, tel ſon, telle harmonie conviendra mieux que tel ou telle autre ? qui doute, par exemple, qu'une verſification moins forte, moins ſonore & moins bruyante, telle que ſont les rimes maſculines, ne ſoit plus expreſſive, & par conſequent la plus propre pour les pleurs & pour la triſteſſe? &c.

Le Roy, le Pere des Dieux
Tient les Cieux,
Deſſous ſon obéiſſance :
Neptune la Mer tempere,
Et ſon Frere,
Sur les Enfers a puiſſance.

Mais ce petit Dieu d'aimer,
Terre & Mer,
Et le plus bas de la Terre,
D'un Sceptre victorieux
Glorieux,
Sous son pouvoir tient & serre.

(Du Bellay Od. 3.)

On aimoit autrefois ces petits Vers, & les Poetes du temps de François I. en sont pleins : M. de la Motte pourroit-il nous donner de bonnes raisons, pourquoi l'on n'en fait plus ? nous prouver qu'ils sont desagréables ? que la Poesie Françoise ne les souffriroit pas à présent ? & au contraire, n'auroit-on pas droit de lui repliquer d'un côté, que la cadence en est naturelle ; & de l'autre, que vû la varieté des sujets, il n'y a point de tournure ou d'arrangement de Vers, qui pour exprimer telle passion, tel mouvement, tel degré de mouvement, ne soit pré-

ferable à toute autre ?

Mais écoutons M. de la Motte lui-même, il nous avoüera que l'imagination & la fantaisie servent encore icy de regles.

C'est ainsi que l'aspect de diverses maximes
Vient tour à tour m'embaraſſer,
Jusques aux choix des Vers, & sur l'ordre des rimes
Je trouve même à balancer.

Je ne sçais si je dois, par des rimes croisées,
Construisant d'abord un Quadrain;
Joindre de deux Tercets, les rimes reposées,
Dans un terme égal & certain.

Tantôt dans chaque Strophe, à l'exemple d'Horace,
J'aime un accord moins repeté;
Et qu'aprés un grand Vers, elle tombe avec grace,
Par un Vers plus précipité.

Mais c'est trop hésiter, mon doute est inutile
Suivons tous ces chemins divers;

L'Art eſt de varier, ſon ſujet & ſon ſtile,
Et la cadence de ſes airs.
(Od. de la Varieté.)

Si Homere étoit revenu au monde, lorſque M. de la Motte a évoqué ſon ombre, ces Strophes n'auroient pas manqué de lui faire faire quelques réflexions ſur le procedé de M. de la Motte : au lieu de dire toutes ces belles Sentences dont l'Ode eſt remplie ; il auroit pris celle de la *varieté*, & lui auroit demandé d'où lui vient, à lui, M. de la Motte le gouverneur du Parnaſſe François, d'où lui vient (dis-je) cet embarras *ſur les Strophes*, *ſur l'ordre des rimes*, *&c.* & en particulier, pourquoi il ſe raſſure par ces paroles :

Suivons tous ces chemins divers.

C'eſt une preuve (diroit-il) que vous n'êtes encore fixé ſur rien,

que la chose dépend encore de vous ; que les François ne sont point encore déterminez là dessus ; autrement, ce seroit à vous à suivre leur goût, & non pas à eux à s'accommoder au vôtre : Mais de quel droit avez-vous censuré mes répetitions ? quoi ! vous êtes vous-mêmes incertain sur vos propres Vers ! vous connoissez à peine la centiéme partie de ce qui se pratiquoit de mon temps : en un mot, vous n'avez aucune idée de l'ancienne Grece, & vous prétendez juger de ma Poësie : d'une chose arbitraire, par des réflexions Métaphysiques de faits, faits qui dépendent de la fantaisie, par des principes chymeriques & inapplicables : apprenez donc que les répetitions étoient, dans mon siecle, une beauté ; que l'on en trouvoit encore trop peu dans mes Ouvrages ; que c'est la difference des matieres qui m'a as-

treint à en mettre un ſi petit nombre : que ſi, en diſant de nouvelles choſes, les termes avoient pû être par tous les mêmes, ç'auroit été pour moi le moyen de plaire infiniment davantage ; le goût de vôtre ſiecle n'eſt pas le même : ſuivez-le, qui vous en empêche ? mais ne parlez que de ce que vous entendez.

M. de la Motte ſeroit aſſez embaraſſé ſi on l'obligeoit de renverſer le moindre de ces raiſonnemens : veut-il qu'on lui montre que les Orientaux ont toûjours eû, & conſervent encore ce goût des répetitions ? que c'eſt l'élegance de chez eux ? qu'il ne connoiſſent point de ſtyle plus beau, plus propre aux grandes penſées, aux pieces ſublimes ? mais je paſſe à ma ſeconde réflexion.

2o. Les anciennes Poeſies ſe chantoient toutes, on en a des preuves par vingt Hiſtoires ; l'I-

liade étoit donc chantée : mais si c'eſt un fait conſtant, la voilà auſſi rehabilitée dans l'eſprit de tous les connoiſſeurs en chant : Prenons par exemple le premier Livre.

1°. Chryſes irrité contre Agamemnon commence un imprécation par ces deux Vers.

Κλῦθι μεῦ ἀργυρότοξ' ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας
Κίλλαν τε ζαθέην τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις.

Vers la fin, appaiſé par ce qu'on luy a renvoyé ſa fille, il benit les Grecs, & commence cette benediction par la répetition de ces mêmes Vers : je dis que ſi l'Iliade eſt chantée, c'eſt une beauté que d'employer les mêmes termes dans les deux endroits.

2o. On portera le même jugement de ces deux Vers.

ἦλθε δ' ἀνθ' ὅλης
Οὐρανόθεν, πρὸ γὰρ ἦκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη

Κλῦθι ὅμως θυμῷ φίλῳ σοὶ τι κηδομένῃ περ

Pourquoy au but de ſix Vers le Poete repete-t-il ces deux? la circonſtance eſt changée; là c'étoit le Poete qui parloit, icy le diſcours eſt direct, & l'effet des paroles en eſt plus beau avec le chant: ainſi de la troiſiéme perſonne, on en fait ſeulement la premiere.

Οὐρανόθεν πρὸ δέ μ' ἧκε &c.

3°. Telle eſt encore la répetition qui ſe trouve dans le diſcours d'Achille à Thetis.

Χρύσης δ' αὖτ' ἱερεὺς ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος
Ἦλθε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
Λυσόμενός τε θύγατρα, φέρων τ' ἀπερείσι' ἄποινα &c.

Le Poete avoit dit luy-même.

Οὐ γὰρ ἦλθε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν
Λυσόμενός τε θύγατρα &c.

D'où vient que tous les autres

Vers au nombre de dix ſont repetez ? n'eſt-il pas évident que la ſeconde fois Homere a ſeulement cherché la liaiſon ? il a donc affecté la repetition du reſte ; c'eſt que ces Vers en chant & ſur tout ſuppoſez dans la bouche d'une autre perſonne dont ils compoſent le diſcours devoient cauſer deux plaiſirs : 1°. *à l'oreille*, celuy de la répetition : 2°. *à l'eſprit* celui d'un ſens ſuivi, different de celuy de l'endroit où les Vers ont été mis la premiere fois.

Or cecy eſt bien éloigné de cette noble idée de M. de la Motte qu'Homere *aimoit à groſſir ſon ouvrage de ce qui ne luy coutoit plus rien.* (diſc. pag. 65.) Je raiſonne autrement : du tems d'Homere, on aimoit les repetitions pour des occaſions differentes, pour les diſcours de diverſes perſonnes ; le grand art étoit de ſçavoir remettre en uſage les mê-

mes termes : c'étoit une geſne pour le Poete, une torture pour ſon imagination : mais la Poeſie en devenoit plus belle, le même chant revenoit de tems en tems comme nos refreins, & de même que ces refreints ſont un plaiſir charmant lorſque ſous les mêmes paroles ils nous preſentent differens ſens, où le même ſens pour des choſes toutes differentes : de même alors on étoit ravi de voir les mêmes termes ſervir à exprimer diverſes penſées, à former des diſcours d'un deſſein tout autre que le premier : Homere réuſſit admirablement dans ces refreints, il en a plus employé qu'aucun autre Poete, auſſi ſes Poëſies ont-elles charmé ſon ſiecle, & même toute la poſterité ? mais la diverſité des matieres ne luy permet pas toûjours ces agrémens : que M. de la Motte réponde à ces réflexions.

CHAPITRE IX.

Des veritables défauts d'Homere.

1°. UNE objection qui se presente naturellement contre le chant & les répetitions d'Homere, c'est que par là le Poeme Epique ou plutôt l'Iliade retombe dans l'inconvenient reproché à nos Opera, les Heros s'y entretiendront en chantant, & comment aprés cela sauver la vrai-semblance?

2°. Sans entrer en aucun détail, ni citer à Monsieur de la Motte aucun ancien : rien ne m'oblige à luy nier le fait : cependant je crois que les Poemes d'Homere étoient d'abord sur le pied que furent depuis les

Tragedies : c'étoit des récits entremêlez de chants ; mais dans ces longs Poemes les recits devenoient quelquefois ennuyeux, on ne choisit plus que les plus dramatiques : & de là se formoit insensiblement la Tragedie & ses chœurs : on doit être persuadé qu'elle n'a point eu d'autre origine ; mais voicy dans Homere des défauts plus marquez.

2°. Nos Romans, sur tout ceux qui sont pris ou imitez des Espagnols, nous presentent quelque fois des surprises infiniment touchantes ; ces surprises dépendent absolument du Poëte, elles sont toûjours de l'espece qu'il luy plait d'inventer, il peut y en avoir pour le Poëme Epique, comme pour les discours les plus bourgeois : je dis qu'Homere de ce côté là est & doit paroître inferieur à plusieurs de nos Romanciers, non pas qu'il dût ou pût

dans son sujet employer les mêmes intrigues ; il les falloit peut-être differentes & plus graves, mais en general l'Iliade en est trop dénuée. Mais vous blâmez M. de la Motte d'en avoir cherché pour son Poëme François ? non pas d'en avoir cherché, le dessein en étoit merveilleux s'il eût bien choisi ; mais je lui ay soûtenu que celles qu'il y avoit inserées, comme le combat de Patrocle, &c. n'étoient pas recevables, & je persiste dans mon sentiment, M. de la Motte ne voit-il pas que l'on prend son parti dés qu'il est avoüé par la raison ?

3°. Ce Censeur a cru qu'Homere faisoit trop annoncer les suites de son Poeme ; effectivement le Poëte Grec est quelque fois trop clair dans les entretiens des Dieux : Réponse, dit-on : les Dieux ne peuvent ils pas parler entre eux des affaires humaines ?

les mortels ne ſont-ils pas ſuppoſez n'en rien ſçavoir ? d'ailleurs l'execution demeure encore dans un avenir obſcur, ou plûtôt abſolument inconnu ; enfin, dans le ſyſtême de ces anciens (vous l'avez vous-mêmes montré) la deſtinée des hommes n'étoit pas une heure fixe & inévitable.

Ces raiſons ne ſont pas tout-à fait convainquantes ; je ſuis du nombre de ces mortels, mais le Poete, (& c'eſt ce qui fait la grandeur de ſon ouvrage) me tranſporte, pour ainſi dire, tout vivant dans le ciel, ne vois-je pas là les ſources des évenemens futurs? mais s'il veut me ſurprendre dans la ſuite, il faut qu'il y menage ſes expreſſions, qu'elles me laiſſent dans le doute, que je n'aye proprement que des ſoupçons ſur ces mêmes évenemens; autrement me cauſeront-ils le même plaiſir? ils ne feront plus ſur mon eſprit

ces

ces grands effets, ils n'exciteront plus ces mouvemens de terreur & de compassion que j'en attends: ces réflexions sont si veritables que les anciens Rheteurs en ont fait un precepte πᾶν γὰρ τὸ ὑποτοπούμενον φοβερώτερον καὶ ἀλλος ἐπιζεῖ ἄλλον. *Un évenement dont on n'a que des soupçons, offre toûjours à l'imagination quelque chose de plus terrible, parce que l'un soupçonne une chose l'autre une autre.* (Demetr. Phal.) Ailleurs on trouve cette sage maxime qui tend au même but δεῖ τὰ γενόμενα μὴ εὐθὺς λέγειν ὅτι ἐγένετο πολλὰ κατὰ μικρὸν προμηθοῦντα τὴν ἀκροατὴν καὶ ἀναγκάζοντα συναγωνιᾶν. *Il ne faut jamais raconter les évenemens en disant simplement & brusquement, cela est arrivé: mais il faut le faire peu à peu en tenant toûjours l'esprit de l'auditeur en suspens, & en le contraignant en quelque façon de participer aux actions ou aux malheurs que l'on*

raconte, (le mem. aill.) Or c'eſt aller contre ces regles que de faire prédire trop cruement les faits que l'on ſe propoſe de decrire : le Lecteur doit ſeulement les entrevoir : s'en douter : ſentir que l'état preſent des affaires peut ſonder, telle ou telle conjecture, mais c'eſt tout, & en mettre davantage, c'eſt pecher contre les principes.

De-là je juge *contre Homere* que Jupiter parle trop nettement du futur (Iliad. liv. 15.) lorſqu'il prédit à Junon les cataſtrophes de l'Iliade *qu'Apollon* (dit-il) *excite Hector à combattre, qu'il éloigne de luy ces chagrins cuiſans qui le devorent & lui inſpire de la bravoure : mais qu'il ait ſoin d'un autre côté de détourner les Grecs, de les faire retirer vers les vaiſſeaux d'Achille ; cette déroute contraindra le fils de Pelée de leur envoyer Patrocle, il terraſſera pluſieurs Heros, meſme Sarpe-*

don mon fils, Hector le vaincra à son tour : mais Achille en fureur par la mort de son ami, Hector ne restera pas long-temps en vie.

Quelque chose que l'on allegue icy en faveur d'Homere, ce discours est trop précis, j'ignore encore les moyens, cela est vrai, mais je sçai trop les principaux faits, *on est tenté d'en demeurer là* (dit M. de la Motte disc. p. 31.) *& on ne s'engage qu'avec peine dans un détail devenu indifferent, dés que les points essentiels en sont connus* ; c'est trop dire, le Lecteur qui a été jusques-là s'est apperçu par tout ailleurs qu'Homere est toûjours trés-interressant, que ses peintures sont toûjours vives, & par consequent qu'il y aura pour luy dans la suite même quelque chose de trés-agréable : mais il est certain que le plaisir n'est plus si piquant, mon

imagination avant ce temps-là échauffée commence à se réfroidir, & ce repos (j'appelle ainsi cette connoissance trop détaillée du futur) rend mon application plus nonchalante.

4°. En voicy un autre exemple pris de l'Odyssée, qui tire aprés luy les mêmes consequences pour le Poëme. Jupiter, liv. 5. envoye Mercure à Calypso, avec ordre pour elle de laisser aller Ulysse : mais que fait le maitre des Dieux ? Il luy annonce les maux d'Ulysse dans sa navigation ; les plaisirs qu'il goûtera chez les Phæaques, les presens qu'ils luy doivent faire, la maniere dont ils le remettront dans son Isle : voilà des predictions trop circonstantiées; c'est icy qu'il faudroit des idées vagues, indéterminées, plus impenetrables; l'avenir est-il trop clairement annoncé ? il desespere dans les pro-

phetiés malheureuſes ; il ne touche preſque point dans les prédictions agréables, pourquoy deviendroit-il indifferent dans les dernieres? l'impatience pour l'accompliſſement ne permet jamais d'aller juſqu'au plaiſir ſans chagrin : Pour intereſſer (j'en reviens à ma regle) il faut un avenir ſombre, des ſonges qu'on démêle à peine, des propheties qui laiſſent beaucoup à rêver, ſur tout qui inſinuent plutôt le trouble que la paix, plutôt une paix éloignée & difficile que des plaiſirs prochains & aiſez :

Virgile ſentoit divinement la néceſſité de ces incertitudes prophetiques ; y a-t-il rien de plus majeſtueux que l'oracle de la Sibylle (liv. 6 ?) mais ſi l'on y prend garde, c'eſt qu'il n'annonce que des choſes generales, qu'il donne un champ vaſte aux conjectures & aux ſoupçons ; en un

mot, qu'il n'y a rien de ſpecifié & que tout reſte dans une attente incertaine & preſque auſſi obſcure qu'auparavant.

O tandem magnis pelagi defuncte periclis.
Sed terra graviora manent: in regna Lavini,
Dardanida venient (mitte hanc de pectore curam.)
Sed non & veniſſe volent: bella horrida bella,
Et Tybrim multo ſpumantem ſanguine cerno, &c.

Je vois là des malheurs, mais de quelle nature?

Non tibi Simois nec Xanthus, nec Dorica caſtra.
Defuerint, alius Latio jam partus Achilles.

Suis-je plus inſtruit? cependant on m'apprend des choſes qui auront leur accompliſſement; mais par cette adreſſe, le Heros, le Lecteur, le Poete même ſe trouvent incertains de tout, avides de l'avenir, & obſtinez les deux

premiers à le ſuivre, & le dernier à le faire voir : mais tout cecy doit ſe faire ſans alterer la clarté du deſſein general ; on l'a vû, le Poete dés la premiere page eſt obligé de me mettre ſous les yeux un plan de ſon ouvrage, & j'adopte icy ſans reſtriction ce precepte.

Que dés les premiers Vers, l'action preparée
Sans peine du ſujet applaniſſe l'entrée,
Je me ris d'un Auteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne ſçait pas m'informer :
Et qui débrouillant mal une penible intrigue,
D'un dénouëment me fait une fatigue.

Deſpreaux le dit ſur la Tragedie, & l'on pourroit objecter que le Poeme Epique donne lieu de s'étendre ailleurs, de mettre les préparations en divers endroits ; cela eſt ſûr, mais on parle icy du ſujet même, & dans l'Epopée comme dans la Tragedie.

Le ſujet n'eſt jamais aſſez-tôt expliqué,

Qui doute à preſent que lorſqu'il eſt une fois bien compris comme l'eſt celuy de l'Odyſſée dés le commencement ; ces autres préparations particulieres ne puiſſent être plus négligées ou moins ſenſibles, que dans cet endroit du 5. Livre de la même Odyſſée que nous reprenons ?

Au reſte Virgile n'eſt pas par tout auſſi prudent que dans l'oracle de la Sibylle, & il eſt tombé dans la faute que je reproche à Homere (liv. 4.) Venus & Junon prennent des meſures pour joindre Ænée & Didon, les deux Amans doivent aller à la chaſſe le lendemain. Pour rendre l'occaſion plus favorable, Junon comme maîtreſſe de l'air & des nuës dit qu'elle troublera le ciel & ſuſcitera un orage.

His

His ego nigrantem commista grandine nimbum
Desuper infundam & tonitru cœlum omne ciebo.

Par là les Troyens & les Tyriens doivent se retirer chacun où il pourra.

Diffugient comites & nocte tegentur opaca,

Le Heros & Didon iront se mettre à couvert dans un antre.

Speluncam Dido Dux & Trojanus eandem,
Devenient

Ne trouve-t on pas la préparation trop nettement exprimée ? elle est même plus reprehensible que le détail de Jupiter dans les discours de l'Odyssée & de l'Iliade : Pourquoy ? Parce que ces prédictions dans Homere ne s'accomplissent qu'en sept ou huit Livres ; & que les diverses peintures qui les séparent de l'évenement les font en quelque fa-

çon oublier ; au lieu qu'icy l'accompliſſement nous eſt donné au bout de 60. Vers, ce qui revolte bien davantage : on peut même ajoûter que Virgile non ſeulement y repete la même choſe, mais le fait & brievement, & à peu prés dans les mêmes termes.

Interea magno miſceri murmure cœlum
Incipit, inſequitur commiſta grandine nimbus
Et Tyrii comites paſſim, & Trojana juventus,
Dardaniuſque nepos Veneris, diverſa per agros
Tecta metu petiere, ruunt de montibus amnes,
Speluncam Dido, Dux & Trojanus eandem,
Deveniunt, &c.

4°. Les diſcours d'Homere au milieu des combats ſont-ils de miſe ? preſque tous, ceux même de Sarpedon & de Tlepoleme que reprend M. de la Motte. Pour aſſeoir icy un jugement certain il faut d'abord remarquer qu'avant que de ſe battre ces anciens

Heros s'avançoient ſouvent hors des rangs? cela eſt viſible par pluſieurs Vers de l'Iliade: que faiſoient alors les ſoldats? ou ils continuoient de ſe charger entre eux, ou ils laiſſoient faire leurs chefs : mais l'art militaire étoit donc alors bien éloigné de ſa perfection? je rapporte des faits & des uſages : qu'on les nie. Toutes les guerres de Moyſe, de Joſué, des Juges &c. ſe ſont-elles faites autrement que celles de l'Iliade? les Grecs, les Hebreux, les Pheniciens, les Egyptiens connoiſſoient-ils alors une Cavalerie, une maniere de ranger ſemblables à celles des Romains? En un mot le metier de la guerre a eu ſes viciſſitudes comme les autres : quel changement n'y a point encore apporté l'invention de la poudre & des armes à feu? ſi l'on en croit l'Arioſte, ç'a été la perte non ſeulement des hom-

mes : mais de toute leur bravoure & de toute leur gloire.

Come trovasti, ò scelerata e brutta,
Invention, mal locò in human core?
Per te la militar gloria e distrutta,
Per te il mestier de l'arme e senza onore,
Per te e il valore e la virtu ridutta,
Che spesso par del buone, il rio migliore:
Non piu bagagliardia, non piu l'ardire
Per te può in campo al paragon venire

Je dis plus, quelque Poëme que l'on compose, on sera toûjours obligé, pour faire éclater cette bravoure des Heros, de les representer separez de leurs soldats, & dans des combats particuliers fait comme à Homere ; un General qui commanderoit seulement feroit-il jamais grande figure : on veut des actions, mais sur tout les autres Chefs ne paroissent ordinairement & ne sçauroient paroître que dans des combats tête à tête. Cela posé il n'est plus

ſurprenant qu'ils ſe parlent ; ces diſcours d'Homere ne ſont donc point condamnables ; cependant comment excuſer ceux de Diomede & de Glaucus (Iliad. 6.) ceux d'Achille & d'Ænée (Iliad. 20?) j'avoue qu'ils ſont inſupportables pour la longueur, & outre cela, que celuy d'Ænée eſt abſolument indigne d'Homere. Diomede & Glaucus s'avancent l'un contre l'autre : Diomede demande au Lycien de quelle maiſon il eſt pour oſer venir l'attaquer : le compliment quoiqu'aſſez frequent dans Homere, ne doit bleſſer perſonne ; il étoit d'uſage, & l'eſt encore chez pluſieurs nations : l'hiſtoire de Dryas qui ſuit eſt-elle encore trop chargée de circonſtances ? non : d'ailleurs elle a ſa raiſon dans les Livres précedens : le diſcours de Diomede peut donc paſſer, mais quelle réponſe ? celle de Glaucus eſt

de 80. Vers : Ces deux Princes n'étoient plus dans la mêlée, c'étoit proprement un duel, le Poëte a ſoin de le marquer,

Ἐς μέσον ἀμφοτέρων συνίμεν μεμαῶτε μαχέσθαι.

cela eſt vrai, & M. de la Motte qui n'a jamais bien lû Homere, en répondant à Madame Dacier (2. Rep. pag. 95.) triomphe ſans ſujet ; il eſt perſuadé que c'eſt ce diſcours qui rallentit le combat, quelle preuve en donne-t-il, au contraire ce duel le continue: mais n'importe : la vrai-ſemblance eſt toûjours contre Homere : Glaucus à cheval, la pique à la main a-t-il pû tenir à Diomede un diſcours auſſi long, auſſi varié, auſſi froid que l'eſt l'hiſtoire de Bellerophon ? jamais, & le Poete n'eſt pas excuſable. On pouroit dire que ce récit dans les premiers exemplaires de l'Iliade étoit fait

par Homere même, & que Glaucus n'en prononçoit que 7. ou 8. Vers : qui doute que les manuſcrits de ce Poete n'ayent quelque fois ſouffert, non ſeulement de la main des Copiſtes, mais de celle-même des Reviſeurs ? icy un ſeul mot auroit pû cauſer cette cacophonie ; il eſt même probable que cela eſt arrivé : car le diſcours eſt manifeſtement trop long, trop détaillé ; en tout cas ce ſera une faute d'Homere.

A l'égard de celuy d'Ænée, comme d'un côté, j'avoue qu'il n'eſt pas ſupportable, de l'autre auſſi ſans aucune envie de juſtifier Homere mal à propos, je prétends qu'il n'eſt point de luy, & qu'il ne falloit qu'un peu de critique pour s'en appercevoir.

Vers 4. le Poete fait dire à Ænée, *pour ce qui eſt de nos maiſons & de nos anceſtres nous les connoiſſons, &c.* le début eſt vrai,

Ænée & Achille étoient les Princes les plus connus des deux armées, mais par une conſequence naturelle Homere n'a pû ajoûter le détail de leurs Genealogies, ſur tout en les faiſant parler eux-mêmes, ainſi tous les Vers ſuivans juſqu'à

Ταὐ Ἰης τοι γενεὴς &c. compris

ſont abſolument d'interpolation; mais je dis plus, les 14. ſuivans le ſont encore manifeſtement, 1°. parce qu'ils ne ſont qu'une amplification d'écolier ſur le 3e. Vers de ce même diſcours.

Ἦ μὲν κερτομίας ἠδ' αἴσυλα μυθήσασθαι

2o. Et en ſecond lieu, parce que le Vers

Ἄλκης δ' οὔ μ' ἐπέοικεν ἀποτρέψεις μεμαῶτα &c.

eſt viſiblement la ſuite du cinquiéme

Πρόκλυτ' ἀκούοντες ἔπεα θνητῶν ἀνθρώπων.

& la réponſe au diſcours d'Achile.

Par là celuy d'Ænée redevient de huit Vers, reprend un air de grandeur, & fait un ſens ſuivi; mais ſi la neceſſité de le rétablir étoit évidente, les Cenſeurs d'Homere doivent-ils rien eſperer de leurs mauvaiſes Critiques?

Au reſte ces ſortes de fautes ſont la plûpart anciennes, celle-cy par exemple eſt d'avant Auguſte, d'où nous viennent ces Vers de Virgile? (Æneid. 3.)

Nondum Ilium & arces
Pergamea ſteterant, habitabant vallibus imis.

Mot à mot de ceux-cy du diſcours d'Ænée.

Ἐπὶ κατω ναίεσκ' ἰρὴ
Ἐν πεδίῳ πεπολίσο πόλις μεδέοντων ἀνθρώπων
Ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείαζ ὤικεον πολυπιδάκου ἴδης.

50. On demande ſi Homere ne peche pas quelquefois par in-

advertance, s'il n'y a pas quelfois des discours opposez au bon sens : on en peut apporter des exemples, & en voicy un, Iliad. 3.

Jupiter envoye un Songe à Agamemnon, la fiction en elle-même est belle, trés-poëtique, trés-digne d'Homere : ce Songe fait son message : il repete quelques Vers, on en a vû la raison ; mais comment le finit-il ? par ces Vers.

Αλλ' ἄγε σὺ σπεῦ ἔχε φρεσὶ, μηδέ σε λήθη
Λείπέτω, εὖτ' ἄν σε μελίφρων ὕπνος ἀνῆ.

Retenez bien cet ordre du Tout-puissant ; que l'oubli ne vous le fasse point perdre de vûe lorsque le sommeil vous aura quitté : je dis qu'il y a là une faute de sens trés-grossiere, Agamemnon ne dort-il pas lorsque le Songe est supposé lui parler ? il croit voir Nestor, mais n'est-il pas

censé le voir réellement ? Tout homme dans un ſonge croit être éveillé, croit voir les objets, & les voit effectivement d'eſprit mieux quelquefois que bien éveillé, parcequ'il n'eſt point diſtrait: Que veulent donc dire ces paroles, *lorſque le ſommeil vous aura quitté*. Elles deviennent ridicules, & ce qu'il y a icy de plaiſant, c'eſt que M. de la Motte, ſi ſevere d'ailleurs, ſi dégoûté de tout ce qui vient d'Homere, les conſerve religieuſement :

A cet ordre divin, garde de reſiſter
Et ne t'ouvre les yeux que pour l'executer.

6°. On s'attend encore icy à quelque aveu de notre part ſur les comparaiſons d'Homere, ſur l'inutilité de ſes épithetes, &c. je donne ailleurs des principes là deſſus, il y a même dans cet Examen quelques réflexions capables d'expliquer la plûpart de

ces difficultez : mais il eſt temps de paſſer à notre troiſiéme queſtion ſur le Clovis, le Saint Louis, le nouveau Poëme François, &c. l'Iliade grecque eſt belle ; mais des Poemes auſſi magnifiques ne ſont-ils pas infiniment preferables ? Homere a pû être un grand homme, mais approchoit-il de nos Poëtes Modernes: Demareſt, le Pere le Moine, M. de la Motte ? la déciſion ne ſera ni longue ny difficile.

CHAPITRE XI.

Reflexions ſur le Clovis & le Saint Louis.

COMME M. de la Motte eſt d'un gouſt exquis, il prefere le Clovis, le Saint Louis à l'Iliade ; on a déja vû (2. part)

que c'eſt avec beaucoup de raiſon: mais n'importe, nous ajoûterons encore icy quelques remarques ſur ces deux ouvrages : le Lecteur enſuite en pourra juger par luy-même.

1°. Quel eſt le Heros de Demareſt? c'eſt Clovis, le Poete doute néanmoins s'il ne doit pas intituler ſon ouvrage : *la France Chrétienne* : la France devient Chrétienne par le mariage de Clovis & de Clotilde ; jugez de là ſi Demareſt a ſçu luy-même ce qu'il vouloit, & ſi ſon Poeme a quelque but fixe, & une unité bien marquée.

2o. Le Poëme commence par un diſcours de Lucifer ſemblable à celuy de Junon dans l'Æneide ou du même Lucifer dans le Taſſe: Auberon eſt un Magicien, reconnu tel par l'hiſtoire même : il a deux filles : toutes deux par la deſnation de Lucifer ſont amoureu-

ſes de Clovis, Clovis l'eſt de Clotilde : Clotilde eſt à Viennes, à la Cour de Gondebaut, & dans un Royaume étranger ; voyons à preſent l'art du Poete. Clovis eſt l'amant de Clotilde, mais c'eſt un Roy, un conquerant, actuellement à la tête de ſon armée, environné d'ennemis, &c. que fait-il cependant ? il prend un cheval, quitte ſon Royaume, court à Viennes, & accompagné de ſon ami Aurele, & de dix autres, il enleve Clotilde : voilà ce qu'on appelle *des Proueſſes* : Clotilde eſt une Sainte, c'eſt la plus chaſte de toutes les Vierges, elle le ſuit.

Il tient en ſon pouvoir ſa Princeſſe enlevée,
La Chrétienne beauté prés du Rhone élevée,
Qui craignant Gondebaut de ſon ſang le meurtrier
A commis ſa fortune à ce fameux guerrier.

Ce récit n'eſt-il pas fort vrai ſemblable ? mais n'en diſons rien,

voicy d'autres penſées.

Alors prés de ces Monts le Monarque des Francs
D'un ſuperbe Courſier preſſoit les nobles flancs,
Qui paroît orgueilleux ſentant ſa croupe large
Des amours de ſon Roy porter la douce charge.

Il eſt beau de voir Clotilde en croupe derriere Clovis ; mais qui ne croiroit pas que c'eſt une de ces payſanes que leurs amans meinent avec eux à la feſte d'un Village voiſin ? continuons,

Ce glorieux Amant tout émû de plaiſir
Et brûlant de l'ardeur d'un violent deſir,
D'un œil impatient tourne cent fois la tête,
Pour admirer l'éclat de ſa belle conquête.

Sur ce cheval ces Amans ſe font des carreſſes, Clovis ſerre les mains de Clotilde, Clotilde de ſon côté fait ſemblant de ſe rapprocher pour avoir occaſion de l'embraſſer tendrement : enfin à meſure que le cheval trotte, on

voit de loin la tête de Clovis qui va & vient pour regarder sa maîtresse : or que ce soit là mon amant de Village dans toutes les formes, si M. de la Motte ne le sçait pas, il peut l'apprendre de ces Vers de Pibrac dans un petit Poeme *des Plaisirs de la vie rustique* : Colin se souvient qu'il faut aller à la Messe au Village voisin.

Pour doncques n'y faillir, va tirer vitement,
Du coin de son étable un Cheval ou Jument,
Le bride & fait servir son paletot de housse.
Monte leger dessus, & prend sa femme en trousse :
Le Cheval talonné commence à galoper,
Sans faire un seul faux pas, & sans jamais choper.
Toutefois Marion fait semblant de ce craindre,
Pour embrasser Colin & plus ferme l'estraindre.

Voilà ce que l'on fait faire à Clovis & à Clotilde, ce commencement n'est-il pas admirable ? aussi M.

M. de la Motte (2. Rep. p. 57.) nous a-t-il remarqué avec esprit que dans ce Poëme *les caracteres sont plus beaux, mieux soûtenus, les épisodes plus intereßants, les incidens mieux preparez que dans l'Iliade* : Qui en doute ? l'Iliade commence par le courroux d'Apollon, par le ravage d'une peste que ce Dieu envoye pour se vanger des Grecs : par une assemblée de Princes qui deliberent sur les malheurs presens ; en un mot par une division qui ne pronostique que des maux affreux, &c. ces évenemens sont-ils comparables à la sublimité de Demareſt, à cet Amant qui tient sa prétenduë en croupe, & *tourne cent fois la tête* pour la regarder? Peut-être ne comprend-on pas qu'avec tous ces desavantages Homere ait été fort estimé, & que l'on ait mepriſé Demareſt : mais c'est un effet de la prévention, c'est parce-

qu'Homere eſt un ancien.

50. Lucifer vouloit mettre Clovis chez l'Enchanteur Auberon, il tombe une pluïe épouventable: c'eſt proprement un déluge, toute la campagne en eſt couverte: il faut gagner les montagnes pour être en ſûreté: de là, Clovis apperçoit le Palais d'Auberon, c'eſt une demeure de Fée, Dieu ſçait quelles deſcriptions l'on nous en donne: ils y deſcendent!

Le beau couple d'Amans, ſous des voûtes ſe range,
Ma Reine (dit Clovis) quelle avanture étrange!

A la vûë de Clotilde.

Auberon étonné, contemple ſes beaux yeux,
Ces ſuperbes vainqueurs d'un Roy ſi glorieux;
Ce teint blanc, ce poil noir, ſa pudeur ſans égale,
Et la noble grandeur de ſa taille Royale:
On les regale d'un bon feu, &c.

Tandis que le ſecours d'une chaleur ardente,

Chaſſe de leurs habits, l'humidité fumante ;
Auberon ſe dérobe, & de ſes noirs poûmons,
Tirant un long ſoûpir invoque ſes demons :

Apparemment qu'il nous va faire voir quelque évenement extraordinaire.

Il entre en ſes Jardins, & de cent caracteres
De cancres veculans, de menteuſes chymeres,
De chiffres renverſez, & de mots à rebours
D'une riche Fontaine, il grave les contours.

Dans quelle attente, dans quelle frayeur ne devons nous pas être ? pour moi, je friſſonne déja : nous allons voir toute la nature bouleverſée ; ne craignons rien, c'eſt

Afin qu'en quelque bouche, où cette eau ſoit verſée,
Elle forme un diſcours contraire à la penſée ;
Venez (dit-il) Amans, de ſi doux feux épris,
Parlez vous, deſormais, de haine & de mépris

Ayant éteint l'ardeur de vôtre ſoif extrême :
Prononcez je vous haïs, pour dire je vous aime.

Or, voilà bien le plus impertinent Epiſode, qui dût entrer dans un Poeme Epique : je dis que cette imagination eſt, non-ſeulement folle & baſſe, mais tout à fait groteſque, & réveille dans l'eſprit le badinage le plus riſible : mais il faut en voir l'effet ; car

Le couple, infortuné, d'une égale viteſſe,
Arrive aux bords cruels, de l'Onde enchantereſſe.

Deſmareſt touché lui-même du malheur futur, fait une exclamation effrayante,

Miſerables Amans, réprimez vos deſirs
Hélas ! perdant la ſoif, vous perdrez vos plaiſirs.

Cependant,

Chacun de ſes poûmons, éteint l'ardeur preſſante,

Et verſe de longs flots dans ſa bouche innocente :

Nouveauté merveilleuſe, incroyables aux Neveux ;

Le Roy, pour exprimer le plus cher de ſes vœux,

Qu'il voudroit, dans Paris, la voir en aſſurance :

Que loin de vous (dit-il) ne ſuis-je dans ma France.

Clotilde rougiſſant, veut montrer ſon ennui,

De ſouffrir ce mépris, n'ayant aimé que luy ;

Et dit, un autre Prince ayant place en mon ame :

Devois-je m'expoſer à ta perfide flamme ?

Le triſte Favori, confus d'étonnement ;

D'entendre ſans ſujet un ſi prompt changement,

Penſant par le ſecours d'une adroite entremiſe

Renoüer, doucement, l'Amour qui ſe diviſe :

Pour dire, ces dédains naiſſent hors de ſaiſon,

Vos mépris ſont fondez (dit-il) ſur la raiſon.

N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle *jouer aux propos interrompus ?*

Aprés une lecture assez considerable des Poetes de plusieurs Nations, je puis assûrer que je n'ay jamais rien vû d'aussi petit.

Desmarest ne s'en tient pas là : Clotilde entre dans une espece de rage :

Alors, son noble cœur, détestant les perfides
Fit verser à ses yeux mille perles liquides :
Elle tombe, & son corps, en son sort déplorable,
Et d'herbes, & de fleurs, trouve un lit favorable.

Je laisse cette Amante en pâmoison, pour passer au second Livre : mais qu'on ne croye pas que le Poëte y marque plus de sagesse, au contraire, c'est pour lui un nouvel accès ; son imagination malade lui va faire dire de plus fortes extravagances.

1°. Clovis, de son côté, est au desespoir, Aurele tâche de le consoler : mais comment lui parler,

l'eau enchantereſſe l'en empêche ?

Auſale, par des mots pleins d'innocente audace,

Penſant le conſoler, le pique & l'embaraſſe.

Veut-on ſentir, en deux Vers, une contradiction horrible de Deſmareſt ?

Auberon voit l'effet de ſa ruſe traitreſſe,

Et par les belles mains de la jeune Princeſſe

Leur préſente des fruits, dont le goût enchanté,

Peut rendre à leurs diſcours, l'ordinaire clarté ;

Le Roy, forçant ſon mal, feint une ame raſſiſe,

Accepte les préſens, les goûte avec franchiſe.

Quel eſt ce mal ? on ne le connoît point : ce n'eſt pas l'amour qu'il a pour Clotilde, ni même le deſeſpoir de l'avoir quittée : On nous dit dans la ſuite,

Mais ſon preſſant ennui, qui ne peut s'alleger,

L'étouffe, le saisit, & s'oppose au manger.

Ce n'est point l'enchantement même; on vient de dire qu'Auberon l'a ôté.

2. Mais de quoi s'avise le même Auberon de montrer à Clovis une centaine de quadres, où sont représentées toutes les belles actions de ses ancêtres; pendant qu'il le met dans une situation d'esprit à n'y rien comprendre, à n'y faire aucune attention? Le Lecteur s'attache à Clovis, & devient, lui-même, indifferent pour ces tableaux: d'ailleurs ces Tableaux n'intereſſent point Clovis: n'en peut-il pas avoir de semblables?

3°. Mais Auberon fait voir ensuite à Clovis, Sigismond qui enleve Clotilde? autre follie du Poete, & sujet de follie dans Clovis.

Abandonné d'espoir, de conseil, de secours,

Du

Du fruit de ſes Travaux, du fruit de ſes Amours ;

Il retourne aux Vallons, il court toute la Plaine

Et des Chevaux ardens, il prodigue la peine ;

Interroge Paſſans, Bergers, & Laboureurs :

Puis tout eſpoir le quitte, & fait place aux fureurs.

Ce Prince n'eſt-il pas repréſenté icy comme un inſenſé ? Quelle difference trouvera-t'on entre ce Clovis & l'Amant de la Tuboſo.

4o. Cecy eſt encore plus étonnant :

La vengeance luy reſte, & ſon ame enflammée

Luy fait tourner enfin, les pas vers ſon Armée

Qu'à Langres il laiſſa, quand de deux Rois Vainqueur,

Et vaincu par l'Amour qui bruloit dans ſon cœur,

Pour contenter ſes yeux, il vola juſqu'au Rhone.

Que dit-on de ce Prince, de ce grand Capitaine, qui laisse là son Armée, qui erre dans les Campagnes, effrené, furieux, en un mot, comme ces Cavalles dont parle Virgile?

Saxa per, & scopulos, & depressas Convalles.

Ces grandes idées du Poete Desmarets, ne sont-elles pas supérieures à tout ce que l'on a vû d'Homere?

5°. Cependant, tout ce Poeme marche d'un pas égal: s'il y a une narration à faire, c'est Auberon, c'est un Solitaire, c'est Aurele qui l'a fait, & à qui? l'un à ses Filles (liv. 4.) l'autre à Aurele (liv. 9.) & Aurele au Solitaire (liv. 10.) de sorte que Cloyis n'y a presque point de part.

6°. Y a-t'il quelque évenement remarquable? comme l'Histoire d'Agilane (liv. 10. & 22.)

qu'on n'ait pas peur, il ne paſſera pas pour le principal du Poeme; car à peine aura-t'il aucune rélation à ſon but?

7o. On reproche à Homere la longueur de ſes deſcriptions; c'eſt icy que l'on en verra d'inſupportables.

8o. Mais rien n'eſt à comparer à la bizarrerie des expreſſions de Deſmareſt : la ſeule Hiſtoire de Childeric (liv. 5.) en fournit trente exemples :

Le beau ſexe le dompte, il le dompte à ſon tour.

La belle & noble Reine, en juppe retrouſſée
Déja d'un ſaut leger à cheval s'eſt lancée;
L'amoureux Childeric la ſuit en l'admirant,
Il vole après ſon coeur qu'elle emporte en courant,
D'un regard, d'un ſoupir, d'une étrainte de main
Où deſcend un baiſer de ſa bouche bleſmie
Il répond, & rend grace à ſa douce ennemie;
Je connois ta valeur, j'aime ta noble mine

Sur les mains de ſa Reine, il ſe pâme, il ſe cole,

Au ſoir, l'heureux Monarque, à la couche eſt conduit,
Va, dit-elle, au balcon, ſoit chaſte cette nuit.

On m'avoüera que ces Vers ſont, la pluſpart choquans; or l'Ouvrage n'eſt qu'un tiſſu d'expreſſions pareilles: ſe peut-il rien de plus riſible que celle cy, d'Aurele à Agilane, reſſuſcitée ou retrouvée (liv. 22.)

Et je ne vous crains point, belle morte & vivante.

2°. Je viens au Saint Louis: ce Poëme eſt aſſez beau en pluſieurs endroits: l'Auteur prend quelquefois un eſſort qui marque ſon talent pour la Poëſie.

1°. Meledin eſt Sultan du Caire, il voit l'Ægypte aſſaillie: incertain de ce qu'il fera; brave,

mais ſans grand eſpoir ; plein de courroux, mais ſans force ; craintif même parce que ſon Royaume eſt en partie Chrétien, ne doit-il pas ſe porter aux extrémitez les plus violentes ? la ſituation eſt donc heureuſe, les préparatifs magnifiques de part & d'autres : la réſolution qu'il prend d'exterminer tous les Chrétiens du Caire, par ſa vrai-ſemblance & ſes cauſes, certainement naturelles, jette dans les eſprits, une terreur qui a je ne ſçai quoi de ſublime. Meledor détourne ce coup : voilà l'innocence à couvert : la joye ſuccede à la crainte : Mais ce même Meledor promet au Sultan la tête de Louis, prétend paſſer dans le Camp des Chrétiens, en rapporter cette tête, de quelque maniere qu'il execute un projet ſi hardi : eſt-ce encore là une ſource de plaiſir pour le Lecteur ? c'en ſeroit une ſi belle

avoit été ménagée, mais comme Meledor eſt un fou, l'Epiſode perd toute ſa beauté :

C'eſt à ce grand Serpent qu'il faut caſſer la teſte,

On ne peut arrêter, que par là, ſa Conquête.

C'eſt la propoſition de Meledor.

Et comme je ne veux que mon amour pour guide,

Je ne demande, auſſi pour loyer, que Zahide.

Son amour pour cette Princeſſe, l'envie extréme qu'il a de la poſſeder, l'encourage à l'attentat.

Juſqu'icy, la ſuite même, tout cela eſt juſte: mais que faitle Poete? il nous repréſente le Sultan acceptant l'offre de Meledor, réſolu de le joindre, comme ſecond Député, à Garaman qu'il envoyera vers Louis.

Tu pourras, ſous ce Guide, & par cette ouverture,

Agir avec plus d'ordre, & moins à l'avanture.

Meledor suit Garaman, ils portent au Roy Chrétien, une Armure enchantée.

Un Garde, cependant, au Prince donne avis,
Que deux Grands étrangers, d'un riche train suivis,
Sont venus Députez.

Je dis qu'il y a icy, dans le Poëte, une imprudence qu'on ne lui pardonnera jamais : si Meledor alloit dans le Camp des Chrétiens en espion, en homme privé, on peut supposer qu'il trouveroit quelque occasion de faire son coup ; quoique ce fût encore une sottise de le faire dans l'esperance de posseder Zahide ; aprés un tel meurtre, on n'échappe pas si facilement : mais de nous le donner comme un de ces deux *Grands* du Royaume Sarrasin, de l'introduire dans le Conseil du Roy Franc ; c'est nous

faire attendre un événement, dont tout le monde apperçoit d'abord l'impossibilité : Laisse-t'on errer, à l'avanture, les Ambassadeurs d'un Prince ennemi, venus dans un Camp, au sujet d'une guerre pressante ? Le Poëte, lui-même, ne les met-il pas dans le cercle des premiers Seigneurs ? Comment Meledor tiendra-t'il donc ses promesses ? Or, reprenons la chose de plus haut : par là, le discours de Meledor devient ridicule : celui du Sultan, outre l'infraction du droit des Gens, a pour but un meurtre qui ne sçauroit se faire ; c'est à dire, qu'il est en même temps, & criminel, & insensé : cependant, Meledor demeure ferme dans son dessein, & il faut une machine pour le lui ôter de la tête : voilà d'étranges incongruitez.

2°. Au reste, puisque nous parlons de machines, je suis bien-

aiſe de faire ſentir à M. de la Motte ce que j'ai avancé ailleurs ; que ſans cette intervention des cauſes ſurnaturelles, nos Poëtes François ne ſeroient pas encore ce qu'ils ſont.

Horace dit :

Nec Deus interſit niſi dignus vindice nodus.

La regle eſt ſage ; icy le nœud n'eſt pas fait avec art, & la machine eſt admirable.

Pendant que Garaman parle à Saint Louis, Meledor venu là, dans un mauvais deſſein, y rêve : l'horreur du crime le ſaiſit, on lui a promis Zahide ; mais Zahide eſt une grande ame, une Heroïne : voudroit-elle d'un meurtrier ? Le Poëte exprime divinement toute cette idée : voicy ſa fiction, un Ange d'une ſplendeur raviſſante, deſcendu à côté du Roy,

Des yeux, de la main, & d'une épée ardente,

De sang frais & fumant, encore degoutante,
Sembloit luy préparer la mort, s'il approchoit;
Et de son attentat, l'horreur luy reprochoit:

. . . . . .

Mais à ses yeux troublez, rien ne paroit étrange,
Comme de voir les traits, de Zahide à cet Ange.
Il a, de son visage, & le teint, & le tour:
Ses regards, seulement, au lieu de feux d'amour,
Lancent des feux pareils, aux feux, dont le Tonerre,
Allumé dans la nuë, épouvante la Terre.

Les expressions ne répondent pas à la grandeur de la pensée, mais l'allegorie est sublime, & trés-Poëtique.

Si cela est, dira-t-on, comme Homere a fait lui-même plusieurs fautes, nos Poetes marcheront encore de pair avec lui; raisonnement frivole: Homere, pour l'expression, est beau par

tout ; je veux dire qu'il a peu de choſes à reprendre, ceux-cy ſont par tout trés-foibles, rampans ; on n'y trouvera pas dix bons Vers de ſuite. Homere eſt défectueux pour les choſes, mais en trois ou quatre endroits ſeulement : ceux-cy manquent par tout dans la conduite.

Purpureus latè qui ſplendeat, unus & alter
Aſſuitur pannus
Infelix operis ſummi, quia ponere totum
Neſciet.

Il faut encore rapporter un exemple du Saint Louis. Alphonſe, Comte de Poitiers, arrivé en Egypte, Bethunes en porte la nouvelle au Roy, & fait, devant ſa Cour, le récit de leurs avantures : mais comment ? il dit un mot de ces avantures, & employe un diſcours de huit pages, à raconter celles de Liſamante, qui n'a aucune liaiſon raiſonnable avec le reſte, ou, au moins,

avec le deſſein du Poeme : je dis plus, cette Hiſtoire eſt puerile.

On trouve Liſamante dans un Bois, elle lutte contre une Panthere ; cette Panthere a déja devoré ſon mary : Alphonſe ſauve la jeune Veuve, mais elle veut mourir : Alphonſe la conſole, elle lui raconte toute ſa vie, & la voicy en abrégé : elle prouvera la ſageſſe du Poeté.

Liſamante eſt de la Maiſon de Foix : Alcionée ſa mere, ne la conçue qu'au bout de dix ans de mariage, *fruit malheureux*.

Auſſi, (dit-elle) *par un étrange & triſte concurrence,*
La mort accompagna, la vie à ma naiſſance,
Et le deſtin voulut, pour les mettre d'accord,
Que la fille eût la vie, & la mere eût la mort ;
Afin de commencer, mes jours par la miſere,
Je ſortis d'une morte, & je nâquis ſans Pere.

Remarquez combien cette jeune

Veuve a d'esprit, dans l'accablement le plus profond : Homere, effectivement, n'est qu'un grossier, en comparaison de ces Messieurs.

Odet, continue-t'elle,

Me prit en ses bras, si-tôt que je fus née,
Teinte, comme j'étois, du sang d'Alcionée,
Ses yeux, de deux ruisseaux, par deux fois me laverent :
Ses lévres, par deux fois, de baisers m'essuyerent,
Et soit que par ses pleurs, son cœur se distillast,
Soit que par ses soûpirs, son esprit s'exhalast.

Tant y a que

Le nom d'Alcionée, avecque tous ses charmes,
Entroit en ses soûpirs, se mêloit à ses larmes.

Ne sont-ce pas là des idées nobles, des expressions incomparables ? Enfin, comme un malheur est toûjours suivi de plusieurs autres, justement à la mort

d'Alcionée, les ennemis entrent dans le Palais d'Odet son mari : l'Ecuyer Osamin trouve la petite Lisamante, la retire du carnage, l'emporte : mais

Entre dans un Vallon, & trouve le passage
Occupé d'un Torrent, sorti de son rivage.

Pendant qu'il sonde le gué,

Un Aigle qui la voit sur la rive couchée.
Descend sur elle comme un éclair, la leve de ses serres, & la met à l'autre bord.

Mais, Seigneur, admirez le merveilleux accord,
Des biens avec les maux, en son bisarre sort.
L'Aigle, à peine se fut, sur un tronc préparée,
A faire de son corps, une triste curée
Que du sein de ce tronc, une Couleuvre part
Qui déclare, en sifflant, y vouloir prendre part.

Vous sçaurez aussi qu'Osamin étoit encore de l'autre côté, il passe au plus viste, il donne un coup

sur la tête de la Couleuvre qui tenoit déja l'Aigle : l'Aigle le suit par reconnoissance, & couvre Lisamante de Sions *qu'elle alloit moissonnant* ; mais, (dit icy Lisamante)

Il sort un Loup Cervier des prochaines brous-
sailles,
Qui vient pour assouvir, sa soif, dans mes
entrailles.

Voilà une petite fille bien infortunée.

Cependant, l'Aigle se jette sur le Loup,

Il luy plante le bec, & l'ongle jusqu'à l'os.

Ce n'est pas tout :

Une Lionne sort, qui gronde & fait du bruit.

L'Envoyé se met en garde pour l'Enfant, met l'épée à la main : la Lionne luy fait sauter son épée ; passe, & au lieu de le devorer, lui ouvre Lisamante ; elle donne à téter à l'Enfant, elle l'emporte dans sa tanniere, & l'adopte *au lieu de*

son Faon mort : que pouvoit faire Osamin ?

Osamin, prés de-là, sur un Cedre monté,
Jusqu'au jour attendit
. . . La Lionne chaſſée,
A battre la Campagne, & par la faim pouſſée ;
Afin de profiter de ſon éloignement.

Il entre dans la taniere, il enleve ſa petite Liſamante ; ſorti de là,

Il rencontre une meute, il oit un cor de chaſſe ;
Enſuite, il voit venir, le genereux Horace :
Heritier de Lambert, qui fut le Fondateur,
Du ſuperbe Château, qui de cette hauteur,
Tien en ſujetion, la Campagne voiſine, &c.

Je dis que cette narration eſt trop longue, hors d'œuvre, bizarre, abſolument contre la vraiſemblance : or le poeme en contient cent autres de la même nature.

Veut-on ajoûter à cela, certains Vers groteſques ; par exemple, ceux-cy (liv. 2.)

Et

Et du Ciel, dans nos cœurs, je ne ſçai quoy coula,
Qui nos humeurs unit, & nos ames colla?

Ces autres (liv. 1.)

A ces nobles deſſeins, t'eût ſervi ce harnois,
Riche, de la ſueur, de quatre fameux Rois;
Le Dieu que nous ſervons, des Coloſſes ſe joüe:
Les Geans ne lui ſont que des balles de boüe.

Cette idée de jeu, de balles, n'eſt-elle pas jolie, & digne de la majeſté de Dieu?

Elle lui croit, en vain, pouvoir faire des brides,
Des ombres de ſon Mole, & de ſes Pyramides.

Jugez ce que ce ſeroit qu'une bride, 1o. miſe à un grand Roy, 2o. faite d'Ombre, ou d'une Pyramide d'Egypte: Homere a-t'il parlé comme cela? il avoit trop peu d'élevation: auſſi, M. de la M. ſçait-il tenir l'Iliade dans ſa

baſſeſſe, pendant qu'il donne au Clovis & au Saint Louis, les éloges qu'ils méritent : *Ils m'ont paru de beaucoup meilleurs que l'Iliade.... par des caracteres plus beaux & mieux ſoûtenus, par des Epiſodes plus intereſſans, par des incidens mieux préparez, par des diſcours plus grands, mieux choiſis* (2. Rep. pag. 57.) Ces loüanges ne juſtifient-elles point le titre du Livre de Madame Dacier du moins à l'égard de M. de la Motte ?

CHAPITRE XII.

Réflexions ſur la nouvelle Iliade.

SI M. de la Motte a tenu ſes promeſſes, c'eſt icy que ſa gloire doit paroître dans tout ſon

éclat : je viens enfin à ce nouveau Poëme si long-temps annoncé, si vanté par *les vrais Sçavans de nos jours*, si superieur à l'Iliade Grecque, dans l'idée même de son Auteur : afin qu'on le connoisse plus intimement, je le considere, 1°. A l'égard du dessein & des Episodes. 2°. Pour l'expression Françoise & la versification : mais succintement, car la matiere seroit trop vaste.

1°. Le plan de la nouvelle Iliade est-il regulier ? Elle est *une continuë, vrai-semblable* : l'est-elle plus que l'Iliade Grecque ? Non. A quoi donc servoit, à ce Censeur, d'en retrancher les trois quarts ? à lui épargner beaucoup de peines.

2°. L'allegorie, ou si l'on veut, l'intervention des causes surnaturelles, se trouve dans la nouvelle Iliade. 1°. Moindre que dans l'ancienne, parce que

M. de la Motte ne l'y a laissée qu'avec répugnance. 2°. Plus mal placée, parce que n'en connoissant point l'effet, il l'y a mise au hasard : on l'a prouvé.

3o. Les Episodes essentiels y sont les mêmes que dans Homere : je veux dire, *la querelle d'Agamemnon & d'Achille ; la retraite de celui-cy ; les combats singuliers ou generaux ; donnez pendant l'absence d'Achille ; la mort de Patrocle ; la reconciliation des deux Princes Grecs ; la mort d'Hector* : mais dans Homere, ces Episodes sont plus étendus, & en consequence, plus beaux & mieux soûtenus que dans la nouvelle Iliade ; parce que de deux corps proportionnez, le plus grand, (pourvû qu'il ne soit pas de hauteur démesurée) est toûjours censé le plus majestueux : un Nain n'a jamais la prestance d'un Geant ; si l'on objecte que toute perfection

eſt relative, c'eſt l'imagination qui décide icy pour les Poëmes comme pour les Hommes : or l'imagination eſt infiniment plus frappée, à la vûë d'Hercule, qu'à la vûë d'un Pigmée ; ſans doute, parce que l'image d'Hercule occupe dans le cerveau un eſpace plus conſiderable : ſi cela eſt, Monſieur de la Motte a, ou gâté abſolument, ou au moins beaucoup alteré, je ne dis pas tous les diſcours, mais tous les Epiſodes qu'il a changez : on peut même lui reprocher, & Madame Dacier a eû raiſon de le faire, qu'il a ôté le dénoüement du Poeme, en retranchant le diſcours de Neſtor & de Patrocle ; l'incendie de la flotte par Hector, & tout ce qui cauſe alors l'inquiétude d'Achille : car le changement du Heros, à l'égard des Grecs, eſt ménagé dans Homere, de la maniere du monde la

plus adroite & la plus naturelle : dans la nouvelle Iliade, il se fait presque sans raison, & on le voit sans appercevoir pourquoi.

4°. Une quatriéme remarque, qui en contiendra plusieurs autres : M. de la Motte s'est vanté d'avoir ôté, réformé, embelli; en un mot, remis l'Iliade comme Homere auroit dû nous la donner.

Je vais faire ce qu'il eût fait.

Je trouve par tout le contraire : 1°. Ou il a conservé les mêmes défauts, je dis ceux qu'il reprend : 2°. Ou il en a substitué d'équivalens, ce qui revient au même : 3°. Ou il a grossi & augmenté les veritables, ce qui rabaisse son Poeme de plusieurs degrez : 4°. Ou il en a ajoûté de sa façon, & auſquels Homere n'auroit jamais pensé : ce qui étonne dans un Poete comme M. de la Motte, qui a,

il faut le repeter icy,

L'idée invariable & sûre,
De l'utile beau, du parfait.

5°. Ou enfin, il a fait des retranchemens d'Episodes necessaires, & sans lesquels le Poeme se trouve presque imparfait; ce qui n'est pas d'un homme qui possede son art dans cette haute perfection que l'on accorde à M. de la Motte : voyons si toutes ses remarques sont justes.

1°. *M. de la Motte a conservé des défauts qu'il avoit repris.* Selon ce Censeur, l'Hector d'Homere est un lâche de fuir devant Achille : *quand Homere auroit eû dessein d'avilir ses deux Heros, il n'auroit pû mieux s'y prendre* (disc. pag. 169.) cependant M. de la M. fait pis : premierement, à l'égard du caractere d'Hector en general : en second lieu, pour ce combat même.

1°. *Pour le caractere d'Hector* : Achille ſous les murs de Troye eſt armé, a des armes divines, eſt en fureur à cauſe de Patrocle, & M. de la Motte nous y donne un Hector intrepide, liv. 9. au ſeul cri d'Achille ſans armes, éloigné, n'ayant pas même encore la réſolution de combattre.

Le Grec reprend l'eſpoir, le Troyen l'a perdu,
Il fuit, Hector lui-même abandonne ſa gloire.

Qui peut ſouffrir aprés cela qu'on reproche à Homere ſon inconſtance dans les caracteres, & dans celui d'Hector en particulier? car M. de la Motte l'a fait (2. Rep. pag. 100. & ailleurs.) Mais Hector, (liv. 9.) n'eſt-il pas armé, victorieux, accompagné de tous les Troyens? Diſons donc à notre tour, quelle inconſtance? dans le dernier combat, M. de la Motte fait Hector brave ſans ſujet

ſujet ici contre toute vraiſemblance il le dépeint poltron, un ſeul cri, le cri d'un homme ſans armes lui fait *abandonner toute ſa gloire* (nov. Iliad liv. 9. p. 149.); je ſçay qu'enſuite (pag. 151) on trouve ces quatre Vers,

D'Achille s'il paroiſt ne prenez point d'effroy,
Le danger ſera grand, mais je le prens ſur moy,
Je rendray contre vous ſon effort inutile,
Et je veux qu'Hector ſeul occupe tout Achille:

Mais c'eſt une autre contradiction de M.d.l.M. & une nouvelle preuve de ſon exactitude dans les caracteres. 2°. *pour le combat des deux Heros*, j'ay promis d'en donner un petit commentaire, & le voicy. M. de la Motte (diſc. pag. 170.) *dit qu'il en a changé ſans ſcrupule toutes les circonſtances pour rétablir la gloire des deux Heros de l'Iliade*: on a vû qu'Homere ne l'avoit point flettrie; ainſi M. de

la Motte prenoit une peine inutile ; mais il faut luy montrer qu'au lieu de la rétablir il l'a entierement détruite : liſons ſeulement ſes Vers :

Arreſte, il faut icy diſputer la victoire,
Luy dit Hector, viens perdre ou conſommer
ta gloire.

Ces deux premiers ſont magnifiques, Hector propoſe enſuite ſon Traité pour le corps du vaincu,

Par un regard farouche, Achille le refuſe
Nous traiter ! nous dit-il ! qu'un vain eſ-
poir t'abuſe !

Il y a là du feu : juſques-là M. de la Motte ſoûtient toute la grandeur de ces Heros : Achille lance un trait ſur le Troyen, Hector l'évite, en jette un autre ſur Achille,

Le Trait part, hé ! que ſert la force qui le
pouſſe

Sur le divin Acier le javelot s'émouſſe.

Icy l'on commence à chercher cette prudence, cette intelligence, *cette ſage hardieſſe* de M. de la Motte ; mais ſuivons :

Le Troyen s'en étonne, il fremit de douleur,
Et perd preſque l'eſpoir ſans perdre ſa valeur.

Remarquez qu'Hector s'apperçoit luy-même que ſes traits n'ont aucune force contre Achille.

Son épée à la main c'eſt en vain qu'il s'obſtine,
Le fer tombe briſé par la trempe divine.

Nouvelle inadvertence du Poëte,

Ce n'eſt plus qu'en fuyant qu'Hector peut eviter
Le coup mortel qu'Achille eſt prêt à lui porter.

Hector fuit ſous les ramparts de Troye, Achille y court aprés luy ; & comme M. de la Motte

croit avoir fait ici un changement merveilleux, il le fait sentir dans ses vers mêmes.

Ce magnanime cœur se seroit allarmé
De poursuivre sans gloire un guerrier desarmé;
Mais la gresle de traits qui contre luy se brise
En fait par le peril une noble entreprise.

Enfin Hector

Releve un des traits & s'en armant encor
Furieux se retourne, attend, dit-il, Achille,

L'expression est un peu familiere,

Attens, je ne fuis plus, ce trait est mon azile,
En vain par ta fureur tu crois m'épouvanter,
Je ne crains point tes coups quand je puis t'en porter.

Mais le pouvoit-il ?

Alors lançant le trait quelle force il deploye!
C'est encor vainement, & l'acier le renvoye.

Il y a icy, 1°. *deux contradictions manifestes*, Hector ne peut porter à Achille aucun coup, puisque ses traits tombent tous émoussez, & qu'il le sçait : Achille n'a

rien à craindre même ſous les rampars de Troye, par la même raiſon exprimée dans ce Vers,

Mais la greſle de traits qui contre luy ſe briſe.

2°. *Une imprudence conſiderable*, en ce que la bravours n'a aucune part dans tout ce que fait Achille, puiſqu'on nous le repreſente comme dur, invulnerable, & par conſequent hors de danger & ſans crainte : d'où vient que M. de la Motte ne ſongeoit pas icy à ce qu'il nous fait remarquer dans ſa preface (pag. 52.) *Que-ſi un geant bien armé combat contre une legion d'enfans, quelque carnage qu'il en faſſe, la pitié qu'on aura pour eux ne tournera point en admiration pour luy; que plus il s'applaudira de ſon courage, plus on ſera indigné de ſon orgueil;* Achille eſt ici dans le cas, & pour me ſervir encore des termes de M. de la Motte contre luy (ibid.) *la*

plûpart des gens qui ne connoissent point Achille par l'Iliade; & qui sur une seule fable plus commune l'imaginent invulnerable, trouvent ridicule qu'on le mette à la teste des Heros, tant il est vrai que l'idée de valleur suppose toûjours celle du danger. Est-il necessaire d'ajoûter rien à ces réflexions ? & M. de la Motte ne se condamne-t-il pas luy-même assez authentiquement ? Cependant aprés avoir avili Achille dans son Poëme, il se vante dans sa Preface (disc. p. 170. 171.) *d'avoir rétabli la gloire de ce Heros*; laissons-le goûter les fruits de sa prévention.

2°. *Ce Censeur de l'Iliade sous pretexte de retrancher certains defauts en a substitué d'équivalens*; il y en a bien des exemples, mais je prens le bouclier d'Achille: je n'examine point même celuy que décrit Homere : M. Boivin a promis une Dissertation particu-

liere sur cet ancien bouclier, & son érudition connue de tous les Sçavans va le mettre en état d'émousser tous les traits des ennemis du Poëte Grec ; je veux bien supposer avec M. de la Motte tous les défauts qu'il y trouve ; mais j'attaque le sien, ce Bouclier qu'il prétend relever la gloire d'Achille, qu'il croit *un titre de sa grandeur*, qu'il appelle *le manifeste* de ce Heros ; en un mot sur lequel il triomphe, (disc. pag. 167.) *il me paroist heureux, &c.* Selon M. de la Motte il convient parfaitement au sujet de l'Iliade, pendant que celuy d'Homere est ridicule & tout à fait étranger : Pour moy je soûtiens à M. de la Motte que le nouveau Bouclier a tous ces inconveniens, que s'il y a quelque invention, (quelle invention au reste peut il y avoir à nous décrire les fables, les plus communes?) Elle est 1°. mal

entendue, 2°. contraire à l'idée d'Homere, 3°. oppoſée à la gloire d'Achille : M. de la Motte place dans ſon Bouclier trois actions, *les nopces de Thetis & de Pelée qui fondent la nobleſſe d'Achille, le Jugement de Pâris qui fonde la colere de Minerve & de Junon contre les Troyens, l'enlevement d'Helene qui fonde la vangeance des Grecs, ces objets* (ajoûte-t-il) *quoique riants ont tous rapport au poeme.*

Mais de quelle maniere ? c'eſt montrer qu'on n'entend point les deux premiers Vers de l'Iliade : ce n'eſt point la priſe de Troye, ni même la guerre de Troye préciſément que chante Homere, & il ne l'a pas dû, c'eſt la colere d'Achille : or les trois hiſtoires de M. de la Motte n'ont à cette colere qu'un rapport trés éloigné :

1°. Quelle idée de faire publier par Vulcain un Manifeſte pour

Achille : lui disputoit-on sa naissance ? n'étoit-elle pas assez connue ! Agamemnon lui-même formoit-il la-dessus quelque doute ? n'est-ce pas au contraire la premiere chose qu'il luy dit (Iliad. I.) *Quoique vous ayez pour mere une Déesse, &c.* les Princes ne se font dresser des Manifestes que lorsque leurs droits leur sont contestez ? cet évenement est donc fourré ici mal à propos, & cela d'autant plus que toute l'Iliade parle de la naissance d'Achille !

2°. Le Jugement de Pâris avoit fondé la colere de Junon & de Minerve, on le sçait, mais c'est justement pour cette raison qu'il ne doit point paroître sur le Bouclier d'Achille : Quel esprit M. de la Motte donne-t-il à Vulcain? ce Dieu oblige-t-il Achille & Thetis en declarant le heros rebelle aux deux Déesses les plus puissantes, ses protectrices, celles

à qui sa retraite doit déplaire infiniment ? le but de ces Déesses est de faire perir les Troyens, quel a été celui d'Achille, sinon de faire perir les Grecs (Iliade liv. 12. & par tout) de mettre la victoire du côté des Troyens, (ibid) peut-on rien imaginer de plus contraire, 1°. à l'idée de Vulcain ? 2°. à celle de Thetis & d'Achille ? 3°. à celle de Jupiter même qui songe (Iliad. 2.) Comment il fera perir une partie des Grecs pour honorer ce Heros ? on pourroit dire, mais ce jugement n'est mis là que pour instruire Achille de la volonté de ces Déesses, & par là l'exhorter à la suivre. Premierement ce n'est point dans cette vûë que M. de la Motte l'y a placé, il nous l'a luy-même declaré ses pensées. En second lieu cette espece de recommandation seroit inutile & même indigne des deux premieres Déesses

inutile : ce Heros les reconnoissoit pour les protectrices de l'armée Grecque, *indigne*, Pourquoy auroient-elles fait faire par entremise ce qu'elles pouvoient ordonner par elles-mêmes ? Minerve n'étoit-elle pas en possession de conduire Achille ?

3°. Pour l'enlevement d'Helene, il devoit redoubler la colere d'Achille. M. de la Motte a oublié sa délicatesse ordinaire : a-t-il crû qu'une histoire de la maison des Atrides, cet enlevement sur tout qui causoit l'affront qu'Achille venoit de recevoir, seroit capable de lui faire plaisir ? de l'humeur dont Achille nous est dépeint il auroit jetté là le Bouclier que luy donne M. de la Motte, chargé son bras du premier qui seroit tombé sous ses yeux, ou combatu sans aucun plûtôt que de porter une marque de dépendance comme celle-là ; car enfin si

Achille se reconcilie avec Agamemnon, c'est seulement pour vanger la mort de son ami, & tout ce qu'il fait & avant & aprés cette reconciliation prouve son indifference pour les Atrides, comment M. de la Motte ne l'a t-il point senti ? rien n'est plus marqué dans l'Iliade : de toutes ces réflexions je conclus que le nouveau Bouclier est mal inventé, & il ne sera pas difficile à M. Boivin de montrer qu'il ne vaut pas celui d'Homere.

4°. *M. de la Motte augmente luy-meſme les défauts qu'il blaſme*: toute son Iliade en est la demonstration, puisqu'il censure Homere en tout, & que par tout il luy est inferieur ; mais il faut y mettre icy quelque exemple particulier, 1. M. de la Motte dans son discours & dans ses réponses traite l'action de Pandare (Iliade 4.) de trahison, de crime énorme. Dans

Homere on ne trouve rien de ſemblable, c'eſt un brave qui pour ſauver ſon Prince, a la hardieſſe de tirer une fleche ſur l'ennemi; c'eſt une infraction de traité: mais quel extraordinaire? cela ſe fait tous les jours pour la moindre occaſion, & rien n'eſt plus cher que la vie: Voici les Vers de M. de la Motte.

Pandare à ce diſcours tente ſon premier crime

Remarquez en paſſant qu'il n'en fait point d'autres dans la ſuite, & que M. de la Motte ne ſçait pas s'il n'en a point fait ailleurs.

Croit perfide qu'il eſt n'être que magnanime.
L'intereſt de Pergame impoſa ſa raiſon,
Et des traits de l'honneur luy peint la trahiſon.

A quoi revient toute cette morale, & ſi Homere a fait une ſottiſe, pourquoi la conſerver & nous la rendre encore plus groſſiere?

2. Telle eſt encore la douleur

de Jupiter ſur la mort de Sarpedon : icy Monſieur de la Motte trouve Homere ridicule (2 Rep. pag. 80.) on a peſé ailleurs ſes raiſons, elles ont été refutées, & le Poëte Grec eſt à couvert : mais n'eſt-il pas ſurprenant que l'on crie contre ce que l'on conſerve, ou plûtôt ce que l'on rend plus mauvais ? Dans Homere Jupiter doute ſeulement s'il ſauvera Sarpedon des mains de Patrocle : Junon luy repreſente que quoiqu'il ſoit ſon fils, il eſt mortel ; qu'ainſi il eſt inutile de le ſouſtraire à une mort qui viendra tôt ou tard, qu'autrement les autres Dieux en feroient autant pour ceux à qui ils ont donné l'être, &c. tout cela ſe dit ſans contradiction, ſans baſſeſſe : Que fait M. de la Motte ? 1°. il conſerve l'incertitude de Jupiter qu'il reprend dans Homere.

Sarpedon plie enfin, de son peril extrême,
Jupiter dans les Cieux tremble & fremit lui-même :
Quoy, mon fils, de la mort tu subirois les loix ?
Sur ceux que j'ay fait naître a-t'elle encor des droits ?

2°. Le Tout-puissant dont M. de la Motte a tant raillé la foiblesse (disc. pag. 37. 2. Rep. pag. 73. jusqu'à 82.) ce Jupiter (dis-je) que M. de la Motte prétend avoir fait parler d'une maniere plus digne de la divinité (*ombre d'Homere & ailleurs*) il nous le dépeint *tremblant, fremissant dans les cieux* : on vient de le voir. Junon l'en reprend, mais que luy pas dit-elle? elle luy represente non qu'il ne doit point pleurer, mais qu'il ne voit pas qu'on le regarde :

Songez, luy dit Junon, que le Ciel vous contemple.

F[illegible]mme elle luy a insinué

de laisser perir Sarpedon, il le luy accorde par ces belles paroles dignes non pas d'Homere, mais du Tout-puissant & de M. de la Motte.

Ma douleur reprend-il, doit assez vous le dire,
Mon fils n'est point sauvé, puisque mon cœur soupire.
Esclave du destin j'en subis la rigueur.

Il y a là contradiction, mauvaise traduction, bassesse, idées contraires à celle de ces anciens tems; en un mot des fautes sans nombre.

5o. En voicy d'un autre genre: *Le Censeur est tombé dans quelques-unes qu'Homere n'auroit jamais faites*: me niera-t'on que M. de la Motte ait répandu sur toute son Iliade un certain air d'Opera, des manieres doucereuses, des pointes qui en ostent toute la gravité?

Le Ciel par tant de maux demande Chryseide

D'un

D'un partage si doux veux-tu priver Atride?
Car enfin à tes yeux je ne m'en cache plus,
Mes feux pour ma captive ont fondé mes refus.
Je l'aime...
.....
Y remet à regret l'aimable Chryseïde,
Et nomme en soupirant Ulysse pour son guide.

Ces soupirs, ces douceurs sont ridicules, il s'agit d'une peste qui fait perir toute une armée dans un pays ennemi, & l'on nous vient parler d'amourettes; cela n'est point à sa place: cependant cet esprit regne par tout, Thetis (liv. 1.)

Que voulez-vous mon fils, dit-elle, ah! par ce nom,
Repond-il confondez l'orgueil d'Agamemnon.
Plus bas p. 18.
J'irai, mon fils, ce nom suffit pour m'y resoudre,

Liv. 9. Aprés la mort de Patrocle,

Il ne se connoist plus, que de cris! que de larmes
Furieux il alloit se percer de ses larmes,
Si le jeune Antiloque, effrayé du dessein

N'euſt arraché le fer tourné contre ſon ſein.

Voilà Achille abſolument deſeſperé : quoiqu'en diſent ces Meſſieurs, Achille n'extravague point ainſi dans Homere : il fait tout ce que la douleur ſuggéroit aux anciens dans le deuil, & il eſt vrai qu'Antiloque prend les mains d'Achille dans la peur que ce jeune Heros naturellement emporté n'en vienne à quelque extremité faſcheuſe : mais il n'y a rien là que de ſage, Thetis, ibid.

Et craindre ainſi pour luy c'eſt le perdre toûjours,
Le plus grand des mortels eſt le plus malheureux,
Allons le voir allons conſoler ce que j'aime,
Mais quand Patrocle eſt mort, que m'importe la vie ?
C'en eſt fait avec luy je me reconcilie,
Mon cher Patrocle vois ce que pour toi j'oublie.

Il faut avouer qu'Homere n'avoit pas aſſez d'eſprit pour nous donner tous ces brillans ſur tout en nous peignant la triſteſſe d'Achille :

Lorſqu'il reçoit les armes que Vulcain luy a faites.

Ah, dit-il (à Thetis) quel fruit de notre amour,
Vous m'avez donné moins en me donnant le jour.

La penſée eſt fauſſe & choquante: Dans le même liv. pag. 157.

Mille Grecs ont peri, Patrocle perd le jour,
Et par quel intereſt? pour un indigne amour
N'étions-nous donc tous deux venus ſur cette rive,
Que pour nous diſputer le cœur d'une captive?
Appellez par la gloire aux plus nobles travaux,
Etoit-ce au fol amour à nous faire rivaux?

Homere dans cette reconciliation parle de Briſeis, parce qu'aprés la querelle Agamemnon l'avoit fait enlever; mais Agamemnon & Achille ne s'y diſputent point le cœur d'une captive: c'eſt mal connoître les mœurs des anciens: par ces tendreſſes mal placées,

on ne rend point l'Episode plus interessant, on l'avilit, c'est y mettre une bassesse insupportable: passons aux retranchemens.

6°. M. de la Motte *a-t'il retranché quelque partie essentielle au Poëme? essentielle*, non; mais *intégrante*: on peut l'assûrer de tous les retranchemens qu'il a faits; parce que, comme on l'a déja insinué, ils en ôtent la justesse, ou cette proportion qui fait plaisir dans tous les êtres: mais j'insisterai icy, principalement sur l'énumeration des chefs (liv. 2.) 1°. M. de la Motte l'a cruë inutile: mais quelle raison en avoit-il? Par le Poeme de M. de la Motte, je ne reconnois ny la Grece, ny la Troade, ny leurs Villes, ny les differens Peuples interessez dans cette Guerre, ny leurs Chefs, excepté trois ou quatre, ny leurs forces; ny, en un mot, l'état des affaires dans

la conjoncture préſente ; & comme Argos, Mycene, Lacedemone, Salamine, Pyle, Ithaque, &c. ou n'exiſtent plus, ou ne ſont plus les mêmes ; ſon Ouvrage eſt pour moy une chimere toute pure, & quelque choſe d'inintelligible : je dis plus, ſuppoſons qu'il eût dû abréger la liſte qu'Homere a donnée de ces Princes, de ces Villes, &c. il en falloit une : elle eſt neceſſaire pour la ſuite ; autrement, on met ſur la ſcene des inconnus qui n'intereſſent point : ainſi, Sarpedon, Glaucus, Ænée, Rheſus & pluſieurs autres, qui paroiſſent dans la nouvelle Iliade, ſont des Perſonnages qui ſortent comme d'un antre, ils viennent d'un autre monde ; je ſçais leurs noms, leurs qualitez par Homere : mais M. de la Motte les doit-il ſuppoſer ? n'entre-t'il pas à la place du Poete Grec ? ne me doit-il pas appren-

dre tout ce qu'Homere m'apprendroit ?

2°. Si le second Livre de l'Iliade eſt d'une neceſſité abſoluë pour la ſuite, je dis que du temps d'Homere, il devoit charmer toute la Grece : d'où vient que le ſeptiéme Livre de l'Æneide nous touche à préſent moins que les autres ? c'eſt que les Guerriers dont ils nous parle ne nous intereſſent pas : n'ont plus, avec nous, aucune relation de Famille ; au contraire, dans le Saint Louis, dans le Clovis, dans le Charlemagne, dans la Pucelle, nous ſommes ravis de rencontrer les tiges de pluſieurs grandes Maiſons de France : or, de même, les Romains, à l'égard de Virgile ; les Grecs, à l'égard d'Homere, ſentoient dans ces Catalogues l'adreſſe admirable de ces deux grands Poetes : de là, une conſequence naturelle, c'eſt un

retranchement que M. de la Motte ne devoit point faire.

3°. Ajoûtons que pour un Poeme Epique, comme l'Iliade, on eſt ſurpris de voir ſeulement ſur la ſcene douze ou quinze perſonnes; car enfin, du côté des Grecs, on ne trouve qu'Achille, Agamemnon, Menelas, Idomenée, Diomede, Ulyſſe, Neſtor, Antiloque, Patrocle, les deux Ajax, & deux ou trois autres: du côté des Troyens, on ne connoît dans la nouvelle Iliade, qu'Hector, Pâris, Ænée, Glaucus, Polydamas, Helenus, Sarpedon, Lycaon, Priam, Rhæſus; mais tous ces Chefs ont dans Homere des troupes, dont on fait le nombre: dans M. de la Motte, ils compoſent & font preſque tout, encore y en a-t'il pluſieurs d'oiſifs, comme Idomenée, Polydamas, &c.

2°. Mais, comment traiter nô-

tre ſecond article *de l'expreſſion* ; ici nous nous ſouviendrons de cette maxime de Droit *Odia reſtringenda, favores ampliandi* : M. de la Motte, par la maniere dont il a critiqué le Poëte Grec, ne nous a-t'il pas lui-même donné toute permiſſion ? cela eſt vrai, mais nous voulons bien n'en point uſer dans toute ſon étenduë ; d'ailleurs comment mettre icy un Commentaire ſur douze Livres, dont preſque tous les Vers ſont à reprendre ; tous certainement, ſi on les compare à ceux d'Homere, & un trés-grand nombre pour la verſification, & le François même : Ce Cenſeur (dans ſon diſc. pag. 109. & ſuivante) pour nous montrer nôtre impuiſſance à juger de l'expreſſion Greque : *tranſportons-nous* (dit-il) *à deux mille ans dans l'avenir ; imaginons-nous que nous parlons une nouvelle langue, & que le François*

eſt

eſt alors ce que le Grec eſt aujourd'hui ; nous étudierions Corneille & Moliere comme des Auteurs Claſſiques : c'eſt la queſtion, *nous aurions lieu de penſer ſur le témoignage de leurs contemporains & des ſiecles ſuivans, que ces Auteurs étoient admirables dans l'expreſſion* : point du tout ; car leur ſiecle, ny le ſuivant, ne leur rendent point ce témoignage comme M. de la Motte le ſuppoſe : *que de barbariſmes transformez en élegances* par les Commentateurs : *que de figures forcées, propoſées comme de nobles hardieſſes : que de baſſeſſes qualifiées de noble ſimplicité* ; M. de la Motte raiſonne en homme qui n'entend point les Langues, qui ne les a jamais étudiées ; pour moi, je ne crois pas qu'on s'y trompât beaucoup, & pour le luy montrer par lui-même, comme je ſuis perſuadé que ſon Iliade

passera à la posterité : (pourquoi non ? Le monde va toûjours le même train, & nos ancêtres nous ont laissé de plus mauvais Ouvrages :) Voicy l'idée du Commentaire que quelque érudit de ces temps futurs, pourra composer sur le Poëme François : A la tête du Livre, on verra la vie de l'Auteur, ses liaisons : *ces Sçavans de nos jours* dont il parle quelquefois, &c. ensuite viendra le Catalogue de ses Ouvrages, composé du discours sur l'Iliade, de l'Iliade, du discours sur l'Ode, de ses Odes, & de ses fragmens ; aprés en avoir distingué quelques-uns, comme supposez, le Scholiaste ramassera les témoignages des contemporains de l'Auteur ; puis il passera à certaines accusations faites contre son Original, comme d'obscurité, de mauvais François, de fautes contre l'Art, &c. enfin, s'arrêtant à l'Iliade,

comme à un des principaux Ouvrages de M. de la Motte, il en jugera en la comparant à l'Iliade Grecque : nôtre Auteur (dira le Scholiaste) étoit d'une Assemblée de Beaux Esprits, appellée l'Académie Françoise ; mais il faut l'avoüer, malgré cet engagement à parler le langage le plus pur, il ne suivoit pas toûjours les régles, il doit tenir par rapport à Racine & Despreaux, &c. le rang qu'Apollonius de Rhodes tient chez les Grecs par rapport à Homere : son style est obscur, ambigu, scabreux, plein d'hyperbates, & par conséquent très-difficile ; en l'expliquant, on auroit voulu pouvoir se servir de l'Iliade Greque, mais il s'en éloigne presque par tout ; on peut même dire qu'il l'a défigurée de plusieurs manieres : l'Auteur Grec est simple : le François est affecté : le premier marche droit à son but

& naturellement : le ſecond, quoique plus court, s'arreſte pour ainſi dire, & ſe détourne en cherchant des jeux de mots ; en general, notre Auteur n'a point la naïveté d'Homere, ny ſa force. ſes Odes lui acquirent plus de réputation que l'Iliade : celle-cy fut attaquée par tout le monde ; en effet, en la comparant avec les bons Auteurs de ſon ſiécle, nous l'avons trouvée fort défectueuſe : il nous reſte encore quelques Critiques de ces temps-là, comme *les cauſes de la corruption du Goût : l'Apologie d'Homere, &c.* qui confirment notre jugement : mais (continuera le Commentateur) ſi notre Auteur a de grands défauts, en récompenſe il a des beautez qui le rendent trés-eſtimables : ſes Ouvrages (j'excepte ſes Odes appellez Anacreontiques, mais il les a déteſtez lui-même.) ſont pleins de Morale & des plus

belles Sentences; nous y trouvons auſſi des termes François que les Ecrivains d'avant lui ne connoiſſoient point, ou dont ils ſe ſervent peu, comme *appretier*, *moderateur*, il met auſſi le mot d'*importer* avec un nominatif; comme dans ſon diſcours ſur l'Iliade, & ailleurs dans le Poeme, *que m'importe la vie*, &c. mais ces expreſſions paſſoient de ſon temps & doivent paſſer pour barbares & peu Françoiſes; nous remarquerons ſur chaque Vers les licences qu'il s'eſt données; car il en eſt plein, & j'avertis que ce n'eſt point un Poete à imiter à qui veut parler le François purement: mais quels volumes de notes ce Scholiaſte ne compoſera-t-il point? cette Iliade ſeule eſt capable d'occuper dans la ſuite tout *le peuple Commentateur*: j'avois deſſein de dreſſer icy un Catalogue des principales fautes de François qui s'y

trouvent, mais ce traité n'auroit point fini : le premier Livre seul en contient un millier ; en veut-on voir quelques-unes ? Page 1. *Raconter une scène : Verser un poison aux cœurs : Dérober une fille à l'esclavage*, en la demandant à toute une Armée : pag. 2. *Laisser son affront sous les débris d'une Ville ; A ces dons : Approuver le prix du retour d'une fille ; Dans les travaux où l'on veut l'avilir* : pag. 3. *Expier des pleurs.*

Les Troupeaux tombent morts, essay de sa puissance.

Pag. 4. *L'origine d'un courroux* : pag. 5. *Trop laisser retarder son Oracle* ; pag. 6. *Apprenez l'injure*, sans dire *quelle injure*, ny à qui faite.

Page 7.

Je veux qu'un autre prix remplace ma Captive ;

Un Roy.... *dont l'esprit mercenaire.*

De ſon obéiſſance exige le ſalaire

Des tréſors conquis.

Page 8.

Hors d'intereſt pour toy, diſpoſer de mon prix
Dépoüiller de leur prix Ajax, Ulyſſe ou toy

Animer quelqu'un à la chûte d'une Ville: paſſer les Eaux, pour paſſer les Mers.

On ne me niera pas que toutes ces phraſes ſoient ou barbares, ou forcées, il y en a de ſemblables dans toutes les pages.

Pag. 9. *Ce jour où*, pour *dans lequel.*

Qu'on nous diſtingue alors par des prix inegaux:

Appercevoir l'abſence de quelqu'un.

Pag. 10.

Fier d'un cœur altier qu'il a reçû des Dieux.

Pag. 11.

Accorde encor ces mots au dépit qui le preſſe.

On ne dit *accorder* que pour un état tranquille.

Pag. 13.

Dans quels transports, dit-il, faut-il que je vous voye.

Ce *dit-il, faut-il*, eſt comme le *dit-il, ſe fit-il*, d'ailleurs, le François ne ſouffre pas deux marques d'interrogation dans la même phraſe, *dans quels.... faut-il...* on devoit dire, *dans quels tranſports vous vois-je ?* ou *faut-il que je vous voye dans ces tranſports ? J'imite une perſonne qui doit ſervir d'exemple à mon pareil :* cela eſt inintelligible ; *une part de leur gloire*, pour *une partie : autoriſer que le puiſſant Atride aille :* Pag. 14. *Atride doit juſtifier les Grecs de ſon pouvoir*, pour dire, *montrer que les Grecs* ont fait ſagement, en le nommant leur Chef.

Confirmer un appui : croire l'outrage un droit de ſa naiſſance : Pag. 15. *Le feu fairé s'aiguiſe :* ſans doute que M. de la Motte a vou-

lu marquer la pointe que fait la flamme.

Page 16.

Cher Patrocle remets Briſeide en leurs bras,
Dans le ſein de Thetis épancher ſa douleur.

Le ſein de Thetis ſe prend ordinairement pour *la Mer*; d'ailleurs icy Thetis n'eſt pas encore préſente, & l'on ne dit point *épancher ſa douleur dans le ſein d'une telle, pendant ſon abſence.*

Pag. 17.

Quand les Dieux réſolus d'enchaîner ſon pouvoir.

Enchaîner le pouvoir de Jupiter, ne dit pas la même choſe que *mettre Jupiter dans les fers.*

Pag. 18.

Allez lui demander le prix de ſa puiſſance.

Cela dit-il, priez-le de vous accorder cette faveur en reconnoiſſance de ce que vous lui avez autrefois conſervé ſa puiſſance.

Pag. 19.

Et la remet enfin dans le sein Paternel.

Quoi ! est-ce qu'Ulysse fit rentrer Chryseide dans le sein de sa mere ? *Thetis vole au celeste lambris* ; on dit quelquefois *les voûtes celestes* pour *le Ciel*, mais il faut que l'occasion le souffre : d'ailleurs, par *lambris*, nous n'entendons jamais que le haut d'une chambre ; de sorte que ces termes, *vole au celeste lambris*, ne nous donnent que l'idée d'un Papillon, d'un Moucheron qui va effectivement au lambris d'un Grenier.

Pag. 20.

Eclaircissez du moins, vos sentimens confus.

Dit-on *éclaircir un sentiment*, lorsqu'il n'a pas encore été exprimé ? *Je me lie à vos vœux*, cela est-il François ?

Or dans toute cette Liste, l'on n'indique que les fautes Grammaticales : que seroit-ce si l'on exa-

minoit la foiblesse, le prosaïque des Vers, la repetition des termes, la contradiction des pensées; car ces défauts regnent par tout.
Liv. 1.

Junon a dans les Cieux, tremblé de sa colere.

N'est-ce pas là parler de Junon plus noblement que le Poete Grec?
Liv. 4.

..... La Guerriere immortelle,
Reservoit à Diomede, une gloire nouvelle.

Dit-on *reserver*, d'une chose qui n'existe point encore?
Liv. 1.

.... D'Apollon le Sceptre, la Couronne,
Accroit la majesté, que son âge luy donne.

On repete ce Vers, Liv. 2.

D'augustes ornemens, accroit sa majesté.

Et il se trouve encore en quelques endroits: *Garant de son amour* ou *de sa tendresse*, est un terme que l'on rencontre à chaque pas, & dans un Poeme d'aussi peu d'é-

tendue, cela eſt plus ſenſible que les repetitions de l'Iliade Grecque.

Liv. 3.

Et ſe couvre, ou plûtôt, s'orne d'un riche voile.

Ce doute n'eſt pas ſupportable dans un Poëte.

Liv. 5.

Il rencontre Glaucus, de qui la longue Hiſtoire
Luy ravit des momens, qu'il devoit à la gloire.

Cela n'eſt-il pas auſſi onereux au Lecteur que l'Hiſtoire même, telle qu'elle ſe trouve dans Homere? Bien plus; n'eſt ce pas ſuppoſer ce diſcours au milieu d'un Combat?

Liv. 3. pag. 43.

Des traits de Laodice, elle a pris l'apparence.

Prendre les traits de quelqu'un, & prendre l'apparence de quelqu'un, ſont la même choſe, c'eſt une repetition inutile; d'ailleurs, dit-on *prendre l'apparence* de quelqu'un?

Ibid.

Les Soldats ſont charmez, comme ſi Menelas
Venoit de révoquer l'Arreſt de leur trépas.

Quelle idée nous donne-t-on de ces Soldats ? car cela ſe dit lorſqu'ils voyent que Menelas & Pâris combattent ſeuls.

Liv. 3. pag. 49.

Ou plûtôt indignez de mon manque de foy :

Cela eſt-il poetique ?

Ibid. pag 45.

A peine les Vieillards apperçoivent Helene ;
Admirant, malgré l'âge, une ſi belle Reine :
Tant d'appas, dirent-ils, l'éclat de ſes beaux yeux,
Donneroient de l'envie aux Epouſes des Dieux.
Si la Grece, pour elle, a pû prendre les Armes,
Si pour la conſerver nous bravons tant d'allarmes,
Elle excuſe, à la fois, le Grec & le Troyen,
Qui peut la regarder, ne s'étonne de rien :
Cependant, s'il le faut, rendons à ſa Patrie, &c.

Admirant malgré l'âge ; eſt-ce l'â-

ge d'Helene, ou le leur ? De quelque maniere que l'on réponde, la pensée n'eſt pas fort raiſonnable, *elle excuſe à la fois* : ſi elle merite qu'on faſſe cette guerre, c'eſt ſe contredire que d'ajoûter le Vers, *cependant s'il le faut* ; ce doute même *s'il le faut*, eſt-il digne *de la venerable Cour des Chefs que conſultoit Priam* ?
Liv. 4. pag. 61.

Jupiter cede aux vœux de la fiere Immortelle,
Donne l'ordre : Minerve à peine l'attend elle ?

Jupiter, dans un Ouvrage de M. de la Motte, doit-il ceder à une injuſtice ? Devoit-il même s'exprimer ainſi un peu plus haut ?

Quel horrible attentat, quel ſacrilége outrage ?
A pû, contre Ilion, t'inſpirer cette rage ?

Voilà Junon enragée, dans un poeme dont la Préface traite Ho-

mere d'insensé, pour avoir parlé des Dieux trop librement... *Minerve à peine l'attend-elle*, est une faute contre la Grammaire. Liv. 5. pag. 87.

Peut-être qu'Ilion n'est pas loin de tomber.

Quels Vers, quelle Phrase

Qu'Hecube, que Priam, que mes Sœurs, que mes Freres

Vont bient-tôt, par leur mort, consommer mes miseres,

Malgré la voix du sang, malgré de si doux nœuds,

Je crains pour Andromaque, encor plus que pour eux.

Voilà un compliment étrange pour un mari aussi aimé qu'Hector l'est par Andromaque.

Dans Homere, ce Heros pour exprimer à son Epouse l'amour infini qu'il a pour elle, lui marque que tous ses Parens, son Frere, son Pere même ne lui paroissent rien ; & que lorsqu'il envi-

ſage l'acharnement des Grecs, & les malheurs qui vont tomber ſur Troye, il ne penſe qu'à ſa chere Andromaque : Voilà les ſentimens de la nature : une Femme, une Amante, chez toutes les Nations, eſt préferée à tout, & n'entra jamais en comparaiſon de perſonne : cependant M. de la Motte l'y met.

Malgré la voix du ſang, malgré de ſi doux nœuds,
Je crains pour Andromaque, encor plus que pour eux.

Oſerois-je lui dire que cet entretien, d'Hector & d'Andromaque, eſt infiniment touchant, eſt admirable dans le Poete Grec ; & que la nouvelle Iliade l'a gâté, l'a rendu bourgeois, l'a dépoüillé de toute ſa grandeur : Monſieur de la Motte ne ſçait pas allier le naturel avec le ſublime, ou du moins il ne l'a fait nulle part dans ſon Poeme.

Liv.

Liv. 7. pag. 125.

Mon amour vous pardonne (effet de la ceinture.)

Pourquoi une parenthèse au milieu d'un discours de Jupiter ? si c'est le Poete qui la prononce, ce discours n'a plus de suite avec le reste, il faut une nouvelle liaison : d'ailleurs, icy, les termes sont ridicules ; on veut indiquer *la ceinture de Venus* : & par la situation où l'on met Junon & Jupiter, il semble que l'on entende autre chose ?

Livre 8. pag. 139.

Tu tombes tu n'es plus, & Pergame est encor.

D'où vient qu'Hector dit ici à Patrocle qu'il croit Achille : *tu n'es plus*,...

Thetis n'a pû sauver ni tes jours ni ta gloire

Et que six vers aprés le même Patrocle répond à Hector ? si M.

de la Motte avoit trouvé une contradiction semblable dans Homere, il ne l'auroit pas seulement accusé de faire parler ses Heros à des morts, il nous auroit dit qu'Homere a assez peu de sens commun pour faire parler des gens aprés leur mort :
Liv. 9. pag. 147.

J'ay fait jouir Hector d'un triomphe facile,
Et servi sa valeur de l'absence d'Achille.

Qu'est-ce que c'est que *servir quelqu'un de l'absence d'un autre?*
Ibid. pag. 150. on dit de Polydamas,

Qu'il conçoit un projet comme Hector l'execute.

M. de la Motte ne sent-il pas, 1°. Que ce Vers est badin : 2°. qu'il ôte en même temps à Polydamas la valeur, & à Hector la prudence ?
Liv. 9. pag. 160.

Des obſtacles croiſſans la valeur s'évertue,
Tel eſt bleſſé qu'il bleſſe, & meurt voulant s'il tue.

On appelle donc cela de la Poeſie? Liv. 11. pag. 185.

Et tout ſanglant encor va ſuivi de ſa Cour
Inſtruire Agamemnon du ſuccés de ſe jour.

M. de la Motte finit icy noblement. Quoy ? Achille tout fatigué court avec empreſſement chez Agamemnon ? il luy va rendre compte du ſuccés de ſa journée ? auſſi grand Seigneur qu'Agamemnon : plus fier que tous les Atrides? Achille qui a oſé dire au même Agamemnon, liv. 1.

Je pars, trains que privé d'un appuy ſi certain,
Tu ne cherches ſans fruit la gloire & le butin?

Tout cela eſt contradictoire, mais l'on eſt encore plus ſurpris lorſque l'on vient à lire cet autre vers,

Bientôt avec ſa Cour il ſort content d'Atride.

Ne diroit-on pas que c'eſt un Courtiſan à qui le Prince a promis d'avoir ſoin de luy ? C'eſt à preſent que nous devons admirer l'ombre d'Homere, cette belle Ode où Homere ſe livre à la diſcretion & à la ſageſſe de ſon Cenſeur.

Homme j'eus l'humaine foibleſſe

Cela eſt vray.

Un encens ſuperſtitieux
Au lieu de m'honorer me bleſſe,

M. de la Motte raiſonne encore fort juſte.

Choſis tout n'eſt pas précieux.

M. de la M. a-t-il bien choiſi ?

A quelque prix que ce puiſſe être,
Sauve moy l'affront d'ennuyer.

Voilà des paroles, je dirois preſque temeraires ; car enfin M. de la M. s'engageoit à ce qu'il n'a pû executer.

Adoucis tout avec prudence,
Que de l'exacte bienſeance
Ton ouvrage ſoit revêtu.

N'a-t-il pas effectivement gardé toutes les bienſéances, & tout autrement qu'Homere: quand ce ne ſeroit que dans cette politeſſe d'Achille que l'on vient de voir?

Sois fidelle au ſtyle Heroique.

A-t'on jamais fait de plus beaux Vers, des Vers plus magnifiques que ceux de la nouvelle Iliade?

Du faux merveilleux de la fable
Mes Vers ſe ſeroient garantis.

Homere étoit un ridicule avec ſon intervention des Dieux; M. de la Motte a montré qu'elle ne ſervoit de rien pour la beauté d'un Poëme.

Mon ſiecle eut des Dieux trop biſarres.

C'eſt pour cela que M. de la Motte

a corrigé dans Homere, tout ce qui pouvoit rabaiſſer la majeſté des Dieux.

De Volcain la main trop ſçavante
Par une grande invention
N'ornoit pas un Bouclier
D'Achille par une autre image
Il animoit le courage
Et ſçavoit le juſtifier.

On a vû avec combien de raiſon il a changé le Bouclier de ce Heros qui eſt étranger dans le Grec & dans le François devient *un titre de grandeur* pour Achille. Que de ſujets de gloire pour M. de la Motte : mais il eſt temps de finir cet Ouvrage.

CHAPITRE XIII.

Conclusion de tout l'Ouvrage.

QUELLES consequences tirer à present de ces especes de Dissertations ? un grand nombre, & importantes & decisives pour la dispute dont il s'agit.

1°. M. de la Motte avoit droit d'examiner Homere, mais il a crû l'avoir fait.

2°. Madame Dacier l'a fait, a defendu ce Poëte avec honneur : cependant tous ses raisonnemens ne sont pas d'un poids égal : elle ne laisse pas d'accabler son adversaire ; & en douter, c'est n'entendre rien ni à la Logique ni à la Poësie.

3°. La Poësie d'Homere est sublime, admirable, ses Vers har-

monieux, expreſſifs : M. de la Motte en eſt encore éloigné : mais nous ne jugeons que des évenemens paſſez : il peut ſe perfectionner, & il y parviendra peut-être dans la ſuite.

4°. Les anciens Poëtes nous ſurpaſſent encore pour le Poëme Epique : mais combien ? Homere & Virgile ſeulement : nous ne nions point l'accroiſſement des Sciences en general ; mais nous nions, & tout homme ſage niera toûjours celuy de la Poëſie : l'art n'étoit-il pas trouvé du temps d'Homere : hé bien ! ce qui reſte, je veux dire l'eſprit Poëtique dépend de l'eſprit de chaque Poëte ; cet eſprit diſparoiſt avec l'individu, perſonne n'en herite.

5°. Perrault, Demareſt, tous ceux qui ont mepriſé l'antiquité, devoient au moins égaler les ouvrages qu'elle a produits : choſe étrange ! leurs écrits ont fait, font

& feront pitié à toute la terre: Pourquoy donc M. de la Motte s'eſt-il rangé de ce parti ? Il y a de la gloire à proteger des malheureux, mais des malheureux d'un certain genre, & non pas tous indifferemment.

6°. Peut-être que c'eſt par prévention que l'on reſpecte les Auteurs antiques : il y a peut être icy un peu de ſuperſtition mêlée : on le peut croire à l'égard de certaines perſonnes : un homme eſt quelque fois ſçavant & infatué, mais c'eſt une marque de petit eſprit, & il eſt ridicule d'en accuſer tous les hommes. Les ſages les Philoſophes reconnoiſſent les fautes par tout où elles ſe trouvent : les temps, les lieux, les noms n'y mettent point de difference chez eux : mais pour aſſeoir un jugement ſain & ſolide, ne doit-on pas examiner les uſages de ces temps, les coûtumes de

ces lieux, les causes de ces noms ?

7°. L'on devroit, ce semble, être surpris que des Ecrivains trés-mediocres, comme Desmarests, &c. se comparent aux plus grands hommes, & même s'imaginent souvent les surpasser : non, cela est dans l'ordre : leur vûë porte-t'elle plus haut que cette mediocrité ? Par là tout ce qui est au-dessus n'est pour eux qu'un broüillard épais où ils ne discernent rien, & dont par consequent il leur est impossible de concevoir aucune idée avantageuse.

8°. L'homme est né dans l'ignorance : on n'en doute point, mais quelle en est la consequence naturelle ? nos connoissances sont toûjours relatives à nos travaux : mais si cela est, quel est le plus en état de juger, de composer ? &c. c'est celuy qui travaille le plus à éloigner cette ignorance, qui lit le plus, qui sçait le plus : en un

mot qui eſt le plus à portée de comparer. Voilà un bel endroit dans cet Auteur : mais en voicy un autre ſur la même matiere, encore plus beau, & en voicy un troiſiéme qui ſurpaſſe encore les deux autres. Or l'ignorant ne connoît pas même le premier ; le demi ſçavant va juſqu'au ſecond, & il les compare l'un avec l'autre ſelon le degré de ſes lumieres, l'Erudit, cet Erudit que mépriſe M. de la Motte les compare tous trois, en deterre même un plus grand nombre, & par là ſe trouve en état, 1o. de juger de tous, 2o. d'imiter le plus ſublime ou le plus convenable à ſon ſujet : c'eſt ſur ce principe que devroient s'examiner ceux qui écrivent.

9o. L'Iliade Grecque a-t-elle toutes les qualitez d'un beau Poëme Epique ? M. de la Motte n'a oſé dire que non : il a même prétendu que ces qualitez n'étoient

pas toutes neceſſaires ? en quoy l'on a vû (2. Partie). qu'il ſe trompoit ; cependant comme j'acheve cet Examen, on m'apporte deux volumes aſſommans : la Diſſertation du Geometre dont j'ay parlé, liv. 1. Quel ouvrage, grand Dieu ! & quel contraſte pour le mien: Homere que je croyois ſi ſage, dont je m'imaginois avoir montré la grandeur, eſt le plus mince genie qui ait jamais paru ; je penſois avoir aſſuré ſa gloire : ce Poëte inſenſé *a compté luy-meſme ſur la fatuité* de tous ſes 24. Livres, toute cette gloire va s'évanoüir, toute cette réputation d'Homere n'a plus que deux ans à ſubſiſter, quel fondement donne-t on à des prédictions ſi préciſes ? il n'y a pas d'apparence de répondre icy à M. l'Abbé Terraſſon, *huic aliud mercedis erit* ; mais on peut dire en general, que quoique ſa Diſſertation paroiſſe approfondie,

plûtôt par le ton & l'air imposant dont elle eſt prononcée qu'autrement, elle eſt d'un ſuperficiel qui ſurprend tous les Connoiſſeurs : de deux cens raiſonnemens il y en a plus de cent quatre vingt dont on peut nier toutes les propoſitions.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Ecrit qui a pour titre : *Examen Pacifique de la Dispute entre Madame Dacier & Monsieur de la Motte, &c.* Rien n'est plus interessant dans la republique des Lettres que la querelle des Auteurs, & la critique des Sçavans quand elles sont sans passion, & n'ont pour but que l'instruction du Lecteur : il trouvera dans cet ouvrage beaucoup d'érudition & de recherches, & des réflexions judicieuses sur les regles du Poëme Epique. Fait ce 20. Juillet 1715.

MOREAU DE MAUTOUR.

ERRATA.

PAge 2. ligne 6. étant ; *lisez* eſt.
Ibid. lig. 7. les *lif.* la
Pag. 6. lig. dern. *lif.* qui ſelon les Naturaliſtes jettent dans les douleurs.
Pag. 14. lig. 12. de ces fanatiques, *lif.* de ces Scholiaſtes fanatiques.
Pag. 35. lig. 13. juſqu'où, *lif.* juſqu'au
Ibid. lig. 15. Poeme long, *lif.* Poeme tres-long.
Pag. 38. lig. dern. ne *lif.* en
Pag. 46. lig. 14. meurt, *lif.* ment.
Pag. 60. lig. 13. auroit, *lif.* n'auroit
Pag. 62. lig. 11. même. *lif.* ou même
Pag. 79. lig. 13. de & l'Epopée, oſtez &.
Pag. 80. lig. 6. Poe- *lif.* Poemes
Pag. lig. 16. dont, *lif.* donc
Pag. 86. lig. 15. étendue : *oſtez* :
Pag. 91. lig. 13. & au ſixiéme, *oſtez* &
Pag. 96. lig. 14. le goût, *lif.* le dégoût
Pag. 98. delâché, detaché
Pag. 105. lig. 4. & 5. *lif.* Genevieve
Pa. 113 lign. 3. *lif.* que
Pag. 105. lig. 10. *lif.* connois
Ibid. lig. 14. *lif.* ces Poetes
Pag. 117. lig. 1. un, *lif.* en recit
Ibid. lig. 12. *lif.* remarquées
Pag. 121. lig. 1. *lif.* connoître que d'eſtimer
Pag. 128. lig. 12. *lif.* ces récits.
Pag. 131 lig. 2. *lif.* tempeſte.
Ibid. lig. 8. *lif.* Sibyle.
Pag. 134. lig. 8. *lif.* tous ces Poemes
Pag. 138, au folio 338, *lif.* 138.

Pag. 148. lig. 12. ou enfin de, *lis.* ou enfin à l'égard de
Pag. 162. lig. 12. & il, *lis.* & s'il
Ibid. lig. penult. fut, *lis.* a été
Pag. 166. penas *lis.* paenas
Ibid. leg. 10. videndum, *lis.* videndam.
Pag. 194. lig. 16. *lis.* dans,
Pag. 195. lig. penult. doit, *lis.* doivent
Pag. 226. lig. 20. Monastri, *lis.* Monasteri
Pag. 227. lig. 14. erat, *lis.* ira
Pag. 249. lig. 10. aprés n'a, *lis.* été
Pag. 249. avant nous, *lis* si
Pag. 681. lig. 12. *lis.* habituel
Pag. 288. lig. 10. *lis.* Harpocration
Pag. 302. lig. 4. revisser *lis.* reculer
Pag. 308. lig. 14. raisonnons, mais, *lis.* mais raisonnons
Pag. 311. lig. 22. veut citer, *lis.* qui veut bien
Pag. 313. lig. penult. meritoit, *lis.* mentiroit

Tome II.

Pag. 9. li4. dern. accordées *lis.* accreditées
Pag. 16. lig. 4. *lis.* crut.
Page 17. lig. antep. *lis.* scribendi recte
Pag. 31. lig. 6. *lis.* scemara.
Pag. 34. lig. 4. par. *lis.* pur
Pag. 40. lig. 10. *lis.* Danaias Ibid. lig. 15. *lis.* c'est seulement
Pag. 42. lig. 21. Capitaines, *lis.* Capitales.
Pag. 44. lig. penult. Mercure, *lis.* Minerve
Pag. 49. lig. dern. idée, *lis.* Ode.
Pag. 105. lig. 1. *lis.* pourquoy donc en fait-il luy-même; en fait-il faire, &c.
Pag. 110. lig. 3. *lis.* Patroclea cru Achille tué, *lis.* Patrocle cru Achille est tué par,

563149